



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

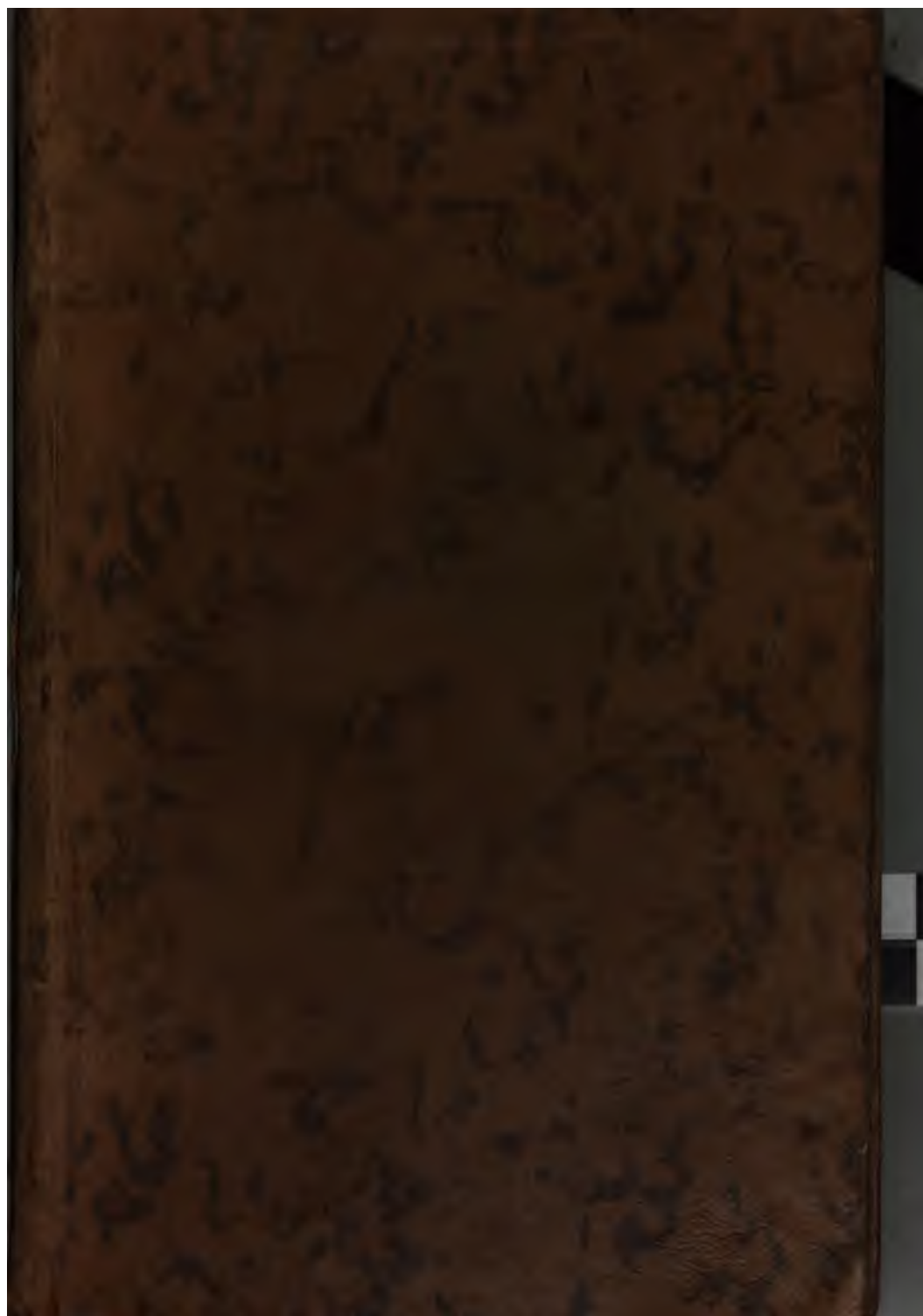
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





ARTES SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

VERITAS



TERROR

SIGILLUM MICHIGANAE





LETTRÉS
SUR
L'ÉGYPTÉ.

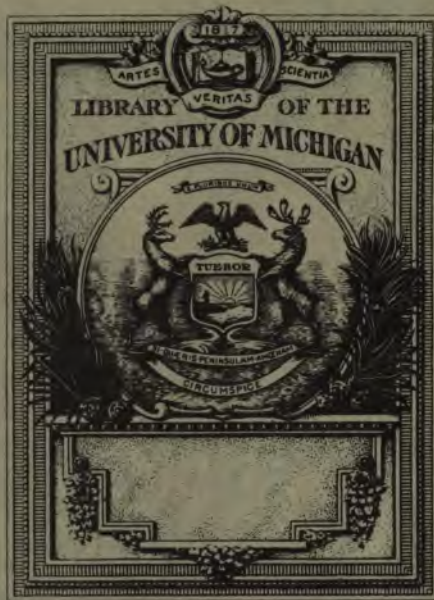
TOME SECONDE.

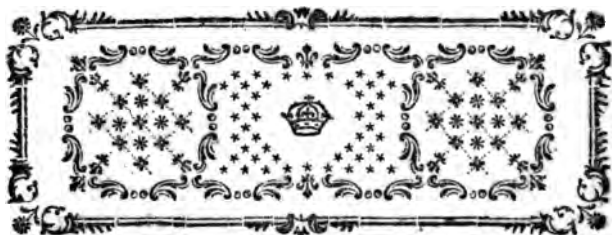
DT
51
S27
V.2

189341-53

DT
51
S217
V.2

187361-15





LET TRES
S U R
L'ÉGYPTÉ.



LETTRE PREMIERE.

A. M. L. M.

Route du vieux Caire à Tamieh dans la Province du Faïoum.

Au grand Caire.

Vous me marquez, Monsieur, que le Public a favorablement accueilli les lettres que je vous ai adressées, & vous m'en demandez la suite. Vous desirez qu'après vous avoir donné la description de la basse Egypte, je vous serve

Tome II,

A.

de guide dans la haute. Vous voulez parcourir avec moi cette contrée si vantée, dont Alexandre, Jules César, Adrien, Sévere, & tant d'autres Rois allèrent admirer les antiquités. Je me rends à vos instances, & je tâcherai de répondre à la confiance que vous me témoignez. Mais souvenez-vous qu'au lieu des Egyptiens célèbres par leur sagesse & leurs lumières, vous ne verrez qu'une nation plongée dans les ténèbres de l'ignorance. Rappelez-vous aussi qu'à la place des édifices fameux, vous ne trouverez souvent que des mafures ou des ruines. Le contraste est si frappant, que si tous les grands ouvrages de l'ancienne Egypte avoient péri comme ceux de tant d'autres nations, sa gloire seroit ensevelie avec eux. Oui, Monsieur, si cette contrée peuplée actuellement de Turcs & d'Arabes, étoit absolument dépouillée de ses merveilles, on la regarderoit comme le pays des Fées embelli par le pinceau brillant des Grecs. Mais l'orgueil du doute vient se briser contre la masse inébraalable des pyramides; & l'observateur curieux, qui, non content d'en mesurer la hauteur, observe le secret des canaux, considère les moyens que l'art a mis en usage pour en défendre l'entrée, ne peut s'empêcher de reconnoître l'effort du génie

humain, & de lui payer un tribut d'admiration. Nous allons contempler des travaux non moins surprenans; & comme la construction de plusieurs d'entr'eux joignoit à la grandeur de l'entreprise, le bonheur des peuples, ils ont encore plus de droits à votre curiosité.

Nous sommes dans le mois de Novembre, c'est le moment favorable pour remonter dans le Saïd (a). La chaleur est tempérée, & les canaux remplis nous permettront de naviguer dans l'intérieur des terres. Embarquons-nous donc sur ce fleuve qui dans ses circuits nombreux, fertilise pendant deux cents lieues cette vallée où les savans & les Princes vont admirer depuis près de trois mille ans les ruines d'un peuple qui s'étoit efforcé de fixer l'immortalité sur ses ouvrages.

Nous partons du port du vieux Caire. Le vent de nord nous pousse avec vitesse contre la rapidité du courant. Les eaux ont quitté le pied des collines. Les lieux bas sont encore inondés. Mais le Nil majestueux rentre peu-à-peu dans son lit. La verdure & les moissons suivent ses pas, & prennent la place qu'il vient d'abandonner. Ici on sème les concombres & les me-

(a) Les Arabes appellent Saïd toute la haute Egypte, depuis le vieux Caire jusqu'à Assouan ou Sienna.

lons d'eau. Là on laboure la terre avec la char-
 rue dont le soc en fillonne légèrement la sur-
 face. Les bœufs la traînent avec facilité con-
 duits par un seul homme. Près des montagnes
 où le terrain est plus élevé, on voit déjà pa-
 roître le blé & le durra.

Nous passons devant *Geziret Dahab*, l'isle d'or,
 qui présente aux regards une prairie couverte
 de troupeaux, avec un petit Village. Nous lais-
 sons à notre gauche la grande mosquée d'*A-
 tar Ennabi*, située sur le bord du fleuve. Ce
 temple très-fréquenté des habitans du Caire,
 est l'objet d'un pèlerinage fameux. Il possède
 une pierre où les Musulmans croient que sont
 empreintes les marques d'un des pieds de Ma-
 homet. C'est pourquoi ils l'ont nommé *Atar
 Ennabi*, les vestiges du prophete. Le Scheik
 qui le dessert a soin d'accréditer cette pieuse
 croyance, & de publier les merveilles qui s'y
 opèrent. Comme cette prétendue relique fait
 route sa richesse, il la conserve précieusement.
 Elle est couverte d'un voile très-riche qu'il leve
 en faveur des dévots dont il espere un léger
 présent. Voici ce que m'en a raconté une Dame
 du Caire qui a épousé un négociant François,
 établi depuis quarante ans dans le pays (b).

(b) L'épouse de M. Meynard, négociant, que la pro-

SUR L'EGYPTE.

« J'avois souvent entendu parler d'*Asaf En-*
» *nabi*, & des miracles qu'on en publioit. Je
» fus curieuse de voir cette pierre renommée.
» Notre habit absolument semblable à celui des
» Musulmanes me permettant de me confondre
» avec elles, sans craindre d'être reconnue, je
» me rendis à la mosquée aux heures où je
» devois trouver peu de monde. Je priai le
» Cheik de me montrer la relique. Deux Tur-
» ques de considération entrées au même ins-
» tant témoignèrent le même desir. Il la dé-
» couvrit. Après y avoir brûlé des essences pré-
» cieuses en récitant quelques passages du Co-
» ran, il nous dit : Voyez cette empreinte fa-
» crée ; admirez les vestiges du plus grand des
» Prophetes. Ah ! c'est bien là le pied de Ma-
» homet ! Les deux femmes répétoient avec en-
» thousiasme, oui c'est bien là le pied de Ma-
» homet, le plus grand des Prophetes ! Pour
» moi, ajoutoit la Dame Françoisse, je vous as-
» sure que malgré l'attention la plus scrupuleuse,
» je ne vis qu'une pierre lisse, imbibée de par-
» fums, où je ne pus découvrir ni traces de
» pied, ni rien de semblable. »

bité & ses lumieres font estimer des François, des Cophres,
des Turcs & des Arabes.

Etrange effet de la prévention sur l'homme ! elle enchaîne sa raison, & lui fait voir, sentir, toucher, tout ce que l'imagination a persuadé à son esprit préoccupé. C'est ainsi que M. Tournefort assistant dans une des isles de l'Archipel, à l'ouverture d'un tombeau où le peuple étoit convaincu qu'il devoit se trouver un vampire, n'apperçut qu'un cadavre livide, & à demi rongé des vers, tandis que les Grecs y voyoient un corps entier, vermeil, & qui selon eux ne répandoit aucune mauvaise odeur.

M. Norden, dans ses vues charmantes d'Egypte, a fort bien peint la mosquée d'*Atar Ennabi* & ses environs ; mais il s'est trompé en plaçant Memphis à l'endroit qu'occupe Gizé. On ne doit pas lui en faire un reproche, car il avoue lui-même qu'il doute que ce soit la véritable position de cette ancienne Ville. Je crois l'avoir fixée d'une manière certaine dans les lettres précédentes, & je ne releverois pas cette erreur dans laquelle plusieurs voyageurs sont tombés, si je ne craignois qu'elle n'égarât d'autres écrivains. Trompé par elle, le savant Jablonski (c) a vainement employé toute la

(c) Jablonski trompé par la fausse position que plusieurs voyageurs ont donnée à Memphis, en la plaçant

l'agacité de son esprit à la recherche d'une vérité qu'il ne pouvoit découvrir, parce qu'il l'établit soit sur un faux principe.

A peu de distance d'*Atar Ennabi* on découvre à travers des touffes de dattiers un petit Village, où les Turcs ont une mosquée, & les Cophtes un couvent nommé *Der Ettin* le Monastere des figues, sans doute parce que ces fruits y croissent en abondance. On en trouve de deux especes. La premiere naît des branches même du Sicomore. Elle est seche & peu estimée. L'autre, la même que l'on cultive en France, est onctueuse, sucrée & d'un goût exquis.

Sur la rive orientale, on aperçoit des Villages placés sur des éminences artificielles. Les cabanes occupent le sommet. Les hommes & les animaux s'y retirent pendant l'inondation. Déjà la luzerne que l'on sème à mesure que le Nil rentre dans les canaux, forme une zone de verdure autour de ces petites isles. Des tribus d'Arabes errans ont dressés leurs tentes sur le penchant des collines sabloneuses, pour pro-

sur le terrain de Gizé, a écrit que le temple de Sérapis étoit bâti dans l'isle de Raouda, où l'on voit aujourd'hui le Mekias. C'est une erreur. *Tome second.*

siter des bienfaits du fleuve. Ils achètent pendant quelques mois le droit d'envoyer leurs troupeaux paître dans les prairies, & les quittent lorsque les pâturages sont épuisés. Ces peuples indomptables, martyrs de la liberté qu'ils aiment avec passion, préfèrent à tous les avantages de la société, l'horreur de leurs déserts. L'ombre de l'esclavage les fait fuir. Toujours en garde contre la tyrannie, au moindre mécontentement qu'on leur donne, ils plient leurs tentes, les chargent sur des chameaux, ravagent le plat pays, & chargés de butin, s'enfoncent dans les sables brûlans, où l'on ne peut les poursuivre, & qu'eux seuls osent habiter. Ces Bedouins (d), le fléau de l'Égypte, qu'ils regardent comme leur patrimoine, sont les ennemis irréconciliables des Turcs, qui les craignent & les abhorrent (e).

Nous avons passé le Village de *Boufir*, & nous sommes en face des grandes pyramides qui s'élevent à six cents pieds de hauteur per-

(d) Ce mot vient de *bedouin*, qui signifie habitant du désert.

(e) La haine qui subsiste entre ces deux nations, a donné naissance à cette expression familière, *traiter quelqu'un de Turc à More*; c'est-à-dire, avec la rigueur que le Turc exerce envers l'Arabe.

SUR L'ÉGYPTÉ!

pendiculaire. Tandis que notre bateau fuit les sinuosités du fleuve, leurs sommets décrivent des portions de cercle dans l'horizon. Avec quelle majesté ces montagnes faites de main d'homme s'élevent dans les airs ! Leur vétusté les rend encore plus imposantes. Combien de fois le soleil les a éclairées à son levant, brûlées à son midi, & colorées en se couchant ! Depuis combien de siècles elles parcourent avec la terre le grand orbe qui forme l'année ! il est donc des édifices que l'homme a pu rendre durables ! & ces édifices sont des tombeaux ! Quelques auteurs s'imaginant que les dégâts occasionnés par l'ouverture violente de la grande pyramide étoient l'effet du tems, ont calculé combien de siècle elles dureroit encore ; mais comme ils partoient d'un faux principe, ils sont infiniment loin de la vérité. Il me semble impossible de fixer l'époque où elles cesseront de subsister. Dans des milliers d'années, à moins qu'il n'arrive quelque grande révolution, les voyageurs des peuples éclairés iront encore admirer ces grands monumens, & diront : L'Europe avoit à peine quelques sauvages répandus dans ses forêts, lorsqu'une nation savante dressa ces superbes mausolées vers les quatre points cardinaux du ciel, comme un monu-

ment de sa piété & de ses connoissances astronomiques.

Dans les Villages qui les entourent , on cultive une espece de melons particuliere à l'Egypte. On les nomme *abd hellouï* esclave de la douceur. Ils ont la chair ferme & cassante comme celle de la pomme. Quoique moins sucrés que beaucoup d'autres , on les préfere parce qu'ils fournissent pendant les chaleurs une nourriture très-saine & très-agréable. Un autre légume fort estimé est une laitue à feuilles larges , lisses & élevées. On en voit des plaines couvertes. Le peuple en consomme une quantité prodigieuse , & sa graine sert à faire de l'huile. Vous , monsieur , qui rassemblez des bouts de l'univers dans vos jardins , les différentes productions de la terre pour en enrichir votre patrie , & qui cultivez avec tant de succès toutes les plantes depuis le cedre du Liban jusqu'à l'hysope , vous me pardonneriez ces détails.

En avançant on découvre à droite & à gauche des hameaux dont les habitans s'occupent à remuer la terre , qui dans quatre mois leur donnera d'abondantes récoltes. Le Bourg d'*Hallouan* paroît sur la rive orientale , entouré de dattiers. Le Mekias y étoit établi lorsque les

Arabes conquièrent l'Egypte. Memphis se trouvoit sur la rive opposée dans l'emplacement du Village de *Menph* qui en a conservé le nom. Les témoignages de Strabon, de Prine & d'Abulfeda qui en a décrit les ruines, ne laissent aucun doute à cet égard. On y voit encore des monceaux de décombres; mais les Arabes en ont transporté au Caire les colonnes & les pierres remarquables qu'ils ont placées sans goût & sans ordre dans leurs édifices & leurs mosquées. Cette Ville s'étendoit jusque vers Saccara, & étoit presque entourée de lacs dont une partie subsiste encore. Il falloit les traverser pour porter les morts dans la sépulture de leurs peres. Les tombeaux creusés dans le rocher, fermés avec une pierre d'une grandeur proportionnée, étoient recouverts de sable. Ces corps embaumés avec tant de soin, conservés avec tant de respect, les habitans de Saccara les arrachent des monumens où ils reposent, & les vendent sans pudeur aux étrangers. Ce lieu est nommé la plaine des Momies. On y rencontre le puits des oiseaux, où l'on descend à l'aide d'une corde. Il conduit à des galeries souterraines remplies de vases de terre qui renferment des oiseaux sacrés. Rarement on en trouve d'entiers, parce que les Arabes les bri-

sent pour y chercher des idoles d'or. Ils nē menent point les voyageurs dans les endroits où ils trouveroient des choses plus précieuses. Ils les bouchent même avec soin, & ils se réservent des issues secrètes par où ils y descendent. Dans un voyage que M. le Duc de Chaulnes a fait en Egypte, il s'enfonça bien avant dans ces dédales tortueux, tantôt en rempant, tantôt en marchant sur les genoux. Instruit par le lord Montaigu, qui a soigneusement visité l'Egypte, il parvint à un de ces canaux qui avoit une ouverture fermée par le haut avec des branches de dattiers entrelacées, & recouvertes de sable. Il y remarqua des hiéroglyphes en relief exécutés avec la dernière perfection. Malgré ses offres on ne lui permit point de les dessiner ni de les mouler (*f*), pour en prendre les formes. M. le Duc de Chaulnes pense que ces hiéroglyphes sculptés avec tant d'art, qu'à leur simple aspect on reconnoît les objets qu'ils représentent, pourroient donner la clef de ceux dont les contours sont simplement exprimés, & former une espèce d'alphabet de cette langue inintelligible. Quoi qu'il en soit de

(*f*) Mémoire sur les hiéroglyphes du puits de Saccara, par M. le Duc de Chaulnes.

cette idée ingénieuse , je vous proposerai dans une lettre particulière les moyens que l'on pourroit tenter pour expliquer ces caractères mystérieux , & lire sur les monumens Egyptiens la plus ancienne histoire du monde.

Le long des montagnes qui bornent Saccara du côté du couchant ; on distingue plusieurs pyramides , dont la plus grande paroît aussi élevée que celles de Gizé : à la vue de ces édifices sur lesquels mes regards s'attachent malgré moi , permettez encore quelques réflexions dont je ne puis me défendre. Ces mosolées sont-ils les fruits de l'orgueil des Pharaons ? Est-ce à leur vanité qu'on en doit attribuer la construction ? Je fais que plusieurs Ecrivains l'ont pensé ; mais laissons-leur une opinion qui n'a point de fondement dans le cœur humain. Les Rois ne bâtissent point de palais pour les habiter après leur mort. Un sentiment plus impérieux , l'inquiétude de l'avenir , la persuasion de ce qui devoit arriver après cette courte vie , porta les Pharaons à construire ces magnifiques tombeaux (g). La religion leur apprenoit qu'aussi long-tems que leurs corps seroient conservés à l'abri de la corruption , leurs ames ne les quitte-

(g) Hérodote , Euterpe , livre second.

roient point, & qu'après trois mille ans elles les ranimeroient de nouveau. Ce dogme leur a fait élever ces bâtimens que le génie des plus habiles acchitectes s'étoit efforcé de rendre inaccesibles. Ils leur donnerent la forme pyramidale comme la plus durable. Elle tenoit aussi à leur culte, & rendoit hommage à l'astre dont elle imitoit les rayons (*h*). Ces édifices sont donc la preuve éclatante que ce peuple antique croyoit l'immortalité de l'ame. Les Rois se trouvent bien dans ce monde. Pour eux les fleurs & les moissons croissent sans effort. Toute la nature leur sourit, & s'ils avoient la croyance des Egyptiens, on les verroit enfanter des prodiges par lesquels ils tâcheroient de s'affurer le retour sur la terre. La religion de l'Egypte avoit passé dans la Grece, & Artemise éleva aux

(*h*) Pline, livre 36, dit que les obélisques étoient consacrés au soleil, qu'ils représentoient ses rayons, ce qui étoit désigné par leur nom Egyptien. En effet, ces monumens ainsi que les pyramides se nommoient en Egyptien *pyramué*, *rayons du soleil*. Voyez Jablonski, tome 3. Les Grecs ont donné aux premiers le nom d'obélisques, & ont laissé aux autres celui de *pyramis* qui vient de *pyros*, feu, & dans lequel ils ont conservé l'ancienne étymologie. Les obélisques furent consacrés au soleil, parce qu'ils servirent d'abord de styles pour marquer les heures,

cendres de son époux un tombeau de forme pyramidale, l'une des sept merveilles de l'univers. Cette idée d'une ame immortelle née chez des insulaires séparés de toutes les nations policées par l'immensité des mers, a fait construire un monument qui doit bien nous surprendre. Les Otahitiens, sans le secours d'aucun métal, ont taillé des pierres très-dures, & formé une pyramide où le corps d'Oberea leur Reine repose. Ses parens & ses amis pleins d'un recueillement religieux, vont autour de ce morrai verser de pieuses larmes, & l'esprit d'Oberea goûte quelque consolation en voyant leur douleur & leur tendresse (i).

Quittons les tristes déserts de Saccara, où l'on ne marche que sur des tombeaux; & ces hautes pyramides, qui n'inspirent que des idées mélancoliques, & ce lac à travers lequel on portoit les corps, & qui rappelle la fable de Caron. Rentrons dans notre barque. Avec quel plaisir les yeux brûlés par l'aridité des sables se reposent sur la verdure! Avec quel contentement on revient du séjour de la mort dont ces lieux offrent l'image, pour jouir des trésors de l'abondance! Avec quelles délices on contemple

(i) Voyage de Cook.

un ciel pur , un fleuve majestueux , & une campagne qui se couvre à chaque pas de nouvelles richesses. C'est quand on a supporté l'affreux tableau de la stérilité , que l'on goûte avec un charme inexprimable le spectacle de la nature féconde; elle attend l'homme mourant au bord du désert qu'il a traversé , pour verser dans son cœur la source d'une nouvelle vie.

Nous sommes à sept lieues au-dessus du vieux Caire. C'est ici que le Nil, repoussé par les rochers qui s'avancent du côté de l'Orient, fuyoit vers l'Occident, & se répandoit dans les sables de la Lybie. J'ai marqué par deux lignes ponctuées la route qu'il suivoit. Un des Pharaons, au rapport d'Hérodote (k), la ferma d'une digue, & le força de reprendre son cours entre les montagnes. Il se jeta dans le golfe, qui couvroit alors tout l'espace qu'occupe le Delta, & donna naissance à cette isle célèbre qui s'avance à pas lents dans la Méditerranée. On suit encore actuellement la trace de l'ancien lit que les Arabes nomment *Bahr bela ma*, mer sans eau. Il est parsemé dans toute sa longueur des débris des bateaux qui y

(k) Hérodote, livre second. Voyez première lettre sur l'Egypte, où ce passage est discuté.

naviguoient , & qui font pétrifiés. J'en ai vu rapporter au grand Caire de superbes morceaux. On rencontre en allant de Saccara à *Dachhour*, une longue levée de terre que l'on avoit construite pour défendre Memphis contre l'inondation du fleuve , s'il venoit à rompre sa digue , & contre les torrents de sables que les vents chassent des monts Libyens.

A quelque distance de ce coude est l'isle de *Terfaie* , ou l'on commence à planter les melons d'eau & les concombres. Les Egyptiens cultivent une espece de concombres appelées *Cousa* , qui est très-petite , & dont ils font fort friands. La chair en est douce , tendre & très-délicate. On le mange en salade ; mais la maniere la plus ordinaire de l'accomoder est d'en ôter les pepins avec une tarière , & de remplir le vuide avec de la viande hachée , & du riz mêlé d'épices. Cuit ainsi dans son jus il offre un excellent aliment.

Au-delà de cette isle on découvre dans les terres le bourg de *Dachhour*. Un canal sur lequel on trouve un point de pierre à plusieurs arches , y conduit les eaux du Nil. Strabon (1) & Ptolémée (m) placent *Achantus* dans l'intérieur

(1) Strabon , liv. 17.

(m) Ptolémée , liv. 4.

du pays, à six lieues de Memphis, & du même côté. Cette situation convient parfaitement à *Dachhour*. On y admiroit un temple d'Ofris. Cet édifice est entièrement ruiné; mais on remarque à l'occident de ce village, & sur le penchant de la montagne une grande pyramide qui fait suite avec celles de Saccara & de Gizé.

Les plaines de sable qui s'étendent le long des collines, sont parfemées de pierres, que l'on appelle vulgairement cailloux d'Egypte. Arrondis en forme de galets, leur surface raboteuse n'a aucun brillant qui invite à les ramasser; mais leur intérieur est d'un grain extrêmement fin, qui reçoit un beau poli: la plupart sont herborisés. On y distingue des arbrisseaux qui composent souvent de jolis payfages. Les traits rémbrunis qui les dessinent, tracés avec la plus grande élégance, se jouent avec grâce sur un fond grisâtre. Ces cailloux présentent une grande variété de desseins, & de nuances différentes. On peut choisir; car les sables en sont couverts. Je n'ai vu au Caire qu'un Juif qui eût l'art de les travailler, & d'en composer des boîtes ou des manches de couteaux; aussi se faisoit-il payer très-cher. Les monticules qui terminent ces plaines sont remplis d'huitres & de coquillages pétrifiés.

En quittant *Achantus*, & marchant vers le sud, on traverse une vaste campagne dont les lieux bas sont arrosés par de petits ruisseaux qui les fertilisent dans cette saison. Ces vallons sont actuellement couverts de blé, de dourra & de verdure. Au bout de quelques mois, le Nil qui les aura quittés n'y laissera qu'un désert. Le village de Tamieh, où passe un canal, est situé à l'extrémité de cette plaine.

Nous entrons, Monsieur, dans la fertile province d'Arfinoé, aujourd'hui *le Faioum*; c'étoit le pays des merveilles. Il renfermoit le labyrinthe & ses douze palais, le lac Moëris & ses pyramides. Je vous dirai ce qu'en rapportent les anciens, & en vous offrant une description exacte de l'état actuel des lieux, des monumens encore subsistans, des ruines qu'on y trouve, vous jugerez vous-même de ce qu'ils ont dû être.

J'ai l'honneur d'être, &c.



L E T T R E I I.

*A. M. L. M.**Description des monumens de la province d'Ar-
finoé, aujourd'hui le Faïoum.*

. Au grand Caire.

JE vous ai dit , Monsieur , que cette province renfermoit les restes du lac Moëris, & les débris du labyrinthe. L'Egypte ne possède point de monumens qui aient excité de plus grands débats parmi les savans. L'étendue de l'un , la situation de l'autre , ont tour à tour été contestées. Pour concilier tous les partis , des géographes ont créé deux labyrinthes (*n*). D'autres écrivains ont donné au lac Moëris une circonférence immense (*o*) ; d'autres enfin le reléguant , au pays des fables (*p*) , ont déployé le charme de leur esprit pour répandre le ridicule sur la crédulité des historiens. Ces contradictions ont épaissi les nuages de l'incerti-

(*n*) Danville , Mémoires sur l'Egypte.

(*o*) Rollin , histoire ancienne. Bossuet , discours sur l'Histoire universelle.

(*p*) Voltaire.

tude, & la vérité est demeurée au fond du puits. Tâchons de l'en tirer, en expliquant les passages des anciens, que l'on a quelquefois mal interprétés, en suivant pas à pas Strabon, qui a décrit avec exactitude, des lieux qu'il a visités en homme éclairé, & sur-tout en rapportant fidèlement ce qui reste encore des monumens dont il parle (q). *Lorsqu'on quitte Achantus*, dit ce sage historien, *on laisse du côté de l'Arabie Aphroditopolis (r)*, où l'on nourrit un bœuf blanc consacré par la religion. Le bourg d'*Atfeh*, au rapport des plus savans géographes (s), occupe l'emplacement de la ville de Vénus. *De l'autre côté du Nil, est la préfecture d'Héraclée, située dans une grande isle.* Les deux canaux tirés du fleuve au lac, l'un passant près de *Tamieh*, l'autre partant du village de *Bouch* forment cette isle, & les ruines remarquables qu'on trouve près de *Baïamout*, semblent indiquer la position d'Héraclée (t).

(q) Strabon, liv. 17.

(r) La ville de Vénus.

(s) Voyez Ptolémée, l. 4. Danville, mémoire sur l'Égypte; & Pokoke, voyage d'Orient.

(t) On la nommoit la grande Héraclée, pour la distinguer d'une autre ville d'Hercule, qui étoit située dans la basse Égypte, à peu de distance de Canope.

LETTRES

capitale de cette province. On y voit deux pyramides délabrées qui n'ont plus que quelques assises de pierres. Strabon continue : *Près d'Héraclée coule un canal, qui, se divisant en deux branches, renferme une petite île. Il traverse la préfecture d'Arfinoé, la plus belle & la plus riche de l'Égypte.* Suivez, Monsieur, cet ancien géographe sur la carte, & vous verrez que ces lieux ont peu changé, & qu'il nous conduit droit à *Faïoum*, la capitale de toute cette contrée. Cette ville est moderne ; mais à une lieue au nord-est de ses murs, des monceaux de décombres font reconnoître les vestiges d'Arfinoé (u). Les Arabes enlèvent les sables qui couvrent ces débris, & les font pour y trouver des cachets & des médailles. On rencontre à quelque distance, un obélisque posé sur son piédestal. C'est le seul monument qui ait bravé les injures du tems, & les ravages des Barbares. Il a vingt-deux pieds de circuit à la base, & environ cinquante d'élevation. Ses faces sont chargées d'hiéroglyphes, divisés en colonnes, & effacés en plusieurs en-

(u) Cette ville se nommoit anciennement Crocodilopolis, parce qu'on y nourrissoit des crocodilles sacrés. Les Grecs devenus maîtres de l'Égypte, l'appeloient Arfinoé.

Étroits. Les angles sont écornés, & le beau morceau de granit qui le compose, est dégradé jusque vers le milieu de sa hauteur. Strabon nous abandonne ici pour décrire le lac Moëris peu distant d'Arfinoé, & le labyrinthe bâti sur ses bords. Il n'en marque pas précisément la place ; mais Hérodote (x) & Ptolémée la déterminent avec justesse, en la fixant du côté de la Lybie, sur le rivage du lac. Continuons donc notre route.

Le voyageur, en quittant *Faïoum*, & marchant vers l'occident, traverse le grand canal nommé *Bahr Ioufeph*, le fleuve de Joseph. Le village de *Nefte* qu'il laisse à gauche, ne lui offre aucunes traces d'antiquité. Après deux heures de marche vers le nord-ouest, il entre dans une plaine sablonneuse, où regne la stérilité. Bientôt il découvre des montagnes de ruines qui ont près d'une lieue d'étendue. Le premier amas est appelé par les Arabes *balad Caroun*, le bourg de Caron ; le second *cafr Caroun*, le palais de Caron (y). Tout l'espace qui les sé-

(x) Hérodote, liv. second. Ptolémée, liv. 4.

(y) Les historiens Arabes nous peignent *Caroun* comme un homme très-puissant. Ils disent qu'il pouvoit charger plusieurs chameaux des clefs qui ouvroient les appartemens nombreux où il renfermoit ses trésors. Cette asser-

pare est parsemé d'énormes pierres. I
 bris les plus remarquables sont aux ext
 Au milieu des décombres de *castr Ca*
 leve un grand bâtiment dont il rest
 plusieurs salles remplies de tronçons
 nes. Un portique à moitié démoli re
 tour. On reconnoît des escaliers
 montoit à divers appartemens; &
 où l'on descendoit dans des fouter
 fixe sur-tout l'attention, sont plu
 basses, étroites & très-longues,
 sent avoir eu d'autre destination
 sacrés;
 tenir les corps des crocodilles
 et appris.
 y apportoit de Crocodilopolis
 toutes ses res-
 les nourrissoient, & où le pe
 l'usage supé-
 d'un culte particulier. Ces dé
 qui condui-
 Lybie, à une lieue de *Bir-*
 des cham-
 fois le lac Moëris, ne peut
 cabines sur les

autres apparte-
 tion unanime nous laisse entrevo
 nombreux, se
 qu'en Egypte le nom de Caron
 différentes, que
 décoroit le batelier qui pass
 l'art qui
 à travers le lac Moëris, pour
 du labyrinthe dont il étoit le
 les toits,
 celui qui faisoit le même o
 à diverses
 par rapport aux habi-
 titre. Si cette co
 Grecs donnere
 pourquoi les

le plus
 égyptiques,

labyrinthe, car les anciens (z) lui assignent cette position, & ne marquent aucune ville de ce côté. Puisque nous marchons sur les fables qui couvrent en partie ce monument fameux, lisons-en la description dans Hérodote, afin de nous en former une juste idée.

« (a) Les douze rois élus par les Egyptiens
 » construisirent le labyrinthe sur le rivage du
 » lac Mœris, du côté de la ville des crocodiles.
 » Cet édifice m'a paru encore au-dessus de ce
 » qu'en publie la renommée. Si l'on fait atten-
 » tion à la construction des murs, à la nature
 » du travail, il sera impossible d'apprécier les
 » frais immenses que ce bâtiment a dû coûter.
 » Le temple d'Ephèse est une des merveilles
 » du monde; les pyramides élevées dans l'isle
 » de Samos, ne le cedent en grandeur à aucun
 » des ouvrages de la Grece : cependant ces
 » monumens, quelle qu'en soit la magnificence,
 » ne peuvent être comparés au labyrinthe (b).

(z) Voyez Strabon, l. 17. Hérodote, liv. second. Ptolémée, liv. 4. Tous ces auteurs s'accordent à placer le labyrinthe au-delà de la ville d'*Arsinoé* du côté de la Lybie, & sur le rivage du lac Mœris. C'est exactement la situation où l'on trouve les ruines que je viens de décrire.

(a) Hérodote, livre second.

(b) Rappelez-vous, Monsieur, que c'est un Grec qui

» Un toit d'une vaste étendue en couvre les
 » douze palais. On y entre par douze portes
 » dont six regardent le nord , & six le midi.
 » Une muraille épaisse les enferme d'un long
 » circuit. L'édifice entier est composé de deux
 » étages, l'un supérieur, l'autre souterrain, &
 » chacun contient quinze cents appartemens. J'ai
 » visité le premier, & je raconte ce que j'ai
 » vu. Quant au second, les gardiens n'ont pas
 » voulu me permettre d'y descendre, disant
 » qu'on y conservoit les corps des rois qui l'a-
 » voient bâti, & ceux des crocodiles sacrés ;
 » ainsi je ne fais que ce qu'ils m'en ont appris.
 » L'industrie humaine a déployé toutes ses res-
 » sources dans la distribution de l'étage supé-
 » rieur. Les portiques, les allées qui condui-
 » sent des salles dans les chambres, des cham-
 » bres dans les cabinets, des cabinets sur les
 » terrasses, des terrasses dans d'autres apparte-
 » mens, forment des détours si nombreux, se
 » replient en tant de manières différentes, que
 » je ne pouvois me lasser d'admirer l'art qui
 » en a dirigé la structure. Les murs, les toits,
 » tout est de pierre. On y voit çà & là diverses

parle, & qui lit son histoire devant les juges le plus
 éclairés de son tems à l'assemblée des jeux olympiques,
 où il fut couronné.

» figures artistement sculptées. Les salles sont
 » entourées de superbes colonnes, la plupart
 » de marbre blanc. Une pyramide dont chaque
 » face a deux cents cinquante pieds de largeur,
 » & par laquelle on descend dans les souter-
 » rains, termine le labyrinthe. »

Telle est la description d'Hérodote. Quoique celle de Strabon (c), qui visita plusieurs siècles après lui le même monument, ne s'accorde pas dans tous les points, cependant elle en est la confirmation. Il décrit comme Hérodote les allées tortueuses, les routes variées dont l'art avoit tellement ménagé les dédales, que sans guide il étoit impossible d'entrer dans un seul des palais, ou d'en sortir quand on y étoit entré. Il dit que de magnifiques colonnes entouraient les principaux appartemens, que les murs étoient construits de quartiers de rochers, & que du haut du toit on appercevoit une plateforme immense qui sembloit une plaine de pierres, & dont l'aspect étonnoit l'imagination. Il est vrai que Strabon prétend que le labyrinthe étoit composé de vingt-sept palais, où les préfectures de l'Égypte se rassembloient à certaine époque pour traiter des affaires les plus importantes de

(c) Strabon, livre 17.

l'état & de la religion; mais on peut croire que les douze, dont parle Hérodote, furent dans la fuite divisés en ving-sept parties, ou bien que dans l'intervalle de plusieurs siècles qui sépare ces deux historiens, on agrandit encore cet édifice.

Diodore de Sicile, Pline & Pomponius Mela ont décrit le labyrinthe sans l'avoir vu. Ils se sont bornés à copier & à broder le récit des deux premiers auteurs; ainsi ils n'apprennent rien de nouveau. Le fondateur de cet édifice est inconnu. Chaque écrivain (d) en nomme un ou plusieurs, & presque tous différens. Cette variété d'opinions annonce que ce ne fut point l'ouvrage d'un seul, mais de plusieurs rois.

Ce monument, que Pline regarde comme le

(d) Hérodote dit que le labyrinthe fut bâti par les douze princes qui gouvernoient l'Egypte, lorsque Psammétique l'un d'entreux s'empara de la souveraine puissance.

Strabon en attribue la construction au Pharaon *Imandès*, & prétend que son corps repose dans la pyramide qui en termine l'enceinte.

Pline veut qu'il ait été construit par Petefuc ou Tithoé; mais comme il cite ensuite plusieurs autorités contraires, ces diverses opinions ne font qu'augmenter l'incertitude.

Diodore de Sicile pense que le labyrinthe est l'ouvrage & le tombeau du Pharaon Mendès.

Pomponius Mela l'attribue à Psammétique.

plus étonnant que le génie humain ait produit , ne subsiste plus que dans les ruines de *Balad Caroun* & de *Casr Caroun*. Peut-être qu'un jour , quand l'Europe aura rendu à l'Égypte les sciences qu'elle en a reçues , on enlèvera les sables & les décombres qui ont enseveli l'étage inférieur du labyrinthe , & qu'on en retirera des antiquités précieuses. Qui fait si les découvertes des savans n'étoient pas gardées dans cet asyle impénétrable au peuple & aux étrangers ? Si les fouilles d'Herculanum , ville peu célèbre , ont tiré de l'oubli tant de raretés , tant de monumens instructifs pour les arts & l'histoire , que ne doit-on pas attendre de quinze cents appartemens qui pouvoient être le dépôt des archives de l'Égypte , puisque toutes les préfectures s'y rassembloient pour traiter des affaires les plus importantes de l'état & de la religion ? C'est trop m'arrêter sur des conjectures. Il vous tarde sans doute de connoître le lac Moëris , dont on découvre d'ici les restes encore assez grands pour fixer votre attention.

Hérodote (*e*) & Strabon (*f*) désignent le terrain qu'il occupoit en fixant le labyrinthe sur

(*e*) Hérodote, livre second.

(*f*) Strabon, l. 17.

ses bords, & en marquant les villes qui l'entourent, telles que Achantus au midi, Aphroditopolis vers l'orient, & Arfinoé au nord. Diodore de Sicile (g) & Pline (h) confirment ces autorités en le plaçant à vingt-quatre lieues de Memphis, entre la province de ce nom, & celle d'Arfinoé. Cette unanimité de sentimens donne à la vérité tout le degré de certitude que l'on peut desirer. Cependant si ce lac avoit entièrement disparu ainsi que le Mareotis, on pourroit encore former des doutes; mais dans l'emplacement marqué par ces historiens, on voit de nos jours un lac connu sous le nom de *Birket Caroun*, qui a plus de cinquante lieues de circuit. On ne peut donc, sans se refuser à l'évidence, s'empêcher d'y reconnoître les restes de celui de Moëris. Examinons ce qu'en ont dit les anciens. En pesant avec une attention scrupuleuse leurs témoignages, peut-être parviendrons-nous à éclaircir un point de topographie couvert d'épaisses ténèbres.

« Le labyrinthe, dit Hérodote, tel que je viens de le peindre, est encore moins sûr prenant que le Moëris. Ce lac a de circon-

(g) Diodore de Sicile, livre premier.

(h) Pline, l. 5.

» férence 3600 stades ou 60 schenes , qui font la
 » mesure de la base maritime de l'Egypte ;
 » (soixante-quinze lieues (i).) Il s'étend du nord

(i) Hérodote a fixé la valeur du schene dans la basse Egypte à quatre mille , ou une lieue un quart. Ainsi les 60 schenes font 75 lieues. Strabon & Diodore de Sicile qui ont employé d'autres mesures pour évaluer la même étendue de pays , s'accordent cependant avec Hérodote. Donc la base de l'Egypte reste déterminée à 75 lieues , & puisqu'elle égale la circonférence du lac Mœris , ce lac n'a de tour que 75 lieues. Je me vois forcé d'entrer dans ces détails , parce que ce passage a produit beaucoup d'erreurs. La plupart des écrivains ne faisant attention qu'au premier membre de la phrase d'Hérodote , dans lequel il fixe l'étendue du lac à 3600 stades , & laissant à chaque stade sa valeur ordinaire d'environ 100 toises , ont donné au lac Mœris 150 & 180 lieues de circuit. Mais quiconque réfléchira sur ce passage , verra que la mesure des 3600 stades y est déterminée par 60 schenes , autrement 75 lieues , & que par conséquent l'auteur s'est servi de stades de 50 toises. J'ignore si l'on a fait cette remarque avant moi , mais je fais bien que de ce passage mal interprété , sont nés tous les débats des modernes. M. de Voltaire a combattu , avec l'arme de la plaisanterie , l'existence d'un lac de 180 lieues plus grand , a-t-il dit , que l'Egypte. M. Rollin , & sur-tout Bossuet , l'on soutenue avec chaleur. Plusieurs en ont restreint l'étendue , & l'ont bornée à une vingtaine de lieues. Enfin , M. Danville voulant concilier les partis , a créé dans sa carte d'Egypte un grand canal auquel il a donné

» au sud (k), & a trois cents pieds dans sa
 » plus grande profondeur. Deux pyramides
 » construites dans une île située vers le milieu,
 » s'abaissent de trois cents pieds sous les eaux,
 » & s'élevent au-dessus d'une pareille hauteur,
 » ce qui prouve qu'il a été creusé de main
 » d'homme. Chacune d'elles porte au sommet
 » une statue colossale assise sur un trône. Leur
 » élévation totale prise de la base, est d'une
 » stade de six cents pieds (l). Le lac Mœris
 » occupe un terrain extrêmement aride, &
 » dépourvu de sources. Il tire ses eaux du Nil
 » qui y coule pendant six mois. Le reste de
 » l'année il les rend au fleuve. Durant la pre-
 » mière époque, la pêche produit chaque jour
 » au trésor royal un talent d'argent, & vingt
 » mines seulement pendant la seconde. Suivant

le nom de lac Mœris. Mais il n'a pas été plus heureux,
 & puisque la forme & la situation de ce prétendu Mœris
 sont absolument contraires aux autorités les plus respecta-
 bles de l'histoire.

(k) Aujourd'hui sa plus grande dimension est de l'o-
 rient à l'occident, mais autrefois il pouvoit se prolonger
 depuis Arsinoé jusqu'au canal de décharge.

(l) Dans ces deux passages, Hérodote emploie la mesure
 des stades; mais comme il l'avoit réduite d'abord à 50
 toises, & qu'ensuite il lui rend toute son étendue, il a soin
 de prévenir que c'est une stade de 600 pieds.

» les

» les naturels du pays, on a percé un canal
 » (m) à travers la montagne, dont la chaîne
 » prolongée domine Memphis. C'est une dé-
 » charge par laquelle les eaux surabondantes
 » sont versées dans les sables de la Lybie du
 » côté du couchant. Je demandai ce qu'étoit
 » devenue la terre tirée du lac : on m'assura
 » qu'on l'avoit transportée dans le fleuve, &
 » que le courant l'avoit charriée à la mer.

Joignons le rapport de Strabon à celui
 d'Hérodote ; ils s'éclairciront mutuellement (n).
 » La Province d'Arfinoé renferme le lac mer-
 » veilleux de Moëris. Il ressemble à la mer
 » par son étendue, sa couleur & ses rivages.
 » Aussi profond que vaste, il reçoit au com-
 » mencement de l'inondation, les eaux qui
 » couvroient les moissons & les habitations
 » des hommes : un large canal les y conduit.
 » Lorsque le Nil baisse, elles y retournent par
 » deux autres canaux (ceux de *Tamieh* & de
 » *Bouch*), qui, ainsi que le premier, servent à
 » l'arroséement des campagnes : tout cela se
 » fait naturellement. On a construit à la tête

(m) J'ai marqué dans la carte qui est à la tête de ce volume, la situation de ce canal.

(n) Strabon, liv. 17.

» des canaux des écluses que l'on ouvre &
 » volonté, soit pour introduire, soit pour faire
 » écouler les eaux (o). »

Si ce passage ne fixe point l'étendue du lac, il annonce au moins qu'elle étoit très-considérable, & qu'on ne pouvoit la déterminer à la simple vue. Diodore de Sicile s'en est rapporté au sentiment d'Hérodote, qui donne au lac Moëris trois mille six cents stades, c'est-à-dire, soixante-quinze lieues de circuit. Pline en évalue la circonférence à deux cents cinquante mille pas, qui font près de quatre-vingts lieues. Voilà donc, Monsieur, l'antiquité d'accord sur un point qui a fait naître tant de discussions parmi les modernes, sans qu'aucun d'eux ait pu établir son opinion, sur une base solide, & réunir tous les suffrages. Aujourd'hui ce lac n'a plus qu'environ

(o) Diodore de Sicile prétend qu'il en coûtoit 50 talens, c'est-à-dire, 15,000 liv. pour ouvrir ces écluses. Il n'est pas aisé de découvrir qui a pu lui faire adopter cette fable. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Hérodote & Strabon, qui ont été sur les lieux, qui les ont examinés avec attention, n'en parlent point. Pline & Pomponius Mela qui rapportent ce qu'ont écrit les anciens au sujet du lac Moëris, & qui n'auroient pas oublié un fait si extraordinaire, n'en font aucune mention. Tant d'in vraisemblance, jointe au silence des historiens, démontre la fausseté de cette assertion.

cinquante lieues de tour ; mais cette diminution ne prouve pas qu'Hérodote & Pline se soient trompés dans leurs calculs. Après les révolutions , qui depuis deux mille ans ont bouleversé l'Égypte , il eut pu éprouver de plus grands changemens.

Fixez , Monsieur , vos regards sur la carte de ce pays , vous verrez que la chaîne de montagnes qui suit la gauche du Nil , a très-peu de distance depuis les cataractes jusqu'au *Faïoum* , s'écarte tout-à-coup du côté de la Lybie , puis revenant vers l'est , forme dans ses contours un immense bassin. Quoique plus bas que le lit du fleuve , ce terrain étoit autrefois couvert d'un sable stérile , parce que les eaux arrêtées par des dunes & des rochers , ne pouvoient y pénétrer. Un Pharaon nommé Moeris , connoissant parfaitement la disposition des lieux conçut un des plus beaux projets que l'esprit humain ait enfanté , & eut la gloire de l'exécuter. Il résolut de changer ce désert en un lac utile. Après que des milliers d'hommes rassemblés eurent nettoyé & creusé le sol en plusieurs endroits , il fit tirer un canal de quarante lieues de long & de trois cents pieds de large , pour y conduire une partie des eaux du Nil. Ce grand canal qui subsiste encore au-

jourd'hui en son entier, est connu sous le nom de *Bahr Ioufeph*, le fleuve de Joseph.

Il s'ouvre près de *Tarout Eccherif*, & aboutit à *Birket Caroun*. Cet ouvrage a dû coûter des sommes immenses; car dans plusieurs endroits, il est taillé dans le rocher. Ce n'étoit pas assez d'avoir débarrassé l'Egypte de l'excédant de l'inondation, qui, dans ces temps reculés, séjournoit trop long-temps sur les terres beaucoup plus basses qu'elles ne le sont de nos jours, & causoit la stérilité. Il falloit encore rendre ces eaux utiles à l'agriculture. Ce grand Prince y parvint, en faisant tirer deux autres canaux du lac au fleuve. On avoit pratiqué à leur ouverture des écluses que l'on fermoit pendant la crue du Nil: alors les eaux portées par le canal de Joseph, s'amonceloient dans la vaste enceinte du lac Mœris entouré de digues & de montagnes. Pendant les six mois où le Nil baissoit, on ouvroit ces écluses, & une surface d'eau d'environ quatre-vingt lieues de circonférence, & de trente pieds (p) plus élevé que le niveau

(p) Le canal de Joseph ayant sa source dans la Thèbaïde, portoit au lac Mœris les eaux du Nil dès le commencement de sa crue. Comme elles y étoient continuellement retenues, d'un côté par les montagnes, de l'autre par des digues & des écluses placées sur les ca-

ordinaire du fleuve , formoit une seconde inondation que l'on dirigeoit à volonté. Une partie retournoit au Nil , & servoit à la navigation. L'autre partie divisée en ruisseaux innombrables , arrosoit les campagnes , & répandoit la fécondité jusque sur les collines sablonneuses. Cet ouvrage le plus grand , & le plus utile que l'on ait fait sur la terre , réunissoit tous les avantages. Il suppleoit aux années d'une crue médiocre , en retenant des eaux précieuses qui auroient inutilement coulé à la mer. Ses bienfaits étoient encore plus marqués dans les temps d'une forte inondation. Il en recevoit le superflu nuisible qui auroit empêché d'ensemencer les terres. De peur que cette mer artificielle ne rompît les barrières qu'on lui avoit opposées , & ne causât d'affreux ravages dans les campagnes , on avoit percé un canal de décharge à travers la montagne , par lequel on verfoit dans les sables de la Lybie les eaux surabondantes. Voilà , Monsieur , un des travaux les plus glorieux , dont l'histoire des nations ait jamais fait mention. Il n'est pas étonnant que

noux de *Bouch* & de *Tamieh* , elles s'y élevoient à la hauteur de l'inondation , c'est-à-dire , d'environ trente pieds au-dessus du niveau ordinaire du fleuve.

l'antiquité l'aït mis au-dessus des pyramides & du labyrinthe. Il réunissoit à la grandeur de l'entreprise la félicité des peuples. Aussi les Egyptiens qui abhorroient les Pharaons, qui les forcerent à creuser les montagnes pour se bâtir de superbes tombeaux, bénissoient la mémoire de Moëris, & son nom est resté à la postérité.

Aujourd'hui ce lac a perdu presque tous ses avantages. Depuis près de douze cents ans que l'Égypte est tombée au pouvoir des peuples barbares, ils ont détruit ou laissé périr la plupart de ses monumens. Le Maréotis est desséché, le canal d'Alexandre a cessé d'être navigable, & le Moëris n'a plus que cinquante lieues de circuit. Si l'on creusoit le canal de Joseph, où la vase s'est amoncelée à une grande hauteur, si l'on rétablissoit les anciennes digues, & les écluses des canaux de *Tamich* & de *Bouch*, le lac Moëris serviroit encore aux mêmes usages. Il prévienendroit les dégâts des crues trop grandes, & suppléeroit à celles qui sont trop foibles. On le verroit comme autrefois se prolonger depuis Nefle & Arfinoé jusqu'aux monts Lybiens, & présenter aux regards du voyageur surpris, une mer faite de main d'homme.

La profondeur de trois cents pieds que les historiens lui attribuent, doit être exagérée, mais beaucoup moins qu'on ne pense. Le fond qu'il occupe est un bassin formé par les montagnes. Il est très-bas, puisque le Nil y coule même par le canal de *Tamieh* (q). Enfin, quoique la vase l'ait comblé peu-à-peu depuis bien des siècles, il a encore une grande profondeur. Si toutes ces raisons ne nous portent pas à adopter le sentiment des anciens, au moins nous forcent-elles de suspendre notre jugement, & d'examiner les lieux & les tems, avant de reléguer leurs récits au pays des chimeres.

Les pyramides que décrit Hérodote ne subsistent plus. Il paroît même que sous l'empire d'Auguste elles étoient détruites, puisque Strabon n'en parle point. De nos jours, on remarque au nord de *Birket Caroun*, un cap avancé, qui, sans doute étoit autrefois une île. Un rocher couvert de débris le termine. Voilà peut-être la base de ces mosolées, qui por-

(q) Le contraire arrivoit autrefois. Comme le lac Moëris recevoit des eaux plus abondantes par le canal de Joseph qui étoit plus profond, & qu'il les conservoit par le moyen des écluses, il les rendoit ensuite au Nil lorsqu'il étoit bas, par les canaux de *Tamieh* & de *Bouch*.

toient au sommet deux statues colossales affises sur des trônes, & qui dominant sur l'étendue des eaux, devoient former un coup d'œil unique dans la nature. Je ne vous donne point ces conjectures pour des réalités ; mais vous conviendrez, Monsieur, qu'il n'étoit pas plus difficile de construire des pyramides sur une isle au milieu du lac Mœris, que d'élever celles qui sont auprès de Gizé. Je m'arrête, & je crains bien d'être entré dans des détails déjà trop longs, mais absolument nécessaires, lorsque parmi tant de contradictions on cherche la vérité, & qu'on desire la montrer à ceux qui comme vous, Monsieur, l'aiment avec passion.

J'ai l'honneur d'être, &c.



L E T T R E I I I.

A. M. L. M.

*Détails sur la culture & les habitans du
Faïoum.*

Au grand Caire.

LA lettre précédente, Monsieur, n'offre à votre esprit que des discussions, & à vos regards que des ruines. C'est à quoi doit s'attendre celui qui veut déchirer le voile, dont le temps a couvert des monumens de trois mille ans. Pour vous dédommager, je vais vous présenter l'état actuel de la culture du *Faïoum*. J'espère que ce sujet nous fournira des tableaux moins arides. Les approches de l'hiver forment ici la saison riante de l'année. L'haleine des vents, ordinairement douce & parfumée comme en France aux beaux jours du printemps, a quelque chose encore de plus flatteur, de plus suave, de plus odorant: les eaux coulent à pleines rives dans les canaux, & la terre se couvre de légumes, d'herbes & de moissons. On est environné des images de la belle nature. Cette Province est encore une des plus riches & des plus fécondes de l'Égypte.

Voici ce qu'en disoit Strabon dix-huit siècles avant nous (r) : « La Province d'Arfinoé surpasse » toutes les autres par sa beauté, sa richesse & » la variété de ses productions. Seule elle pro- » duit des olives dont le fruit est parfait, & » dont les Égyptiens feroient d'excellente huile, » s'ils n'y mettoient pas autant de négligence. » On ne voit aucun de ces arbres dans le reste » de l'Égypte, si l'on en excepte ceux que » l'on cultive dans les jardins d'Alexandrie ; » mais leur fruit ne sert point à faire de » l'huile (s). Cette préfecture abonde en vins, » bleds, légumes & en semences de toute » espece. » Si cet Historien revenoit dans le *Faïoum*, il y trouveroit de grands changemens ; il y verroit le labyrinthe détruit, des mafures à la place des palais, des bourgades bâties de boue aux lieux qu'occupoient des Villes florissantes, les canaux presque comblés, & la mer

(r) Strabon, l. 17.

(s) Depuis que le canal d'Alexandrie tarit pendant neuf mois de l'année, ces jardins ont disparu avec les arbres & les oliviers qu'on y rassembloit. J'en ai vu quelques-uns dans les vergers auprès de Rosette. Ils deviennent fort grands, & les olives qu'ils produisent sont plus grosses, plus charnues que celles de l'île de Crète & de Provence. Je suis persuadé qu'on en feroit de bonne huile.

de Mœris réduite aux deux tiers de son étendue ; mais il y reconnoîtroit les productions qu'il a décrites , & la même abondance partout où l'on peut conduire des eaux. Les Cophytes y cultivent encore l'olivier & la vigne que leurs perès avoient plantés. Ils recueillent d'excellent raifin dont ils font un vin blanc d'un goût très-agréable (1). Toute la campagne est actuellement couverte de bleds, d'orge, de dourra ou millet d'Inde qui se succèdent fans interruption pendant sept à huit mois. Le lin superbe, les cannes à sucre , toutes les especes de légumes y croissent presque fans culture. Les concombres & près de vingt especes de melons fondans, sucrés , & très-sains, tapissent les bords des ruisseaux. Des bouquets d'arbres fruitiers , parmi lesquels on distingue le dattier , le figuier , le bananier, la casse & le nabe épineux , qui produit une petite poire d'un goût aigrelet , sont répandus çà & là dans la plaine.

(1) Du temps des Ptolémées & sous l'empire des Romains, les environs d'Alexandrie & la province Sébennitique, produisoient des vins très-renommés. Les Mahométans ont détruit ces excellens plans de vignes. Les seuls qu'ils aient épargnés sont dans la province du *Faïoum*. En général, tout le raifin qui croît dans les terrains sablonneux de l'Egypte , est d'un goût exquis.

Parmi cette diversité d'arbres & de plantes, le voyageur rencontre près des Villages, des bois de rosiers. Dans les autres Provinces, ce bel arbrisseau ne sert qu'à l'ornement des jardins. Ici, on le rassemble en massifs, & l'eau-rose que l'on distille de sa fleur odorante, forme une branche précieuse de commerce. Le *Faïoum* en fournit toute l'Égypte. Il s'en fait une très-grande consommation. Dans les visites de cérémonie (u), on la répand à flots sur le visage & les mains des assistans. Au bain, les femmes s'en lavent tout le corps, & leur toilette ne se fait pas sans eau-rose. Ces bosquets de rosiers, entourés quelquefois d'orangers fleuris, produisent un charmant effet pour la vue, & plus délicieux encore pour l'odorat. L'air des environs en est embaumé; & dans ce climat chaud, sous ce beau ciel, on sent plus vivement encore la volupté de respirer les parfums de la rose, mêlés aux suaves émanations de la fleur d'orange.

Aux trésors d'un sol fertile, le *Faïoum* joint les avantages de la pêche. Les canaux & le

(u) L'eau-rose du *Faïoum* a une odeur très-suave qu'elle conserve long-tems. On vend la meilleure quatre livres la bouteille.

grand lac sont remplis de poissons. On en prend une quantité prodigieuse que l'on consomme sur les lieux, & que l'on porte au marché des Villes voisines. Il n'est pas plus cher qu'à Damiette. Avec un médin (x), un homme en a suffisamment pour se nourrir pendant un jour.

Quand l'hiver souffle la neige & le frimas, sur les contrées septentrionales, des troupes innombrables d'oiseaux viennent hiverner sur le lac Moëris & les canaux du *Faïoum*. Les habitans y prennent abondamment des oies au plumage doré, d'un goût très-fin, des canards dont la chair est grasse & délicate, des sarcelles, des cygnes dont ils apprêtent la peau pour faire des fourrures, & des pélicans remarquables par leur large bec en forme de spatule. Ces derniers, les rois des oiseaux aquatiques, naviguent en familles nombreuses sur la surface du lac Moëris, & la blancheur de leur plumage contraste agréablement avec l'azur foncé des eaux. Les Egyptiens modernes ont conservé un reste de l'antique vénération que l'on avoit pour l'ibis, la grue & la cigogne. Ils ne tendent point pour elles leurs filets, &

(x) Pièce de cuivre argentée qui vaut cinq liards de notre monnoie.

ces oiseaux se confiant à la clémence des hommes sont presque apprivoisés.

Qu'il seroit doux pour mon cœur d'avoir à vous peindre un peuple heureux au milieu de cette terre d'abondance ! Mais hélas ! l'anarchie d'un gouvernement monstrueux, ennemi de l'ordre & des loix, éteint le génie, & semblable à un vent pestilentiel, dépeuple les cités, & dévore les campagnes & leurs habitans. Des hommes qui, sous un ciel pur, sur un sol fécond, auroient des mœurs douces & aimables, jouiroient des trésors de la nature prodigue & des bienfaits des arts, deviennent barbares, superstitieux, & misérables sous le joug de vingt-quatre tyrans infatigables, qui s'engraissent de leur substance. L'agriculture languit, & chaque année les fables de la Lybie lui enlèvent une portion de son domaine. Les belles Provinces d'Héraclée & d'Arfinoé sont réduites aujourd'hui au tiers de leur étendue, si l'on considère seulement les terres labourables. En rétablissant les digues & les canaux, elles reprendroient leurs anciennes limites, & l'état florissant dont elles jouissoient. Car le climat, la terre, les eaux sont les mêmes. Les hommes seuls & les loix ont changé.

Les Villes des Crocodilles, d'Hercule, & Pto-

Jémais qui leur servoit de port, sont remplacées par celle du *Faïoum*, qui du temps d'Abulféda, avoit encore une certaine apparence. Voici ce qu'il en dit (y) : « *Faïoum*, Capitale de la Province » de ce nom, possède des bains publics, des marchés & des colleges qui sont sous la discipline des (z) *Chafeites* & des *Melchites*. Le » canal de Joseph la divise en deux parties. » Elle est environnée de jardins. » De nos jours *Faïoum* n'a qu'une demi-lieue de circuit, elle est située sur la rive orientale du canal. Le reste est détruit. Les colleges ne subsistent plus. Les maisons bâties de briques durcies au soleil, offrent le triste aspect d'un assemblage de chaumieres. Le peuple qui les habite est pauvre & sans énergie. Tous ses arts se réduisent à quelques manufactures de nattes, de tapis grossiers, & à la distillation de l'eau-rose. Un Cachef gouverne cette Ville au nom d'un Bey du grand Caire. Plusieurs Scheiks Arabes qui possèdent des terres aux environs, composent son conseil : ils se rendent au Divan deux ou trois fois par semaine, suivant l'invitation du gouverneur. Leur chef jouit

(y) Abulféda, description de l'Égypte.

(z) Deux sectes Mahométanes.

d'une grande considération. L'harmonie ne fau-
roit régner long-temps parmi les membres de
l'administration. Les guerres toujours renaissan-
tes au grand-Caire, influent sur la tranquillité
des Provinces. Le parti victorieux ôte les
gouvernemens & les terres à leurs possesseurs.
Les Arabes dépouillés s'unissent aux Bedouins,
toujours prêts à favoriser les mécontents par
l'appas du pillage. Ils descendent en torrens
des montagnes, & portent la désolation dans
les plaines. Les troupes indisciplinées qu'on en-
voie contre eux, n'y causent pas moins de dé-
fordres. Les laboureurs sont également pillés
par leurs ennemis & leurs défenseurs. Si les
Arabes sont repouffés, ils s'enfoncent dans les
déserts chargés de butin. Leur haine contre les
Turcs y fermente avec le feu du soleil, &
lorsqu'ils se sentent assez forts, ils reviennent
causer de nouveaux ravages. Tel est le sort de
l'Egypte. Tels sont les maux qu'entraîne le
despotisme.

Permettez-moi, Monsieur, de finir cette lettre
par un trait que rapporte Strabon, & qui prouve
jusqu'à quel point, les soins que l'on prend des
animaux les plus cruels, peuvent triompher
de leur férocité. « La préfecture d'Arfinoé,
» dit-il, révere le crocodile & le regarde comme
» sacré

» sacré. Les Prêtres en conservent un dans
 » un lac particulier & le nomment *soucos* (a).
 » Il le nourrissent avec du pain, de la chair
 » & du vin, qu'ils lui donnent en présence des
 » étrangers, que ce spectacle ne manque point
 » d'attirer. Notre hôte, un des personnages
 » respectables qui nous montraient les choses
 » sacrées, nous conduisit après-dîner au lac,
 » portant avec lui de petits gâteaux, de la
 » viande rôtie, & un vase rempli de vin. Le
 » crocodile reposoit sur le rivage. Les prê-
 » tres s'approchèrent. Un d'eux lui ouvrit la
 » gueule, un autre y introduisit les gâteaux,
 » la chair, & le vin. Après ce repas le mon-
 » tre descendit tranquillement dans l'eau, &
 » nagea vers l'autre rive.»

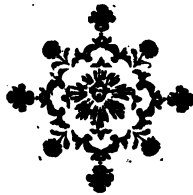
Les Egyptiens honoroient le crocodile,
 parce qu'il étoit consacré à Typhon, mauvais
 génie dont ils redoutoient la fureur. Ils croyoient
 pouvoir calmer son indignation, & détourner
 les calamités dont il les affligeoit, en honorant
 un animal qui étoit son image symbolique.
 L'empressement avec lequel les habitans des

(a) Ce mot est dérivé du grec. Il paroît que le nom
 Egyptien du crocodile étoit *chemsah* que lui donne Hé-
 rodote, ou peut-être *temsah*, comme l'appellent les
 Arabes.

Célebes recherchent aujourd'hui ce monstre, le nom de *sudara* (b), ou de frere qu'ils lui donnent, la nourriture qu'ils lui portent, doivent aussi avoir quelque fondement dans l'ancien culte de leur pays.

J'ai l'honneur d'être.

(b) Voyage de Cook. M. Bank rapporte des faits curieux sur la vénération des habitans des Célebes pour le crocodile.



L E T T R E I V.

A M. L. M.

*Voyage dans le désert, du côté de la Mer
rouge.*

Au grand Caire.

CONTINUONS, Monsieur, notre route. En rentrant dans le Nil par le canal de *Bouch*, nous laissons derrière nous *Maïdoum*, où l'on remarque la pyramide la plus méridionale de l'Égypte, plusieurs îles avec des hameaux, & les ruines d'*Aphroditopolis*, qui étoit située sur la rive orientale dans l'emplacement d'*Atfih*.

Le canal que nous quittons verfoit autrefois ses eaux dans le fleuve pendant six mois. Aujourd'hui il les porte toute l'année au lac Mœris, qui n'en reçoit plus une assez grande quantité par le canal de Joseph, à moitié comblé, pour les rendre au Nil.

Bouch n'offre rien de remarquable. Les maisons y sont bâties de briques, & les toits s'élevent en forme de colombier. Les Égyptiens, habitent le rez de chauffée, & les pigeons le premier étage. Cet usage s'observe dans le reste de la Thébaïde. De loint ces maisons ont

quelque apparence. En y entrant , on reconnoît par-tout les signes de la misere au milieu de l'abondance d'une riche contrée.

Pendant plusieurs lieues , la chaîne de montagnes qui borne le fleuve à l'orient , s'en approche de très-près , & ne laisse qu'une petite étendue de pays propre à l'agriculture. Cette bande de terre qui se prolonge au pied des rochers stériles , est entrecoupée de villages entourés de bosquets , de moissons , de légumes & d'arbres fruitiers. C'est la nature parée de ses trésors , à la porte du désert.

En remontant on rencontre à l'occident du Nil *Benisouef*. Cette Ville a une demi-lieue de circuit. Les mosquées , les hauts minarets qu'on découvre à travers les sommets des arbres , offrent un coup d'œil agréable ; mais les autres édifices ne sont que des masures de terre ou de brique , bâties sans élégance & sans goût. Toute l'industrie des habitans se borne à une manufacture de gros tapis ; tout leur commerce , à la vente des productions de leur sol. *Benisouef* est la résidence d'un Bey , qui , ainsi que les autres gouverneurs de l'Egypte , leve à main armée des tributs arbitraires. Pendant plusieurs mois de l'année il campe avec ses soldats auprès des villages de sa domination.

Lorsqu'il a épuisé la subsistance des laboureurs, & qu'il a arraché, soit par crainte, soit par violence, le fruit de leurs travaux, il va près d'un autre bourg exiger de pareilles contributions. Je ne puis vous peindre toutes les vexations qu'exercent ces tyrans. Les troupes qu'ils commandent sont entièrement composées de brigands que des crimes ont banni de leur patrie. La pitié, tous les sentimens de la nature sont éteints dans leur cœur. Pour vous en donner une idée, je ne vous citerai qu'un seul trait, dont M. le Comte d'Antragues, qui vient de quitter ce pays, a été témoin. Son bateau s'étoit arrêté près d'un village du Delta. Un des exacteurs entra dans la cabane d'une pauvre femme qui avoit plusieurs enfans : il la pressoit de payer la taxe imposée par le Bey. Elle lui représenta sa misère, & lui dit qu'elle ne possédoit qu'une natte & quelques vases de terre. Il chercha par-tout, & ayant trouvé un sac de riz, il se dispoisoit à l'emporter. Elle le conjura de le laisser, l'assurant que c'étoit toute sa subsistance. Voulez-vous donc faire mourir de faim, moi, cet enfant que j'allaitte, & toute ma famille ? Le barbare sans être ému de ces tendres paroles, & des larmes qu'il faisoit répandre, prit le sac de riz. Alors la malheureuse mere livrée au

désespoir, arracha le fils qu'elle pressoit contre son sein, & le lançant avec force, l'écrasa contre terre. Tiens, monstre, tu répondras de son sang. Après cette affreuse action ses larmes se séchèrent tout-à-coup, & elle demeura immobile comme une statue. Le soldat féroce s'en alla avec sa proie sans paroître attendri. Tel est le sort du peuple d'Egypte.

On voit en face de *Benisouef* le village de *Baïad*, habité en partie par des Cophites. C'est d'ici qu'on se rend aux monasteres de Saint-Antoine & de Saint-Paul, situés dans le mont Colzoum. Comme ces lieux sauvages méritent l'attention des naturalistes, je vais vous en offrir un tableau rapide. Il vous donnera quelque connoissance des déserts qui s'étendent entre le Nil & la mer Rouge.

A deux lieues au nord de *Baïad*, on entre dans une vallée étroite, formée par *Gebel Gebel*, le mont de la citerne, & *Hajar Moussoum*, la pierre marquée. Cette gorge conduit à une plaine sablonneuse, appelée *Elbakara*, la vache. Le mont *Kaleil*, ou du bien-aimé, la termine à l'orient. Elle a sept à huit lieues de largeur, & beaucoup plus du nord au midi. Cette étendue ne présente aux regards qu'un sable stérile. On rencontre seulement dans les enfoncemens des

rochers, & sur le bord des torrens d'hiver, un peu de verdure, des acacias qui produisent la gomme arabique, le séné, du bois de scorpion, dont la racine tortueuse est renommée contre la piqure de cet insecte, & quelques autres plantes. Les autruches, les chamois, les gazelles & les tigres, qui leur font une guerre continuelle, habitent les antrès des rochers; & bondissent à travers ces sables, où ils trouvent à peine quelques brins d'herbe. On y rencontre des cailloux de diverses couleurs, rouges, gris, noirs, bleus, & tous d'un grain extrêmement fin; leur surface exposée à l'air est ondulée & raboteuse: celle qui repose sur le sable est polie & brillante. Sans doute que le naturaliste attentif trouveroit dans les fentes des rochers & le lit des torrens, des pierres précieuses; & sur-tout des émeraudes, autrefois communes en Egypte. Arrivé au pied du mont *Kateit*, on apperçoit des sources d'eau saumâtre que la soif rend potable. Les bêtes féroces, les hommes mêmes n'en ont point d'autre pour se désaltérer. Un petit nombre de dattiers les entoure. On voit au-dessus des grottes d'hermites que la ferveur des premiers siècles du christianisme avoit conduits dans cette solitude affreuse.

Après avoir gravi le mont *Kaleil*, on descend dans la plaine d'*Elaraba* ou des chariots. Elle n'est ni moins stérile, ni moins brûlante que la première. Des sables arides en couvrent la surface; des rochers brûlés l'environnent; quelques torrens d'hiver la traversent; le soleil y dévore toutes les substances végétales; mais en même-tems qu'il ôte la vie aux plantes & aux arbres, il mûrit dans les flancs des montagnes les pierres les plus rares. On voit vers le nord de cette plaine trois carrières de marbres, rouge, blanc, noir. Des blocs à moitié coupés dans le rocher, d'autres répandus à l'entour annoncent les travaux des hommes.

C'étoit-là que les Pharaons faisoient tailler ces pierres dures & polies, dont ils formoient le revêtement & les canaux de leurs superbes mausolées. On les voïturoit sur des chars jusqu'au Nil, & des radèaux les conduisoient au pied des pyramides (c). Au midi de ces car-

(c) Hérodote, Diodore de Sicile & Pline disent que les marbres qui servirent au revêtement des pyramides, & à la construction des canaux, furent tirés des montagnes d'Arabie. Mais comme toute la partie orientale de l'Egypte entre le Nil & la Mer rouge se nommoit l'Arabie, on a lieu de croire que les carrières dont nous parlons fournissent ces belles pierres. La plaine fut nom-

rières on en trouve une autre de beau granit, où l'on a fait de grands travaux. Un réservoir d'eau creusé à peu de distance, servoit aux besoins des travailleurs; plus loin sont des grottes de solitaires, qui dans le monde entier n'auroient pu choisir un séjour plus sauvage, & où ils fussent plus éloignés du commerce des humains.

Lorsque l'on a franchi une partie du mont Kolzoum, on arrive au monastere de Saint-Antoine : il n'a point de porte ; on y entre par une fenêtre où les religieux enlèvent les voyageurs à l'aide d'une poulie. Ces précautions sont nécessaires pour se mettre à l'abri du pillage des Arabes. Une muraille haute & épaisse d'un quart de lieue de circuit, en forme l'enceinte. Un grand jardin où l'on cultive divers arbres fruitiers, en occupe une partie. Or voit dans l'autre, les cellules des moines & une petite église où ils célèbrent l'office divin. Un canal qui reçoit les eaux des montagnes les porte dans le monastere. Quoique un peu salées, elles servent aux besoins de la

mée d'Araba, les chariots, à cause de la quantité de voitures qu'on employoit au transport de ces masses énormes.

vie, & à la croissance des légumes & des fruits. Les religieux Coptes qui l'habitent s'y livrent aux pratiques d'une austère pénitence. Ils observent un jeûne continuel, & ne boivent de vin qu'aux quatre grandes fêtes de l'année. Une pâte assaisonnée avec l'huile de sésame, du poisson salé, du miel, & les productions de leur jardin composent leur nourriture. Le schisme a corrompu la pureté de leur doctrine, & leur entêtement pour les erreurs du monothéisme est extrême. Cependant ils croient avoir un empire absolu sur les démons, les serpents & les bêtes féroces. Leur Supérieur, lorsque le Pere Sicard alla les visiter, travailloit à la pierre philosophale. Au sein de l'abnégation de tous les biens que procure la vie sociale, il s'occupoit à la recherche de l'or.

Ces Religieux conservent une grande vénération pour la grotte de saint Antoine ; c'est un réduit obscur creusé dans la montagne, où ce Pere de la vie monastique vivoit comme dans un tombeau, environné des ombres & des déserts. Une pierre d'une lieue de diamètre, haute & escarpée, sépare ce couvent de celui de Saint-Paul. L'impossibilité de la franchir, oblige de faire un circuit autour de la montagne, & il faut deux jours pour y arriver.

Ce monastere construit sur le côté oriental du mont Calzoum , est pareillement habité par des religieux Cophtes , aussi misérables , aussi pieux & aussi ignorans que les premiers.

Affis au sommet de Colzoum , on a sous ses pieds la mer rouge ; on découvre dans le lointain l'extrémité vers laquelle le chef des Israélites passa avec tout son peuple , à travers les flots suspendus , & au sud-est les monts fameux d'Oreb & de Sinäi , où il reçut les tables de la loi.

L'aspect de ces lieux porte aux graves méditations. On contemple autour de soi les pays où sont nées les grandes religions qui ont tour-à-tour régné sur terre. Celle des Egyptiens ne subsiste plus. La Juive n'est point éteinte , malgré les opprobres d'un peuple réprouvé. La Chrétienne & la Mahométane fleurissent d'un bout à l'autre de l'univers. Combien les pays , les montagnes , la mer que je contemple de cette élévation , ont été féconds en merveilles ! l'histoire des nations en est remplie , & les peuples barbares de ces contrées en conservent encore la mémoire.

Descendons du mont Colzoum , & approchons-nous de la mer Rouge. Ses rivages sont couverts de coquillages sans nombre , dont la beauté , la forme , les couleurs attirent tour-à-tour les

regards. Au milieu de cette variété on est embarrassé du choix. Les plantes marines tapissent les rochers ; les coraux remplissent les eaux ; les uns sont blancs, d'autres rouges comme l'écarlate. Joignez à ces objets curieux les marbres divers des montagnes, les mines précieuses qu'elles renferment, les plantes qui croissent le long des torrents, les cailloux rares dont les sables sont parsemés, & vous avouerez, Monsieur, que toutes ces richesses mériteroient bien l'attention d'un naturaliste. A la vérité il faut en acheter la connoissance par tant de fatigues & de périls, il faut être si long-tems exposé au pillage des Arabes, & aux feux dévorans du soleil, que l'on ne doit pas être surpris, si aucun savant n'a encore osé parcourir ces déserts. Quittons-les, Monsieur, & retournons au Nil, dont les bords sont délicieux après un pareil voyage.

J'ai l'honneur d'être, &c.



L E T T R E V.

A M. L. M.

Route depuis Baïad jusqu'à Achmounain:

Au grand Caire.

LE vent du Nord qui souffle, nous invite; Monsieur, à poursuivre notre voyage. Un des avantages de la situation de l'Egypte, est de jouir pendant plus de neuf mois de ce vent salutaire. Outre qu'il y tempere l'excès des chaleurs, qu'il dissipe les vapeurs mal-faisantes, qu'il porte dans l'Abyssinie les nuages dont la résolution en pluies forme chaque année la croissance du Nil; il sert encore à faire remonter les bateaux contre la rapidité du courant. Profitons de son souffle favorable, & voguons vers la haute Thébaïde. Assis sur le pont de notre bateau, portés sur les eaux qui coulent à pleines rives, nous dominons sur les campagnes des environs, & à chaque instant un nouveau spectacle se déploie devant nous. Déjà les minarets de *Benisouef* se perdent dans l'horizon. D'autres villages s'offrent à nos regards. Ici *Berangieh* se cache sous l'ombre des dattiers. Sur l'autre

rive *Abou Ennour* paroît au pied des montagnes. Plus loin *Bébé*, où les Cophtes conservent les reliques de saint George, s'embellit de la richesse des moissons qui l'entourent; car il n'offre que des chaumieres avec une petite mosquée. On voit à l'orient le commencement de *Gebal Etteir* (*d*), le mont des oiseaux. Il doit son nom à la multitude de milans, d'éperviers, d'aigles, de poules de pharaon & de cormorans qui s'y reposent pour se précipiter sur leur proie. Les tourterelles & les petits oiseaux peuplent les bois qui bordent le pied des rochers. Les troupes d'ibis, de grues, de cignes & de cycognes, descendent le long des rivages & couvrent le Nil pendant l'hiver. Les vols de pigeons obscurcissent les airs. Ils sont plus nombreux en Egypte qu'en aucun autre pays de la terre. Les hameaux & les villes forment de vastes colombiers. On ramasse leur fiente avec grand soin, pour en fumer les melonieres.

Le bourg de *Fechné*, nommé *Fenchi* du temps des Grecs, borde la rive occidentale. La grande isle située vis-à-vis, élève au-dessus des flots fa

(*d*) Les oiseaux de proie sont très-nombreux & très-variés en Egypte, parce qu'on ne les tue point, & qu'ils y trouvent une nourriture abondante; les petits oiseaux y sont plus rares.

tête verdoyante. Les légumes divers, les concombres, les melons excellens la couvrent en partie. *Abou Girgé*, où les Cophtes ont un couvent, n'en est pas éloigné. *Scherouné* s'étend au pied du mont des oiseaux. Des Arabes indépendans habitent cette côte. Ils pillent les bateaux qu'ils peuvent surprendre, & lorsqu'on envoie des troupes contre eux, ils s'enfoncent dans les déserts dont ils connoissent les sources, & où les Turcs n'osent les poursuivre. Quand l'orage est passé, ils reviennent à main armée reprendre leurs possessions. Le voyageur doit toujours être sur ses gardes, marcher armé, faire sentinelle, tirer de temps en temps des coups de fusil pendant la nuit, & ne point laisser approcher un bateau du sien, autrement il court risque d'être volé & massacré.

Les yeux se détournent naturellement de la rive orientale bordée de roches stériles pour se reposer sur les campagnes fécondes qui sont à l'occident. La terre y est cultivée jusqu'au bord du fleuve. L'isle de *Sohra* contient un hameau dont la position est charmante. Il est placé parmi les arbres, au milieu des moissons, de la verdure & des eaux. Quelles riantes habitations un peuple policé pourroit former dans les isles du Nil ! Le curieux y rassembleroit les

arbres de tous les climats chauds. Il y planteroit des bois d'orangers, de myrthes, de grenadiers, de rosiers. Le jasmin d'Arabie, les arbrisseaux odorans, les magnolia de l'Amérique y croitroient à merveille. L'ananas parfumé, la banane, l'orange, les fruits les plus excellens le payeroient de ses soins. Entouré des arts & de la nature qu'il auroit embellie, il couleroit des jours heureux sous l'ombrage des bosquets enchantés. Ce ne font, Monsieur, que des souhaits jetés dans le vague de l'avenir ; mais laissez-moi la consolation de penser qu'ils se réaliseront un jour.

Nous arrivons au port de Minieh, ville assez considérable. Elle est jolie, peuplée & commerçante. Un Cachef y fait sa résidence. On y a établi une douane, & les bateaux qui descendent du Saïd font obligés d'y aborder, & de payer un droit suivant les marchandises qu'ils apportent. On y trouve des colonnes renversées, & des restes d'anciens édifices. On peut croire que ce font les débris de (c) *Cynopolis* que Strabon & Ptolémée placent au-dessus de *Fenchi*. Les habitans de cette ville avoient une grande vénération pour le chien. Les prêtres

(c) La ville des chiens.

en nourrissoient un avec des mets sacrés en l'honneur d'Anubis , compagnon & gardien d'Ofiris (f). Strabon marque *Oxyrinchus* à quelque distance de Cynopolis , dans l'intérieur des terres. Des marbres épars , des monceaux de décombres placés à l'entour de *Behnese* sur le canal de Joseph déterminent la position de cette ville ancienne (g) , où le poisson nommé par les Grecs *Oxyrinchus* , étoit regardé comme sacré.

Cette longue plaine qui s'étend entre le Nil & *Bahr Ioufeph* est d'une grande beauté. Le blé , l'orge , le lin , les feves , semés dans des champs entourés de ruisseaux , y croissent abondamment. Le dourra , les cannes à sucre s'y élèvent à une grande hauteur. Toutes les plantes sont vigoureuses & remplies de suc ; tous les arbres sont chargés de fruits. Le tableau de l'abondance y recrée sans cesse la vue ; mais il est défiguré par l'aspect du laboureur couvert de haillons , & de huttes de terre où il s'enferme tristement après avoir arrosé de sueurs

(f) Strabon , liv. 17.

(g) M. Pokoke marque *Oxyrinchus* dans le lieu qu'occupe *Girgé*. Cette position ne me paroît pas exacte , puisque Strabon dit positivement qu'*Oxyrinchus* n'étoit pas sur le bord du Nil , mais dans l'intérieur des terres.

la riche moisson qu'il ne recueille pas pour lui.
Il est donc vrai que les loix sages sont plus
pour le bonheur des peuples, que tous les trésors
de la nature.

Le village de Gerabié, est placé en face de
Minieh. On voit plus haut le bourg de *Saouadi*.
C'est ici que commencent les grottes de la Thé-
baïde, fameuses par l'austérité des Anachoretés
qui s'y retirèrent dans les premiers siècles de
l'Eglise. Elles s'étendent l'espace de vingt lieues
jusque vis-à-vis *Manfelout*. Ce sont des carriè-
res creusées par les Egyptiens, & les Hié-
roglyphes qu'on y remarque, mettent le sceau à
leur antiquité.

Une forêt de dattiers commence au-dessus
de *Saouadi*, & descend jusqu'au bord du fleuve.
L'île de *Sohra* n'en est pas éloignée. Les vil-
lages se suivent à peu de distance. Leur con-
tinuité, la variété de leurs aspects, le nom-
bre de leurs habitans, rendent les paysages
très-vivans & très-diversifiés. On distingue
près de *Rodda*, l'ouverture de l'une des bran-
ches de *Bahr Ioufeph* : l'autre se voit plus haut
au village de *Taroud Eccherif*. M. Norden n'a
marqué que la première, & le Pere Sicard
que la seconde; l'une & l'autre subsistent.

En descendant le canal de *Rodda*, dont les

rives sont charmantes, on entre dans le grand lit de *Bahr Ioufeph* sur le bord duquel se trouve le village d'*Aboufir*. A une lieue au midi, on traverse les ruines d'une ville ancienne, des débris de laquelle le bourg de *Babain* s'est enrichi. A quelque distance de là un monument curieux fixe les regards. C'est un rocher uni à la pointe du ciseau, dans l'épaisseur duquel on a taillé une grotte de cinquante pieds de diamètre & de six de profondeur. Le fond représente un sacrifice offert au soleil. Cet astre y est sculpté en demi-relief. A droite deux prêtres coiffés de bonnets pointus lèvent vers lui leurs bras; & touchent des doigts l'extrémité des rayons. Derrière eux, deux enfans coiffés de la même manière tiennent dans leurs mains des coupes remplies, destinées aux libations. Trois buchers soutenus par sept vases avec des anses, & placés au-dessous du soleil, portent au sommet des agneaux égorgés. A gauche on reconnoît deux jeunes filles attachées seulement à la pierre par les pieds & le dos. Les Arabes leur ont abattu la tête & les ont défigurées à coups de lance. Divers hiéroglyphes composent sans doute l'histoire de ce sacrifice que je crois offert à Jupiter Ammon, divinité symbolique, par laquelle les anciens Egyptiens

désignoient le soleil entrant dans le signe dit bélier. Cet animal lui étoit consacré, & on célébroit dans cette circonstance, le commencement de l'année astronomique, & le renouvellement de la lumière. Ce monument taillé dans une pierre dure doit passer à la dernière postérité.

Proche de *Babin* est *Touna* (h). On suit entre ce village & celui d'Aboufir les débris d'un ancien aqueduc de brique, qui portoit les eaux au pied des montagnes. En côtoyant les bords de *Bahr Ioufeph*, on arrive à *Tarout Eccherif*, où ce grand canal a sa principale ouverture. *Melaoui* en est éloignée de trois lieues vers le Nord. C'est une jolie ville située dans une plaine fertile. Il s'y tient un marché considérable. Toutes les denrées s'y trouvent en abondance & à très-bas prix. *Melaoui* & plusieurs villages qui l'entourent, composent une petite principauté qui a été donnée autrefois à la Mecque. L'*Emir Hajj*, ou le prince de la caravane a le droit d'y envoyer un *Sardar* (i) pour la

(h) Cette ville est celle que Strabon appelle *Tanis* la supérieure, & près de laquelle il marque le cours du grand canal. Elle possède les restes d'un temple du soleil.

(i) *Sardar* signifie gouverneur & général d'armée; celui qui est revêtu de ce titre réunit le pouvoir civil & militaire.

gouverner. Celui-ci fait passer au grand Caire, les tributs considérables en grains qu'il tire des habitans, & l'*Emir Hajj* les porte au Chérif de la Mecque.

Le village d'*Achmounain*, à quatre milles au nord de *Melaoui*, est remarquable par les ruines magnifiques qu'il possède. Parmi les monceaux de décombres qui l'entourent, on admire un portique superbe que le temps n'a point endommagé. Il a cent pieds de long, vingt-cinq de large, & est soutenu par douze colonnes, qui pour chapiteau n'ont qu'un simple cordon. Chacune d'elles est composée de trois blocs de granit, qui forment ensemble 60 pieds d'élévation, sur 24 de circonférence. Le bloc qui repose sur la base est simplement arrondi, & chargé d'hiéroglyphes, dont la ligne commence par une pyramide. Les deux autres sont cannelés. Les colonnes sont espacées de dix pieds, excepté les deux du milieu qui servant d'entrée, laissent entr'elles un intervalle de quinze pieds. Dix pierres énormes couvrent toute l'étendue du portique. Elles sont surmontées d'un double rang. Les deux du milieu qui s'élèvent en forme de fronton, surpassent les autres par leur grandeur & leur épaisseur. On reste dans l'étonnement à la vue de ces quar-

tiers de rochers que l'art des hommes a pu
 élever à soixante pieds de haut. La frise qui
 regne à l'entour, est chargée d'hieroglyphes
 bien sculptés. On y voit des figures d'oiseaux,
 d'insectes, des hommes assis auxquels d'autres
 semblent présenter des offrandes, & diverses
 sortes d'animaux. C'est probablement l'histoire
 du tems, du lieu, & du dieu en l'honneur
 duquel on éleva ce monument. Le portique étoit
 peint en rouge & en bleu. Ces couleurs sont
 effacées en plusieurs endroit; mais de dessous
 de l'architrave qui entoure la colonnade, a con-
 servé une couleur d'or d'une vivacité surpre-
 nante. Il en est de même du plafond, où les
 étoiles d'or brillent sur un ciel d'azur d'un éclat
 éblouissant. Ce monument construit avant la
 conquête des Perses, n'a point l'élégance ni la
 pureté de l'architecture grecque; mais sa soli-
 dité qui paroît indestructible, sa simplicité impo-
 sante, & sa majesté, forcent à l'admiration.
 Que doit-on penser du temple ou du palais
 dont il annonçoit l'entrée? Je vous avouerai,
 Monsieur, que l'on est bien surpris de trouver
 au milieu des chaumières Turques & Arabes,
 des édifices qui semblent l'ouvrage des génies.
 Leur vétusté ajoute encore à leur prix. Echappés
 aux ravages des conquérans destructeurs,

marqués de l'empreinte des siècles, ils imposent une sorte de vénération au voyageur qui les contemple. Les Egyptiens modernes voient avec indifférence ces beaux restes d'antiquité, & les laissent subsister, parce qu'il leur en coûteroit trop pour les détruire. La superstition & l'ignorance leur font croire qu'ils renferment des trésors; aussi ne permettent-ils point aux étrangers d'en lever un plan fidelle. En les desfinant, on s'expose à perdre la vie. Je vous rapporterai à ce sujet ce qui arriva au Pere Sicard pendant qu'il admiroit la beauté du portique d'*Achmounain*. « N'allume pas ton encensoir, lui dit gravement l'Arabe qui le conduisoit, de peur que nous ne soyons surpris sur le fait, & qu'il ne nous arrive malheur. -- Que veux-tu dire? je n'ai ni encensoir, ni feu, ni encens, -- Tu te moques; un étranger comme toi ne vient point ici par pure curiosité. -- Et pourquoi donc? -- Je fais que tu connois par ta science l'endroit où est caché le grand coffre plein d'or que nos peres nous ont laissé. Si l'on voyoit ton encensoir, l'on croiroit bientôt que tu serois venu ici pour ouvrir notre coffre par la vertu de tes paroles magiques, & enlever notre trésor. »

Telle est, Monsieur, l'opinion générale des

Egyptiens modernes, au sujet des Européens.
Ils les regardent tous comme des magiciens,
& s'imaginent qu'en prenant seulement les
dimensions de leurs antiquités, ils sont en état
d'enlever leurs trésors. Aussi ne les voient-ils
point écrire ou dessiner sans inquiétude, & ils
les en empêchent de tout leur pouvoir.

J'ai l'honneur d'être, &c.



L E T T R E V I.

A M. L. M.

*Description du pays depuis Achmounain jusqu'à
Achmim.*

Au grand Caire.

QUITTONS, Monsieur, le portique d'*Achmounain*, & traversons le Nil pour visiter les restes d'*Antinoé*. Voici ce qu'en dit Abulféda (k) :
 « *Enfiné* (c'est le nom que lui donnent les
 » Arabes) renferme des ruines remarquables
 » d'anciens monumens. Elle est située vers le
 » milieu du Saïde , à l'orient du Nil , & dépend
 » de la province d'*Achmounain* qui se trouve
 » de l'autre côté. C'est une ville ancienne,
 » ajoute le géographe de Nubie , entourée de
 » campagnes bien cultivées, qui abondent en
 » fruits & en moissons. On la nomme vulgaire-
 » ment la ville des Mages (l), parce que c'est
 » de là que Pharaon les fit venir à sa cour. »

(k) Abulféda , description de l'Égypte.

(l) Antinoé étoit bâtie près des ruines d'Abydus , où les Egyptiens révéroient l'oracle du dieu Bésa. Cet oracle , un des plus anciens de l'Égypte , étoit encore fameux du tems de l'empereur Constance. Ammien Marcellin , livre

J'ajouterai, Monsieur, des détails à ceux de ces géographes, afin de vous faire connoître l'état présent des lieux. Adrien, chez qui des vices honteux ternissoient l'éclat des plus brillantes qualités, ayant perdu Antinoüs son favori, dans un voyage en Egypte, voulut élever en sa mémoire un monument durable. Il fonda une ville de son nom; il en traça le plan sur un terrain uni, & la fit bâtir avec une magnificence royale. Elle avoit une demi-lieue de circuit; deux rues principales de quarante-cinq pieds de largeur, qui se coupoient au milieu à angles droits, la traversoient dans son étendue. Les latérales étoient plus étroites, mais également tirées arcade. Les deux grandes aboutissoient à quatre portes, dont quelques-unes subsistent encore: la plus belle a trois entrées voûtées; celle du milieu s'éleve de quarante pieds, sur vingt-deux de largeur & vingt d'épaisseur; les deux autres sont plus petites. Les façades de cet édifice sont ornées chacune de quatre pilastres en bas relief, dont les chapiteaux à feuille d'achante ont une saillie considérable,

XIX, dit que tous les peuples des environs alloient le consulter, & se rassemblèrent à certaine époque pour célébrer des fêtes en son honneur. Voilà pourquoi les Arabes appelloient Antinoé, située près d'Abydus, la ville des Mages.

Huit colonnes corinthiennes environnoient cette belle porte , & en égaloient la hauteur. Une seule est échappée aux ravages du tems & des hommes. Les autres sont ou tronquées , ou détruites ; mais les piédestaux demeurent en leur entier. Outre cet édifice , dans plusieurs quartiers de la ville on voit des monceaux de décombres , des débris de corniches , d'entablemens , qui annoncent des temples ou des palais détruits. Si l'on en peut juger par les piédestaux , espacés dans la longueur des rues , elles étoient bordées d'une colonnade qui formoit un portique de chaque côté , & permettoit aux habitans de marcher à l'abri du soleil. Cette architecture devoit former un coup-d'oeil charmant. Outre ces embellissemens , une des places étoit ornée de quatre grandes colonnes d'ordre corinthien : trois ont péri ; les bases seules subsistent. La quatrième est parfaitement bien conservée ; elle a environ cinquante pieds d'élévation. Le fût est composé de plusieurs pierres. On a sculpté sur la première un ornement à feuilles de chêne. On lit sur le piédestal une inscription grecque à moitié effacée (m), qui

(m) Cette inscription commence par ces mots : *A la prospérité de l'empereur César , Marc-Aurele Stévere , Alexandre , pieux , heureux ... Aurelius étant Préfet des*

la dédie à l'Empereur Alexandre Sévère. Le sénat d'Alexandrie, comblé de ses bienfaits, lui avoit déjà érigé la fameuse colonne dont je vous ai tant parlé ; il éleva ces quatre autres en son honneur, après ses triomphes sur les Perses ; car le feuillage de chêne qui couronne le bas de celle qui subsiste, étoit chez les Romains un signe de victoire. Tels sont, Monsieur, les monumens les mieux conservés que l'on remarque parmi les ruines d'Antinoé. Quand les inscriptions, & les témoignages des historiens, ne feroient pas connoître le fondateur de cette ville, les voûtes des portes (n), les chapiteaux des colonnes, le défaut des hiéroglyphes, diroient que ce n'est point l'ouvrage des Egyptiens. On y admire ce goût, cette élégance que les Romains apprirent des Grecs ; mais on n'y remarque point cette majesté, cette solidité, cette grandeur merveilleuse que le peuple d'Egypte favoit imprimer à ses monumens,

nouveaux Grecs d'Antinoé, &c. On la lit sur deux des piédestaux ; elle est presque effacée sur les deux autres. Voyez le Pere Sicard, lettres édifiantes qui rapporte cette inscription en grec.

(n) Dans tous les monumens qui nous restent de l'ancienne Egypte, on ne voit ni voûte, ni colonne d'aucuns des ordres de la Grece, mais des pierres d'une grandeur étonnante chargées d'hiéroglyphes.

& que les autres nations n'ont pu atteindre. Les restes d'Antinoé, malgré leur magnificence, sont bien petits auprès du portique d'*Achmou-nain*, quoiqu'il soit au moins de quinze cents ans plus ancien.

Près de cette ville sont les débris de l'antique *Abydus*, où l'on alloit consulter l'oracle du Dieu Besa. Un couvent de *Dervich*, nommé *Cheik abadé*, en occupe la place. Sur la fin du quatrième siècle, Antinoé étoit peuplée de Chrétiens. Pallade assure qu'on y comptoit douze couvents de Vierges, & beaucoup d'autres habités par des moines. C'est peu-être à ce nombre prodigieux de célibataires dans l'enceinte d'une petite ville qu'on doit en attribuer la ruine.

On trouve encore dans les environs plusieurs monasteres Cophites, dont les religieux croupissent dans la misere & l'ignorance. Les plaines fécondes qui, au rapport du géographe de Nubie, environnoient *Enfiné*, ont disparues avec leurs habitans, & les sables & le désert en ont pris la place.

Remarquons-nous, Monsieur, & remontons le grand fleuve. Voyez dans la montagne du côté de l'orient, cette suite de grottes, habitées autrefois par des pieux anachorettes. L'histoire de l'Eglise a célébré leur abstinence : les fruits, le

pain & l'eau composoient leur nourriture. Cette vie austere & contemplative est moins étonnante dans un climat chaud, où la tempérance dans le boire & le manger est un besoin, & la contemplation une jouissance. De leurs cellules ils découvroient le Nil, les ombrages, les moissons, & cette foule de bateaux qui y naviguent jour & nuit. Ce qui doit surprendre, c'est qu'ils aient eu le courage de demeurer toute leur vie oisifs au milieu du mouvement perpétuel dont ils avoient sans cesse le spectacle sous les yeux. Ces grottes s'étendent jusqu'à *Manfalout*. Cette petite ville placée à l'occident au milieu d'une campagne fertile, est gouvernée par un Cachef. Les Turcs y ont diverses mosquées. On découvre à l'opposé un couvent Cophite, où l'on monte à l'aide d'une poulie. Les religieux sont obligés d'user de ces précautions, contre l'avidité des Arabes.

Le bourg de *Salaem* s'annonce de loin par ses hauts colombiers de forme carrée. Un peu plus haut on côtoie une longue isle, & l'on entre dans un tournant du Nil qui conduit à *Siout* (o). Cette ville est grande, bien bâtie, &

(o) M. Pokoke croit que *Siout* est la même qu'*Anteopolis*. Il se trompe : *Anteopolis* est marquée plus haut par Ptolémée, & sur l'autre rive.

fort peuplée. On y a creusé un lac dont les eaux servent à l'arrosement des terres. Ses jardins sont remplis de légumes & d'arbres fruitiers. Sa situation sur une éminence artificielle nous enseigne qu'elle occupe l'emplacement d'une ville ancienne. Aussi y reconnoît-on les vestiges de Lycopolis, où le loup étoit regardé comme un animal sacré,

Aboutig se trouve du même côté, à une demi-lieue du fleuve. C'est une petite ville fort riante. Elle remplace *Abotis*, dont parle Etienne de Byzance. Les Turcs y cultivent encore, comme au tems d'Abulféda (9), le pavôt dont ils font l'opium. Les gens riches en prennent avec délices pour se procurer des visions agréables. Le peuple se contente d'avaler à jeun de petites boules faites de la feuille du chanvre, hâchée, qui produisent les mêmes effets. Un Emir gouverne *Aboutig*. Le joug de ces princes Arabes est moins pesant que celui des Beys. Sous leur empire les peuples jouissent de plus de tranquillité, & sont moins exposé aux rava-

Strabon, livre XVII, place Lycopolis au-dessus du canal qui va se jeter dans le lac de Tanis. C'est une faute de copie, il faut lire dans le lac de Moëris.

(9) Abulféda, description de l'Égypte.

ges des troupes indisciplinées du Caire ; souvent même on trouve dans ces vieillards la justice impartiale, l'humanité, la bonté touchante avec lesquelles les anciens patriarches gouvernoient leur famille.

Le bourg de *Settefè*, au-dessus d'*Aboutig*, représente la petite ville d'Apollon. Il est situé dans l'intérieur des terres, & habité en partie par des Cophtes. Pendant les voyages du Pere Sicard, on y forma contre lui une accusation bien singulière (r). Deux chrétiens du pays vinrent trouver le gouverneur, & lui dirent que cet étranger se préparoit à clouer les bords du Nil avec des clous magiques, & à détourner l'inondation par ses enchantemens. Cette déclaration embarrassâ fort le prince Arabe. Il alloit faire arrêter le savant Missionnaire, si un Janissaire qui avoit voyagé avec lui, n'eût répondu de sa personne, & soutenu que les Cophtes étoient des calommateurs. Ce trait suffit, Monsieur, pour donner une idée de l'ignorance & de la superstition des Egyptiens modernes.

Parmi les villages nombreux qui bordent le Nil, on remarque *Thémé*, gouverné par un Cachef, & vis-à-vis une grande isle dont l'aspect

(r) Lettres édifiantes.

est charmant. De l'autre côté, *Silin*, anciennement *Selimon*, se cache au pied des montagnes. *Kau Elkebire* n'offre plus qu'un bourg misérable bâti sur les débris d'*Anteopolis*. Cette ville possédoit le temple magnifique que les Egyptiens, au rapport de Diodore de Sicile, élevèrent en l'honneur d'Antée, qui fut vaincu par Hercule. Il n'en reste que le portique, soutenu par de grosses colonnes, & couvert de grandes pierres. On en distingue une qui a trente pieds de long sur cinq de largeur. Le plafond peint d'or & d'azur, a conservé la vivacité de ses couleurs. Les Turs en ont fait une étable où ils rassemblent leurs troupeaux. Aussi ce magnifique portique est-il rempli d'ordures. Tel est le prix qu'ils attachent aux plus beaux ouvrages de l'antiquité.

Sur la rive orientale on rencontre de suite les villages de *Coum elarab*, de *Mechta*, & de *Chahoura*, en face de *Zein eddin*. Un bras du Nil enferme le bourg de *Tahta*, gouverné par un Cachef. Rien n'est plus agréable que les plaines des environs, plus frais que leur verdure, plus riche que leurs moissons. Elles doivent ces avantages aux eaux du fleuve qui les environnent. On ne pouvoit mieux placer la ville de Vénus dont *Tatha* couvre les ruines. On côtoie

au-deffus de *Tatha* l'isle de *Chandouil*, & l'on découvre enfuite au bord de l'horizon les hauts minarets d'*Achmim*.

« Achmim, dit Abulféda, est une grande
 » ville de la haute Egypte située sur la rive orien-
 » tale du Nil. On y admire un temple compara-
 » ble aux plus célèbres monumens de l'anti-
 » quité. Il est construit avec des pierres d'une
 » grandeur surprenante, sur lesquelles on a
 » sculpté des figures innombrables. Doulnoun (f)
 » étoit originaire d'Achmim. » Quoique cette
 ville soit déchue de son ancienne splendeur,
 elle est encore une des plus belles de la haute
 Egypte. Un prince Arabe y commande. La
 police y est bien observée. Les rues sont lar-
 ges & propres, le commerce & l'agriculture
 y fleurissent. Elle a des manufactures de toiles
 de coton & de poterie, que l'on transporte
 dans toute l'Egypte. C'est la même qu'Hérodote (t)
 nomme *Chemmis*, & Strabon *Panopolis* (u).

(f) Ce Doulnoun a écrit un traité nommé *Elmejarebat*, les expériences, dont il doit se trouver une copie parmi les manuscrits de la bibliothèque du Roi.

(t) Hérodote dit que Persée étoit originaire de cette ville, & que ses descendans y établirent des fêtes en son honneur.

(u) La ville de Pan. Ce dieu y étoit adoré.

Elle a perdu ses anciens édifices & beaucoup de son étendue, puisque les ruines du temple que décrit Abulféda, sont hors de son enceinte vers le nord. Il n'en reste que quelques pierres si grandes que les Turcs n'ont pu les mouvoir. Elles sont chargées d'hiéroglyphes, & l'une d'elles offre une sculpture extraordinaire. On y a tracé quatre cercles concentriques renfermés dans un carré. Celui du milieu contient un soleil. Les deux suivant divisés en douze parties renferment l'un douze oiseaux, l'autre douze animaux presque effacés, qui paroissent être les signes du Zodiaque. Le quatrième est sans divisions, & présente douze figures humaines (x). Les quatre saisons occupent les angles du carré à côté duquel on distingue un globe ailé. Il est vraisemblable que cette pierre appartenoit à un temple dédié au soleil, que l'ensemble de ces hiéroglyphes marque son passage dans les signes du Zodiaque, & son cours dont la révolution forme l'année. Cette pierre est un témoignage que

(x) Je crois que ces figures représentent les douze dieux, les douze mois de l'année, les douze signes du zodiaque. Les Egyptiens, dit Hérodote, sont les premiers qui aient divisé l'année en douze mois, & employé les noms des douze dieux. *Livre second.*

les Egyptiens avoient dès la plus haute antiquité des connoissances astronomiques. Les colonnes de ce temple, ont été en partie brisées pour faire de la chaux & des meules de moulin. On en a transporté quelques-unes dans une mosquée d'*Achmim*, où elles sont placées sans goût; d'autres sont entassées dans les places de cette ville.

Je ne puis, Monsieur, quitter *Achmim* sans vous parler d'un serpent qui fait la merveille du pays. Il y a plus d'un siècle qu'un religieux Turc nommé *Sheilk Haridi* mourut ici. Il passoit pour un saint parmi les Mahométans. On lui éleva un tombeau surmonté d'une coupole au pied de la montagne. Les peuples vinrent de toutes parts lui adresser des prières. Un religieux profitant adroitement de leur crédulité, leur persuada que Dieu avoit fait passer l'esprit de *Sheilk Haridi* dans le corps d'un serpent. On en trouve beaucoup dans la Thébàide qui ne font point de mal. Il en avoit filé un à obéir à sa voix. Il parut avec son serpent, éblouit le vulgaire par des tours surprenans, & prétendit qu'il guériffoit toutes les maladies. Quelques succès heureux dus à la nature seule, & quelquefois à l'opinion des malades, lui donnerent une grande célébrité. Bien-

tôt il ne fit plus sortir du tombeau le serpent Haridi que pour les princes & les personnes capables de le bien récompenser. Les successeurs de ce religieux, élevés dans les mêmes principes, n'eurent pas de peine à accréditer une erreur qui leur étoit si avantageuse. Ils ajoutèrent à la persuasion que l'on avoit de sa vertu, celle de son immortalité. Ils osèrent même en faire l'essai publiquement. Le serpent fut coupé par morceaux en présence de l'Emir, & déposé pendant deux heures sous un vase. A l'instant où ils leverent le vase, les prêtres eurent sans doute l'adresse d'en substituer un semblable. On cria miracle & l'immortel Haridi acquit un nouveau degré de considération. Cette fourberie leur procure de grands avantages. On va de tous côtés prier auprès du tombeau, & si le serpent sort de dessous la pierre & s'approche du sollicitateur, c'est un signe que le malade guérira. Vous jugez bien, Monsieur, qu'il ne paroît qu'après qu'on a fait une offrande proportionnée à la qualité & à la richesse des personnes. Dans les cas extraordinaires où le malade ne peut guérir sans la présence du serpent, il faut qu'une vierge sans tâche vienne le solliciter. Pour éviter des inconvéniens on a soin de choisir une fille bien

jeune. On la pare de ses plus beaux habits ; on la couronne de fleurs. Elle se met en prieres, & suivant l'intention des prêtres , le serpent fort , décrit des cercles autour de la jeune suppliante , & vient se reposer sur elle. La vierge accompagnée d'un peuple nombreux , le porte en triomphe au bruit des acclamations. Tous les raisonnemens humains ne persuaderoient point aux Egyptiens ignorans & crédules qu'ils sont la dupe de quelques charlatans. Ils croient au serpent Haridi autant qu'au prophete. Les chrétiens du pays ne doutent pas plus de sa vertu que les Turcs ; mais ils soutiennent que ce serpent est le démon Asmodée qui tua les sept maris de l'épouse de Tobi, que l'Ange Raphaël le porta dans cet endroit après l'avoir métamorphosé , & que Dieu s'en fert pour tromper des infidelles. Le serpent a joué un rôle bien étonnant dans l'histoire des hommes. Il séduisit Eve. Il dévora par l'ordre de Moïse ceux des Egyptiens. Il fit passer Alexandre d'Abonotique pour un dieu. Il guérit aujourd'hui les habitans d'Achmim.

Ce serpent est de l'espèce de ceux que décrit Hérodote , & qui étoient sacrés dans l'ancienne Egypte. On les nommoit *Agatho daimon* , bon génie , & ils étoient l'emblème de *Cneph* , divinité symbolique qui désignoit la bonté divine.

L E T T R E V I I .

A M. L. M.

Route depuis Achmim jusqu'à Dendera.

Au grand Caire.

LAISSONS, Monsieur, la ville d'*Achmim* & le serpent Haridi. Passons de l'autre côté du Nil, nous y verrons le bourg de *Souadj* gouverné par un Cachef, & en avançant vers l'occident deux monasteres Cophites situés à l'entrée du désert. Leurs églises sont ornées de colonnes corinthiennes avec une croix au milieu du chapiteau, & pavées de granit rouge, couvert d'hiéroglyphes. Leur architecture se ressent de la décadence du goût chez les Grecs. On croit qu'elles ont été bâties par l'impératrice Hélène. Dans l'espace qui les sépare, la terre est semée de marbres antiques. Ces débris marquent l'emplacement de *Crocodilopolis* (y) qui étoit éloignée du fleuve, & que Ptolémée place après Aphroditopolis, autrement la ville de Vénus.

(y) Ptolémée, livre IV. C'est la seconde ville de ce nom. Mais la première située dans le *Faïoum*, étoit plus connue sous le nom d'*Arfinoé*.

En remontant vers le sud-est, on traverse une plaine ombragée d'arbres divers, couverte de moissons & entrecoupée de ruisseaux. Elle conduit au bourg de *Menchié*, décoré d'une grande mosquée. Il s'y tient un marché considérable. Les bazards y sont approvisionnés de toutes sortes de denrées. On s'y procure une conserve de froment très-estimée dans le pays. Elle est composée de blé trempé dans l'eau pendant deux jours, séché ensuite au soleil, & bouilli jusqu'à ce qu'il soit épaissi en gelée. Cette pâte ainsi préparée se nomme *Elnedé*, rosée. Elle est fondante, sucrée & très-nourrissante. Si cette espèce de confiture desséchée au four se conservoit en mer, elle pourroit être d'une très-grande ressource dans les voyages de long cours.

Sur une éminence au midi de *Menchié*, on remarque des débris d'entablemens de corniches, & des tronçons de colonnes. En cet endroit le fleuve est bordé d'un quai. Un môle avancé servoit à mettre les bateaux à l'abri du vent & du courant. Ces ruines, & ces anciens ouvrages rappellent la grande *Ptolémaïs* que Strabon (1) compare à Memphis pour son

(1) Strabon, liv. XVII.

étendue & sa population. (a) Ptolémée la nomme *Ptolémaïs d'Hermès*, parce que Mercure, divinité symbolique, y étoit adoré.

Tandis que le vent nous pousse vers le midi, portez vos regards sur les rochers qui s'avancent du côté de l'Orient, vous y appercevrez le petit couvent de *der Hadid* place au milieu d'un désert hérissé de pointes stériles, & des grottes que la ferveur des premiers âges du christianisme peupla de pieux anachorettes. Est-il une solitude plus affreuse, si près d'un pays enchanté? D'un côté on ne découvre que des sables stériles, des monts brûlés par le soleil, & dont la réverbération est suffoquante. De l'autre on admire tous les trésors de l'abondance. Déjà le dourra à feuilles de roseau élève sa tige vigoureuse & se couronne de gros épis. Le blé dont le vent fait ondoyer la surface, touche au terme de sa croissance. Les cannes à sucre couvrent de vastes terrains. Le lin fleurit à côté. La datte rougit au sommet du dattier. Le palmier de Thébaïde étale ses feuilles en forme d'éventail, & le melon doré pend sur les bords du fleuve. Tel est l'aspect de ces plaines au commencement de Décembre.

(a) Ptolémée, liv. IV.

Nous abordons au port de *Girgé* capitale de la haute Egypte. Cette ville, d'une lieue de circuit, a plusieurs mosquées, des bazards & des places publiques, mais point d'édifices remarquables : elle est environnée de jardins bien cultivés. Un Bey la gouverne. Les soldats qu'il commande exercent des vexations sans nombre. On ne permet pas aux Cophtes d'y avoir des églises. Pour assister à l'office divin, ils sont obligés de se rendre au couvent situé de l'autre côté du Nil. *Girgé* n'offre aucuns vestiges d'anciens édifices. Il paroît que c'est une ville moderne, car Abulféda n'en parle point. En marchant pendant une heure vers l'occident, on trouve les débris d'*Abydus* où Ismandès bâtit un temple magnifique, en l'honneur d'Osiris : c'étoit le seul de l'Egypte, où les chanteurs & les musiciens eussent défense d'entrer. Cette ville réduite en un simple village, sous l'empire d'Auguste, ne présente de nos jours que des monceaux de ruines sans habitans ; mais à l'occident de ces ruines on retrouve encore le monument célèbre d'Ismandès.

(b) Strabon, liv. XVII, l'appelle Ismandès & Memnon. Il dit que ce Pharaon est le même qui fit bâtir le labyrinthe.

On entre d'abord sous un portique élevé d'environ soixante pieds, & soutenu par deux rangs de grosses colonnes. La solidité inébranlables de l'édifice, les grandes masses qui le composent, les hiéroglyphes dont il est chargé font reconnoître l'ouvrage des anciens Egyptiens. Au-delà est un temple qui a trois cents pied de long sur cent quarante-cinq de largeur. En y entrant on remarque une salle immense dont le toit porte sur vingt-huit colonnes de soixante pieds de haut, & de dix-neuf de circonférence à la base. Elles sont espacées de douze pieds. Les pierres énormes qui forment le plafond parfaitement jointes, & comme incrustées les unes dans les autres, ne présentent à l'œil qu'un seul plateau de marbre qui a cent vingt-six pieds de longueur & soixante-six de largeur. Les murs sont chargés d'hiéroglyphes innombrables. On y voit une multitude d'animaux, d'oiseaux, de figures humaines coiffées de bonnets pointus avec un morceau d'étoffe qui pend par deriere (c), & habillées de robes ouvertes qui ne descendent que jusqu'à la ceinture. La grossièreté de la sculpture

(c) Ces bonnets sont encore la coiffure des prêtres Egyptiens dans les jours de cérémonie.

en annonce l'antiquité. C'est l'art au berceau. Les formes du corps, les attitudes, les proportions des membres y sont mal observées. Parmi ces représentations diverses on distingue des femmes allaitant leurs enfans, & des hommes qui leur présentent des offrandes. Au milieu de ces dessins gravés sur le marbre, le voyageur reconnoît les divinités de l'Inde. Monsieur Chevalier ancien gouverneur de Chandernagor, qui a passé trente années dans ce pays, où il a rendu de grands services à sa patrie, visita soigneusement cet antique monument à son retour du Bengale. Il y remarqua les Dieux *Jaggrenat*, *Gonez* & *Vichnou*, tels qu'ils sont représentés dans les temples de l'Indoustan. Les Egyptiens ont-ils reçu ces divinités des Indiens, ou les Indiens des Egyptiens? Si cette question étoit résolue, elle décideroit de l'ancienneté de ces deux peuples.

Au fond de la premiere salle s'ouvre une grande porte qui conduit à un appartement de quarante-six pieds de long sur vingt-deux de largeur. Six pilliers carrés en soutiennent le plafond. On voit aux angles les portes de quatre autres chambres, mais elles sont tellement bouchées par des décombres, que l'on ne peut y entrer. Une derniere salle de soixante-quatre

pièds de long sur vingt-quatre de large, offre des escaliers par lesquels on descend dans les souterrains de ce grand édifice. Les Arabes en y cherchant des trésors y ont entassé des monceaux de terre & de débris. On reconnoît dans la partie où l'on peut pénétrer, des sculptures & des hiéroglyphes comme dans l'étage supérieur. Les naturels du pays assurent que c'est la même répétition d'appartemens, & que les colonnes ont autant de profondeur en terre qu'elles ont d'élévation au-dessus. Il seroit dangereux de s'enfoncer dans ces souterrains, parce que l'air en est très-infect, & si chargé de mofettes, qu'on a peine à y tenir une bougie allumée.

Six têtes de lions placées aux deux côtés du temple servent de gouttieres pour écouler les eaux. On monte au sommet par un escalier d'une forme singulière. Il est construit de pierres incrustées dans le mur & saillantes de six pieds en dehors, de manière que n'étant soutenues que d'un côté, elles paroissent suspendues en l'air. Les murailles, le toit, les colonnes de cet édifice n'ont point souffert des injures du tems. Si les hiéroglyphes rongés en plusieurs endroits n'en marquoient la vétusté, il sembleroit qu'on vient de le construire. Sa solidité est telle qu'il

durera un grand nombre de siècles, à moins que les hommes ne s'attachent à le détruire. A l'exception des figures colossales dont la tête sert d'ornement au chapiteau des colonnes, & qui sont sculptées en relief, le reste des hiéroglyphes qui couvrent l'intérieur du temple, sont gravés dans la pierre.

A gauche de ce grand bâtiment, on en voit un autre beaucoup plus petit, au fond duquel paroît une espèce d'autel. C'étoit vraisemblablement le sanctuaire du temple d'Osiris. Je vous ai dit, Monsieur, qu'on en avoit interdit l'entrée aux chanteurs & aux musiciens. Les prêtres Egyptiens inventerent sept voyelles, & donnerent à chacune d'elles un son approchant de nos notes de musique (*d*). Pour conserver cette belle découverte, ils répétoient à certaine époque ces voyelles en forme d'hymne, & leurs tons divers modulés successivement formoient une mélodie agréable. Voilà sans doute la raison qui leur fit bannir de ce temple toute espèce d'instrument. Les Grecs puiserent dans cette source, quand ils composerent leur langue musicale & si parfaitement accentuée, qu'un discours bien prononcé

(*d*) Plutarque, traité d'Isis & d'Osiris.

étoit un chant flatteur. Si les Piccini, les Gluk, les Sacchini, nous font aimer les sons rauques du François, par les accords favans de leur harmonie, que n'auroient-ils pas fait avec ces anciennes langues ? Ne foyez donc plus étonnés des effets merveilleux qu'on raconte de l'ancienne musique des Grecs ; ils avoient dans leurs mains tous les trésors de la mélodie ; toutes les richesses d'une langue imitative, & parloient à la fois au cœur, à l'esprit & aux oreilles. Quittons, Monsieur, l'antique monument d'Ismandès, à l'entour duquel Strabon décrit une forêt d'acacias, consacrée à Apollon, & dont on retrouve encore les restes du côté de *Farchout*.

La domination des Turcs, depuis *Girgé* jusqu'à Siene, est bien précaire. Des Arabes, la plupart indépendans, possèdent une partie des terres. Ceux qui habitent les montagnes à l'orient de *Girgé* ne payent aucun tribut, & donnent asyle à tous les mécontents du gouvernement : Souvent même ils embrassent leur querelle, & leur fournissent des armes pour rentrer au grand Caire.

L'isle de *Doum* (e) n'est pas éloignée de

(e) *Doum* est le nom que les Arabes donnent au palmier à feuilles d'éventail.

Girgé. On trouve au-dessus le port de *Bardis* ; petite ville qui dépend du grand Scheik. Ce prince dont la domination est fort étendue , fait ordinairement sa résidence à *Farchout* , où coule un bras du Nil. Il y possède un vaste enclos où il cultive le palmier, le dattier, l'acacia, le nabc, la vigne & l'oranger ; le jasmin d'Arabie, des touffes de basilic, des massifs de rosiers sont répandus çà & là parmi les arbres. Quoique ces plantations soient faites sans goût & sans dessein, elles offrent cependant des ombrages charmants. Si l'art y aidait un peu la nature, il formeroit à peu de frais des jardins délicieux ; car cet heureux climat réunit un sol fécond, des eaux abondantes, les arbrisseaux les plus odorans, & le ciel le plus pur.

Le village de *Beliéné* dépend aussi du grand Scheik : sa situation entre deux canaux en rend le séjour fort agréable. On voit en face quelques hameaux habités par des Arabes qui infestent le fleuve de leur pirateries, sur-tout pendant la nuit. Lorsque l'on a passé le bras du Nil qui se rend à *Farchout*, on arrive à *Badjoura*, d'où l'on découvre une jolie isle, & dans le lointain le village d'*Attarif*. Le bourg de *Hau* placé sur une éminence, domine les
campagnes

campagnes de l'occident, il couvre les ruines de *Diospolis Parva* (*f*), la petite ville de Jupiter. Les travaux des Egyptiens l'avoient mise à l'abri de l'inondation. *Hau* jouit encore de cet avantage. Tandis que les plaines des environs sont sous les eaux, il s'élève au milieu en forme d'île. Aussi les habitans de *Badjoura* & des hameaux voisins viennent-ils y enterrer leurs morts.

En cet endroit les rochers s'écartent de la rive orientale. On y remarque les villages de *Casr* & de *Fau* : le premier étoit autrefois une ville dont Abulféda nous donne la description suivante : « *Casr* est à une journée de chemin » au midi de *Cous*. Cette ville située sur le » bord oriental du fleuve, est entourée de » campagnes abondantes en grains & en palmiers. On y fabrique un grand nombre de » vases de terre que l'on transporte dans le » reste de l'Égypte. » Depuis le tems d'Abulféda, la ville de *Casr* a perdu la plus grande partie de son commerce & de ses habitans (*g*).

(*f*) Strabon liv. XVII, & Ptolémée, liv. IV, marquent *Diospolis Parva* entre Abydus & Tentyra sur une élévation, situation qui convient parfaitement au bourg de *Hau*.

(*g*) Abulféda, description d'Égypte.

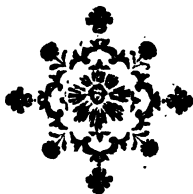
» où ils le rencontrent, On fait que les Pſylli
 » de Cyrene ont un certain empire sur les ſer-
 » pens, & l'on pense communément que les
 » Tentyrites ſont doués de la même vertu con-
 » tre les crocodiles. En effet, ils plongent &
 » nagent audacieusement au milieu du Nil, ſans
 » en recevoir aucun dommage. Dans des ſpec-
 » tacles donnés à Rome, pluſieurs crocodilles
 » furent mis dans un baſſin. Une ouverture pra-
 » tiquée ſur l'un des côtés, permettoit de les
 » en faire ſortir. On vit des habitants de Ten-
 » tyra ſe jeter dans l'eau parmi ces monſtres,
 » les envelopper d'un filet, & les tirer dehors.
 » Après les avoir expoſés aux regards du peuple
 » Romain, ils les prenoient intrépidement, &
 » les reportoient dans le baſſin. »

Ce fait attesté par un hiftorien judicieux &
 témoin oculaire, ne ſauroit être révoqué en
 doute. De nos jours les Caraïbes, armés d'un
 ſimple couteau, ne combattent-ils pas avec
 avantage le requin, un des monſtres les plus
 terribles de la mer? On trouve encore en
 Egypte des hommes déterminés qui oſent atta-
 quer les crocodilles. Ils nagent vers cet animal
 formidable; & lorsqu'il ouvre ſa gueule pour
 les engloutir, ils y enfoncent une planche de
 ſapin, à laquelle une corde eſt attachée. Le

S U R L' E G Y P T E. 101

crocodile en serrant fortement les mâchoires, y enfonce tellement ses dents aiguës, qu'il ne peut plus les retirer. Alors l'Egyptien tenant d'une main la corde, regagne le rivage. Plusieurs hommes tirent le monstre à bord & le tuent. Cette attaque a ses dangers; car si le nageur manque d'adresse, il est dévoré sur le champ. Je n'ai point été témoin de cet événement, mais au grand Caire plusieurs personnes m'ont assuré qu'il étoit véritable.

J'ai l'honneur d'être, &c.



L E T T R E V I I I .

A M. L. M.

Description de Giéné , Cophtos, Cous, & de la route qui conduit de ces villes à Cosséir sur la mer Rouge.

Au grand Caire.

A L'OPPOSÉ de *Dendera*, Monsieur, on découvre *Giéné*, bâtie sur une hauteur. Les anciens qui la nommoient *Cænæ* (k), n'y marquent aucun monument mémorable. Elle ne jouit pas d'un état plus florissant, quoiqu'elle soit le rendez-vous des caravanes qui partent pour *Cosséir*. Un canal coule auprès. Il étoit autrefois navigable. La négligence des Tuhrs l'a laissé combler, & il ne reçoit des eaux que pendant l'inondation. Si *Giéné* ne possède aucun édifice digne de fixer les regards, ses environs méritent l'attention des voyageurs. Ils sont occupés par des jardins qui produisent d'excellentes oranges, des dattes, des limons & des melons

(k) Ptolémée, liv. IV, l'appelle *Cænæ*, ou la nouvelle ville.

SUR L'ÉGYPTE. 1705

exquis. Les arbres qu'on y rassemble forment des ombrages dont on sent vivement le prix sous un ciel en feu.

Au-dessus de *Giéné* sont les ruines de *Cophitos* (1). Cette ville placée sur une éminence que le Nil environnoit de ses eaux, étoit avantageusement située pour faire le commerce de la mer Rouge. Strabon (m) la décrit ainsi : « Un » canal tiré du Nil se rend à *Cophitos*, habitée » par des Egyptiens & des Arabes. Ptolémée » Philadelphe fut le premier qui ouvrit un chemin de cette ville à Berenice, à travers un » désert sans eau. Il y fit construire des édifices » publics où les voyageurs à pied & les cavaliers trouvoient des rafraichissemens. Les » dangers de la navigation vers l'extrémité » étroite de la mer Rouge, le déterminèrent » à exécuter cette entreprise, dont les plus » grands avantages démontrèrent l'utilité. Les » productions de l'Arabie, de l'Inde & de l'Éthiopie, ne tarderent pas à se rendre à *Cophitos* » par le golphe Arabique. Cette ville est encore » aujourd'hui l'entrepôt des marchandises de

(1) Les Arabes n'ayant point de *p* dans leur langue, le remplacent par le *b*, & appellent cette ville *Cobit*.

(m) Strabon, liv. XVII.

» l'Orient. On ne les débarque plus à Bere-
 » nice, qui n'offre qu'une plage peu sûre aux
 » vaisseaux, mais au port du Rat (n) qui n'en
 » est pas éloigné, & où l'on entretient une
 » marine. D'abord on voyageoit de nuit sur des
 » chameaux, & l'on se guidoit comme les ma-
 » rins en observant les étoiles. Il falloit encore
 » se munir d'une provision d'eau suffisante pour
 » une route de six ou sept journées. Actuelle-
 » ment on se sert de celle qui se rassemble dans
 » les puits profonds & les citernes que l'on a

(n) Les Grecs & les Romains l'appelerent ainsi, parce qu'il est fort petit. Les Arabes en le nommant *Coffeir* petit, lui ont conservé son ancienne dénomination. Ce passage a besoin d'explication. Strabon place *Berenice* à peu de distance du port du Rat, aujourd'hui *Coffeir*, Ptolémée & Pline l'éloignent jusque sous le tropique, c'est-à-dire, à plus de cinquante lieues vers le midi. Il falloit donc au moins onze ou douze journées pour se rendre de Cophtos à Berenice, & Strabon n'en marque que sept. Il est évident que cet historien, qui n'a point fait cette route, & qui a simplement pris des informations sur les lieux, a été trompé dans un tems où cet ancien chemin n'étoit plus pratiqué. En consultant les plus savans géographes, on ne doute point que Berenice ne fût située sur le bord de la mer Rouge, & sous le parallèle de Siene. Le pere Sicard & plusieurs autres voyageurs ont pensé que *Coffeir* étoit l'ancienne *Berenice*. C'est une erreur.

» creufés. Il fe trouve dans l'iffhme, que l'on
 » traverse des mines d'émeraudes & des métaux
 » précieux que fouillent les Arabes. »

Les richesses que *Cophtos* retiroit du commerce de l'Inde la rendirent très-floriffante. Elle devint une ville célèbre. Sa prospérité dura jufqu'au règne de Dioclétien. Ses habitans ayant embrassé le christianisme, furent exposés aux persécutions de cet empereur, & se révoltèrent. Il fit marcher des troupes contre eux, & leur ville fut renversée de fond en comble. Au tems d'Abulféda elle avoit perdu toute sa splendeur, & n'offroit qu'une simple bourgade élevée parmi des ruines. Aujourd'hui on n'y voit plus d'habitans; ils se font retirés dans un village à un mille de là, qu'ils nomment *Cobe*. Les marbres & les beaux restes de monumens répandus parmi les sables qui couvrent l'ancienne cité, attestent la barbarie de Dioclétien. Le grand bassin qui lui servoit de port, subsiste encore avec deux ponts jetés sur les canaux qui l'entouroient.

Cous, autrefois la ville d'Apollon, s'enrichit du désastre de *Cophtos*. Les négocians s'y établirent, & le commerce y fleurit long-tems, comme nous l'apprend Abulféda. « *Cous* (o),

(o) Abulféda, description de l'Egypte. Aden, au

» dit-il, située à l'Orient du Nil, est la plus
 » grande ville de l'Egypte après Fostat. C'est
 » l'entrepôt du commerce d'Aden. Les mar-
 » chandises abordent à *Coffeir* d'où elles arrivent
 » à Cous après trois journées de chemin à tra-
 » vers le désert. »

Cette ville qui devoit, comme *Cophos*, sa puissance au commerce de l'Inde, jouit d'une grande opulence pendant la domination des Arabes. Depuis que les Turcs se sont emparés de l'Egypte, qu'un Pacha & vingt-quatre Beys ont dévasté ce beau pays, *Cous* a subi le sort de sa rivale. Les vexations du gouvernement ont ruiné son négoce. Sa gloire s'est éclipcée. On n'y voit de nos jours qu'un assemblage de chaumières, habitées par un petit nombre de Cophites & d'Arabes. *Giéné* qui a remplacé ces deux villes n'a rien de leur magnificence ; parce que les avantages de sa situation, & la fertilité de son terroir, ne sauroient balancer les obstacles que le despotisme du gouvernement Egyptien & le pillage des Bedouins opposent aux progrès de son commerce.

treizieme siecle, étoit la ville la plus florissante de l'Yemen ; elle faisoit le commerce de l'Inde & de l'Egypte. Golius & quelques autres écrivains ont placé à *Cous* les ruines de Thebes. C'est une erreur.

Après avoir fait connoître ces villes anciennes, il convient, Monsieur, de vous donner des détails sur cette partie intéressante & peu connue de l'Egypte. Examinez la carte de ce pays, vous verrez que le Nil en se précipitant de la dernière cataracte, prend son cours du côté de la Lybie, suivant la direction des montagnes. Repoussé bientôt par ces barrières insurmontables, il revient vers l'Orient & se rapproche de la mer rouge. L'intervalle qui les sépare n'étant que de trente-trois lieues, Strabon lui a donné le nom d'Isthme. *Giéné & Cosséir* sont placées aux extrémités. Une vallée profonde où l'on reconnoît à chaque pas les traces de la mer, conduit de l'une à l'autre. Elle est stérile, dépouillée de verdure, mais très-praticable. On y trouve de l'eau, & quelques acacias nommés *naboul*, qui produisent la gomme arabique. Les Arabes la mangent sans doute pour se desaltérer. Les mines d'émeraudes & de métaux précieux dont parlent les anciens écrivains (p), & qui firent autrefois une des principales sources des richesses de l'Egypte, subsistent encore dans les montagnes qui bordent le chemin. La crainte d'être

(p) Pline, Strabon, Diodore de Sicile.

exposé aux vexations des Beys, & l'ignorance des Egyptiens modernes, empêchent qu'elles ne soient exploitées.

Le port de *Coffeir* est peu considérable. Les gros bateaux y abordent, mais les vaisseaux sont obligés de rester en rade où ils trouvent un bon mouillage. Cet avantage le fit choisir par les Grecs & les Romains pour y entretenir une marine. La ville ou plutôt la bourgade actuelle ne contient qu'environ deux cents cabanes construites de terre. Elle est dominée par un château flanqué de quatre tours dont le feu suffiroit à sa défense, ainsi qu'à celle des bâtimens qui sont dans le port; mais on le laisse tomber en ruine, & aujourd'hui il a pour toute garnison un portier qui a soin d'ouvrir & de fermer une antique porte de fer. Les habitans sont un mélange de Turcs & d'Arabes, gouvernés par un Cachef qui dépend du Gouverneur de *Giéné*. Les droits énormes de dix pour cent que l'on préleve en nature sur toutes les marchandises qui abordent à *Coffeir*, n'encouragent pas les négocians. La tyrannie des Beys, les vexations du commandant, la crainte des Bedouins, sont des entraves bien plus terribles. Cependant la situation de ce port est si favorable pour l'échange des productions

de l'Egypte , contre celles de l'Arabie & de l'Inde , que ce commerce quoique bien diminué subsiste toujours. Il est certain qu'une nation puissante sur la mer pourroit à peu de frais faire évanouir ces obstacles , & s'assurer des bénéfices prodigieux de ce négoce important. Tout dépend des moyens qu'on emploieroit.

M. Chevalier , commandant général des établissemens François dans le Bengale , vient d'arriver au grand Caire par la voie de Cosséir. J'espère , Monsieur , que vous ne serez pas fâché de savoir comment un François a pu se fauver des mains des Arabes & des Turcs qui envioient sa dépouille. Le journal qu'il m'a communiqué vous apprendra comment il faut voyager dans ces déserts. Son vaisseau ayant été frappé de la foudre sur la côte de Malabar , & démâté ensuite à la hauteur de Gedda , il fut forcé de relâcher dans ce port. Ces accidens lui avoient fait perdre la saison propre pour gagner le Suès. Il falloit attendre la mousson nouvelle , ou se hasarder avec de petits bateaux sur une mer orageuse. Son zèle pour les intérêts de sa patrie lui fit choisir ce parti dangereux. Après avoir lutté pendant trois mois contre des vents contraires , & manqué vingt fois d'être submergé , il atteignit Cosséir. Il en

partit quelques jours après avec six Européens montés sur des chameaux. Ils suivirent cette longue vallée qui coupe l'Isthme & dont le fond est uni, couvert de sable, & de coquillages pétrifiés. Elle est tantôt spacieuse, & quelquefois fort resserrée. Ici les bords s'élevent en montagnes, d'où les pluies d'hiver détachent des quartiers de rocher, & où l'on remarque le granit, le jaspe, l'albâtre & le porphyre. Là ils s'abaissent en collines sablonneuse, où l'on ne voit pas un seul arbrisseau. Ces sables & ces rochers nus, frappés continuellement par les rayons d'un soleil brûlant, réfléchissent une lumière qui blesse les yeux, & une chaleur si grande que les hommes & les animaux peuvent à peine la supporter. C'est au mois de juillet que M. Chevalier & ses compagnons ont traversé cette triste solitude. La nuit ne leur apportoit point de soulagement, parce que les vents cessant de souffler, le calme les laissoit exposés aux exhalaisons suffoquantes des sables embrasés qui leur servoient de lit. Au milieu de ces souffrances, un peu de pâte, à moitié cuite sous la cendre, étoit leur seule nourriture. Ils n'avoient pour étancher leur soif que de l'eau, qui après avoir séjourné quelques heures dans des outres frottées d'une huile

infecte, se corrompoit, & contractoit une odeur
 & un goût insupportables. Ajoutez à ces maux
 l'inquiétude continuelle d'être pillé par des bri-
 gands, la nécessité de veiller pendant la nuit,
 & vous aurez une idée de ce que l'homme
 courageux peut souffrir. M. Chevalier avoit
 tout prévu. Ses chameaux étoient attachés les
 uns aux autres afin qu'ils ne se séparassent pas
 en cas d'attaque. Un d'eux portoit deux petits
 canons, & la troupe chargée de fusils à deux
 coups, de sabres & de pistolets ne quittoit
 jamais ses armes. Chaque soir elle campoit éloig-
 née des chameliers, qui avoient défense d'ap-
 procher sous peine de la vie. Chacun des Euro-
 péens montoit la garde à son tour, tandis
 que les autres prenoient quelques instans de
 repos. Ils durent leur salut à ces sages pré-
 cautions, car le troisième jour environ soixante
 Arabes vinrent les attaquer. Au premier feu,
 les guides d'intelligence avec les voleurs, alle-
 rent se cacher dans les antres des rochers. Les
 François conduits par leur chef s'avancèrent
 en bon ordre, & se servirent avec succès de
 leur petite artillerie. Après quelques déchar-
 ges bien dirigées, les Bedouins s'enfuirent
 derrière leurs montagnes. Ils revinrent plu-
 sieurs fois à la charge pendant la route; mais

la vigilance, la contenance fiere, & la moufqueterie des Européens écartèrent des ennemis, qui ne veulent que piller & non combattre. Enfin après quatre jours & demi de marche ils arriverent à *Giéné*, brûlés par le soleil, dévorés de foif, mourans de faim & de lassitude. Lorsqu'ils se furent baignés dans les eaux du Nil, rassafiés des fruits excelens qui croissent sur ses bords, nourris des productions de la terre féconde qu'il arrose, ils éprouverent un bien-être, un contentement, une joie, dont le voyageur qui a traversé les déserts peut seul goûter les délices inexprimables.

Un désastre qui vient d'arriver ici, prouve la sagesse de la conduite de M. Chevalier. Presque au même temps qu'il partoit de Cosséir, une caravane riche de plusieurs millions, chargés pour le compte des Anglois, a été attaquée entre le Suès & le grand Caire. Plusieurs Européens s'y trouvoient; mais pour n'être pas accablés du poids de leur armes, ils les avoient attachées sur des chameaux. Ils marchaient en outre éloignés les uns des autres & sans précaution; cette sécurité produite par la confiance qu'ils avoient à la parole des Beys, a causé leur ruine. Les Bedouins en fondant sur eux à l'improviste, ne leur ont pas

pas laissé le tems de se mettre en défense. Ils ont pillé toutes leurs richesses, & plusieurs des voyageurs ont péri. C'est dans cette funeste circonstance ; que M. de S. Germain a eu le malheur de perdre un frere qu'il aimoit, & les deux tiers de sa fortune. Lui-même après avoir erré pendant deux jours & deux nuits dans cette solitude brûlante ; nu, sans nourriture, sans eau & presque sans espoir, est arrivé mourant à la tente d'un Arabe, qui l'a lavé avec de l'eau fraîche, nourri de lait ; vêtu & conduit au grand-Caire. Je tiens ces détails de la bouche de cet infortuné, qui se dispose à repasser en France, où vraisemblablement ses malheurs intéresseront la bienfaisance du gouvernement.

La route de Coffeir, Monsieur, n'a pas les mêmes désagrémens pendant l'hiver. La chaleur qu'on y éprouve est modérée. La crainte des brigands pourroit seule arrêter les voyageurs ; mais en se réunissant en troupe, on se met à l'abri de leur poursuite. Pendant l'été même, lorsque l'on a soin de se munir de provisions ; & de ferrer l'eau dans des vases de terre, ou des outres qui ne soient point enduites d'une huile rance, des hommes accoutumés à la température des climats chauds, sont

ce voyage sans être incommodés. Si les vingt-quatre tyrans qui dévorent les richesses de l'Égypte, pouvoient s'occuper un instant du bonheur des peuples, ils construiroient trois édifices publics, où les caravanes trouveroient des rafraîchissemens & le repos : mais régner quelques jours, se livrer sans mesure à leurs passions, s'enivrer de tous les plaisirs, se détruire mutuellement, font toute leur ambition. J'en ai vu onze dans l'espace de trois ans, passer ainsi du sein des voluptés à la mort. Ils ont péri par le fer de leurs collègues qu'un sort semblable attend. Un plus grand nombre s'est sauvé par la fuite. Que peuvent attendre l'agriculture & le commerce d'un pareil gouvernement ? Si l'Égypte tomboit au pouvoir d'un peuple éclairé, il rendroit la route de Cosseir sûre & commode. Je crois même qu'il seroit possible de détourner un bras du Nil dans cette vallée profonde où la mer a coulé autrefois. Ce canal ne me paroît pas plus difficile que celui qu'Amrou exécuta depuis Fostat jusqu'à Colfoum. Il procureroit de bien plus grands avantages, puisqu'il épargneroit aux vaisseaux de l'Inde environ cent lieues d'une navigation périlleuse à travers l'extrémité resserrée de la mer rouge. On verroit bientôt aborder au

Coffre les étoffes du Bengale, les parfums de l'Yemen, & la poudre d'or de l'Abyssinie. Les blés, les toiles, les productions diverses de l'Égypte seroient donnés en retour. Ce beau pays, entre les mains d'une nation amie des arts, redeviendroit le centre du commerce du monde. Il seroit le point qui réuniroit l'Europe & l'Asie. Tandis qu'une partie de ses navires seroient voile du Golfe Arabique vers l'Inde, les autres couvriroient la Méditerranée. Alexandrie renaîtroit de ses cendres. Un observatoire placé sous ce ciel seroit ajouter encore aux progrès de l'Astronomie. Cette contrée heureuse seroit une seconde fois la patrie des sciences, & le séjour le plus délicieux de la terre. Ces projets, Monsieur, ne sont pas des chimères. La situation de l'Égypte est la plus avantageuse que l'on puisse imaginer. Elle communique avec les mers de l'Orient & de l'Occident. La nature a tout fait pour elle, & pour s'élever au haut degré de gloire & de puissance qui la rendent fameuse, il ne lui manque qu'un peuple digne de l'habiter.

J'ai l'honneur d'être, &c.



L E T T R E I X.

A M. L. M.

Voyage de Cous à Thebes. Description de la partie orientale de cette ville.

Au grand Caire.

EN partant de *Cous*, Monsieur, pour remonter vers Assouan, on laisse à droite la ville de *Nequadé*, où réside un évêque Cophte, & où les Mahométans ont plusieurs mosquées. L'île de *Mataré* en est fort proche, & deux lieues au-delà on découvre les ruines de *Thebes*, dont les poètes & les historiens ont à l'envi célébré la magnificence. Les passages des anciens qui l'ont vue, vous feront connoître ce qu'elle étoit autrefois. Une description exacte des monumens qui subsistent de nos jours, vous mettra en état de juger du degré de confiance que méritent leurs récits, & la ligne ponctuée qui passe par *Carnak*, *Luxor*, *Medinet - Abou* & *Gornou*, vous indiquera l'étendue de cette cité fameuse.

« La grande Diospolis que les Grecs ont nommée *Thebes*, dit Diodore de Sicile (q);

(q) Diodore de Sicile, livre premier.

» avoit six lieues de circuit. Busiris son fonda-
 » teur , y éleva des édifices superbes qu'il enri-
 » chit de magnifiques présens. Le bruit de sa
 » puissance & de ses richesses célébrées par Ho-
 » mere a rempli l'univers. Ses portes , & les
 » vestibules nombreux de ses temples , engage-
 » rent ce poëte à lui donner le nom d'*Ecatom-*
 » *pile* , ou de ville aux cent portes. Jamais cité
 » ne reçut autant d'offrandes en or , en argent ,
 » en ivoire , en statues colossales , & en obé-
 » lisques d'une seule pierre. On y admiroit sur-
 » tout quatre principaux temples. Le plus an-
 » cien étoit d'une grandeur & d'une somptuo-
 » sité surprenantes. Il avoit une demi-lieue de
 » tour (r) , des murailles de vingt-quatre pieds
 » d'épaisseur , & de soixante & dix d'élévation en
 » formoient l'enceinte. La richesse & le fini de
 » ses ornemens répondoient à sa majesté. Plu-
 » sieurs rois contribuerent à l'embellir. Il sub-
 » sista encore , mais l'or , l'argent , l'ivoire &
 » les pierres précieuses en furent arrachés lors-
 » que Cambise mit le feu à tous les temples
 » de l'Égypte.

(r) Diodore de Sicile comprend dans cette enceinte , les avenues de sphinx , les portiques , les édifices & les cours qui environnoient le temple proprement dit. On verra que cet auteur est bien près de la vérité.

Je n'ai rapporté , Monsieur , que les principaux traits du tableau que cet historien trace de Thebes florissante , parce qu'ils suffisent pour vous faire juger de sa beauté. Strabon va vous la montrer dans sa décadence , c'est-à-dire , telle qu'elle étoit dix-huit siècles avant nous.

« Thebes ou Diospolis n'offre plus que les
 » débris de sa grandeur , répandus dans un
 » espace de vingt-cinq stades de long. On y
 » remarque encore un grand nombre de tem-
 » ples détruits en partie par Cambise. Les ha-
 » bitans se sont retirés dans des bourgs situés
 » à l'orient du Nil où est la ville actuelle , &
 » sur la rive occidentale près du Memnonium
 » (f) ; on admire en cet endroit deux colos-
 » ses de pierre placés à côté l'un de l'autre.
 » L'un subsiste en entier. La moitié de l'autre
 » a , dit-on (t) , été renversée par un tremble-
 » ment de terre. Si l'on en croit l'opinion gé-
 » nérale , la partie de cette statue demeurée sur
 » la base , rend un son une fois chaque jour.
 » Curieux d'examiner la vérité de ce fait , je

(f) Strabon appelle Memnonium un temple près duquel étoit la statue de Memnon.

(t) Strabon est le seul des anciens qui ait attribué la chute de ce colosse à un tremblement de terre ; tous s'accordent à dire qu'il fut renversé par l'ordre de Cambise.

» m'y transportai avec Ælius Gallus, qui étoit
 » accompagné de ses amis, & suivi d'un nom-
 » breux cortège de soldats. J'entendis ce son
 » vers six heures du matin, mais je n'oserois
 » affirmer s'il sortoit de la base du colosse,
 » ou s'il avoit été produit par quelqu'un des
 » assistans; car plutôt que de penser qu'il soit
 » l'effet d'un certain assemblage de pierres, on
 » est tenté d'imaginer mille causes différentes.
 » Au-delà du Memnonium, sont les tombeaux
 » des rois, creusés à la pointe du ciseau dans le
 » rocher. On en compte environ quarante conf-
 » truits d'une manière merveilleuse, & dignes
 » de fixer l'attention des voyageurs. Des obé-
 » lisques taillés auprès portent diverses inscrip-
 » tions qui marquent les richesses, la puissance
 » & l'étendue de l'empire de ces souverains,
 » qui comprenoit la Scythie, la Bactriane, l'Inde
 » & l'Ionie. Elles détaillent aussi la grandeur
 » des tributs qu'ils avoient imposés, & le nom-
 » bre de leurs troupes qui montoient à un mil-
 » lion de soldats. »

Avant de vous dire, Monsieur, ce qui reste
 actuellement des monumens décrits par ces deux
 historiens, il importe de vous faire connoître
 la distribution des ornemens, des vestibules,
 des cours & des édifices qui composoient les

temples Egyptiens, afin que nous ne nous égarions pas au milieu de leurs ruines.

« (u) Les temples d’Egypte sont précédés
 » d’une ou de plusieurs avenues pavées, larges
 » de cent pieds, & longues de trois ou quatre
 » cents. Deux rangées de sphinx éloignés de
 » trente pieds l’un de l’autre en ornent les côtés.
 » Ces avenues aboutissent à des portiques dont
 » le nombre n’est point fixe. Ces portiques conduisent à une place magnifique qui précède
 » le temple. Au-delà se trouve le sanctuaire qui
 » est plus petit, & dans lequel on ne sculpte
 » jamais de figures humaines, & rarement
 » même celles de quelques animaux. Des murs
 » aussi élevés que le temple forment les côtés
 » de la place. Plus écartés à leur origine que
 » la largeur de sa façade, ils se rapprochent
 » ensuite d’environ cent pieds. Ils sont chargés
 » de grandes figures sculptées dans le goût des
 » anciens ouvrages des Etrusques & des Grecs.
 » Un édifice spacieux soutenu par une prodigieuse quantité de colonnes, accompagne
 » ordinairement ces temples. »

N’ayant à vous offrir que des monumens mutilés par le tems, ou les hommes, j’espère que

(u) Strabon, liv. XVII.

Cette description servira à vous indiquer ce qui manque à leur perfection. Guidés par elle, avançons-nous au midi de *Carnak*, où l'on trouve les débris d'un des quatre principaux temples dont parle Diodore de Sicile. Il a huit entrées, dont trois sont précédées de sphinx d'une énorme grosseur, avec deux grandes statues de chaque côté. Ces sphinx & ces colosses, tous d'un seul bloc de marbre, sont taillés dans le goût antique. Lorsque l'on a parcouru ces allées majestueuses, on arrive à quatre portiques dont chacun a trente pied de largeur, cinquante-deux d'élévation, & cent cinquante de longueur. Des portes pyramidales leur servent d'entrée, & des pierres d'une grandeur étonnante posent sur les deux murs, & forment le plafond.

Le premier de ces portiques est entièrement bâti de granit rouge parfaitement poli. Quatre compartimens remplis d'hiéroglyphes occupent la longueur des faces extérieures. L'intérieur n'en a que trois rangées, dans chacune desquelles on remarque deux figures humaines, plus grandes que nature, sculptées avec beaucoup d'art. Des figures colossales élevées de quinze pieds au-dessus des fondemens de la porte en décorent les côtés. Deux statues de

trente - trois pieds de haut, l'une de granit rouge, l'autre de granit tâcheté de noir & de gris, sont placées en dehors. On en voit une autre en dedans, composée d'un bloc de marbre blanc, dont on a abattu la tête. Ces colosses portent à la main une espèce de croix, c'est-à-dire, le *phallus*, qui chez les Egyptiens étoit le symbole de la fécondité.

Le second portique est à moitié ruiné. La porte n'a que deux rangs d'hiéroglyphes d'une grandeur gigantesque, l'un au midi, l'autre au nord. Toutes les faces du troisième sont couvertes d'hiéroglyphes formés de figures colossales. On remarque à l'entrée de la porte les débris d'une statue de marbre blanc, dont le tronc a quinze pieds de circonférence. La tête est couverte d'un casque entouré d'un serpent. Des murs presque entièrement renversés, & des monceaux de décombres représentent le quatrième portique. On distingue milieu les morceaux d'un colosse rouge dont le corps a trente

A l'extrémité de ces portiques
les hautes murailles du
cour du temple.
douze portes. Plusieurs
tres fort délabrées. Ces

des injures du tems & des outrages des Barbares regarde l'Occident. Une longue avenue de sphinx la précède. Elle a quarante pieds de largeur, environ soixante d'élévation, & quarante-huit d'épaisseur aux fondemens. On remarque dans le front deux rangs de petites fenêtres, & sur les côtés, des débris d'escaliers par lesquels on montoit au sommet. Cette porte dont la masse paroît inébranlable est d'un goût rustique, sans hiéroglyphes, & d'une simplicité imposante. Elle donne entrée dans la grande place, dont deux terrasses élevées de six pieds au-dessus du sol, & larges de quatre-vingts, forment les côtés. On y admire deux belles colonnades qui se prolongent dans toute la longueur des terrasses. Au-delà s'ouvre une seconde cour qui précède le temple, & dont l'étendue égale la majesté de l'édifice. Elle est pareillement décorée de deux rangées de colonnes qui ont plus de cinquante pieds d'élévation, sur dix-huit de circonférence à la base. Leurs chapiteaux ont la forme d'un vase surmonté d'une pierre carrée qui servoit probablement de piédestal à des statues. Deux colosses d'une grandeur prodigieuse & mutilés par le fer, terminent ces colonnades. Arrivé dans cet endroit, l'œil étonné mesure l'immensité

du temple. Il est d'une élévation surprenante. Les murs construits de marbre paroissent indestructibles. Le toit, plus exhaussé au milieu que sur le bas côtés, est soutenu par dix-huit rangs de colonnes. Celles qui portent la partie la plus élevée ont trente pieds de circonférence & environ quatre-vingts de hauteur; les autres sont d'un tiers plus petites. Il n'est point dans l'univers de bâtiment dont la grandeur ait un caractère plus imposant, & dont la majesté se fasse plus vivement sentir. Il semble être conforme à la haute idée que les Egyptiens avoient de l'Être suprême, & l'on ne peut y entrer sans être pénétré de respect. Toutes les faces en dedans & en dehors sont chargées d'hiéroglyphes & de figures extraordinaires. On a sculpté du côté du Nord des représentations de batailles avec des chevaux & des chariots, dont l'un est traîné par des cerfs. On distingue sur la muraille du midi deux barques couvertes d'un dais, à l'extrémité desquelles paroît un soleil. Des navigateurs les conduisent avec des perches. Deux hommes assis à la poupe semblent en diriger la course, & recevoir leurs hommages. Ces tableaux sont allégoriques. Les Grecs dans leur langage poétique, peignoient le soleil dans un char, traîné par des coursiers

que guidoit Apollon. Les Egyptiens le représentoient porté sur un vaisseau conduit par Osiris, & sept navigateurs qui figuroient les planetes (x). Cette entrée qui faisoit face au temple de *Luxor* est bien dégradée, mais elle devoit être d'une grande somptuosité, si l'on en juge par les obélisques qui l'annoncent. On en voit deux de soixante pieds de haut, sur vingt & un de circuit à la base, & un peu plus loin, deux autres de soixante-douze pieds d'élévation sur trente de circonférence. Ces superbes monumens formés chacun d'un bloc de granit rouge, rendent hommage au génie, & aux connoissances des anciens Egyptiens. On y a gravé divers hiéroglyphes divisés en colonnes. Trois de ces obélisques restent debout. Un seul est renversé.

En quittant le grand temple, & marchant vers l'Orient, on arrive à travers des monceaux de décombres au bâtiment que Strabon nomme le sanctuaire. Il est peu considérable. La porte est ornée de colonnes, dont trois groupées ensemble se réunissent sous un seul chapiteau. Plusieurs salles de granit en parta-

(x) Macrob, songe de Scipion, Martien Capella, livre second.

geoient l'intérieur. C'étoit-là que l'on gardoit la Vierge consacrée à Jupiter, & qui s'offroit en sacrifice d'une maniere fort extraordinaire (y).

Je n'ai décrit, Monsieur que les parties les mieux conservées de ce temple. On trouve dans sa vaste enceinte plusieurs édifices presque détruits qui servoient sans doute aux prêtres & aux animaux sacrés. On y remarque une grande piece d'eau environnée de débris, & à chaque pas on rencontre des tronçons de colonnes, de sphinx, de statues, de colosses, & des ruines si magnifiques qu'on est saisi d'étonnement & d'admiration. Si l'on mesure avec justesse l'espace qu'occupoient les vestibules, les portiques, & les cours du temple, on verra que leur ensemble avoit au moins une demi-lieue de circuit, & que Diodore de Sicile ne s'est point trompé en leur donnant cette étendue.

(y) Jovi quem præcipuè colunt (Thebani) virgo quædam, genere clarissima & specie pulcherrima sacratur; quales Græci Pallacas vocant. Ea pellicis more cum quibus vult coit, usque ad naturalem corporis purgationem. Post purgationem verò viro datur; sed priusquam nubat, post pellicatûs tempus in mortuæ moxem lugetur. Strabon, liv. XVII.

Le plaine qui s'étend depuis *Carnak* jusqu'à *Luxor*, n'a pas moins d'une lieue de long. Cet espace étoit couvert des maisons des Egyptiens qui habitoient la partie orientale de Thebes. Quoique, au rapport de Diodore de Sicile (1), elles eussent cinq étages, & qu'elles fussent construites avec solidité, elles n'ont pu résister aux ravages du temps & des conquérans. Elles sont entièrement détruites (2). Aujourd'hui que le sol s'est beaucoup élevé, que les alluvions annuelles du fleuve les ont couvertes de plusieurs pieds de limon, on laboure sur leurs ruines. Le blé, le lin, les légumes croissent aux mêmes lieux où l'on admiroit il y a trois mille ans, des places publiques, des palais & des édifices nombreux, habités par un peuple éclairé. A l'extrémité de cette campagne on trouve le village de *Luxor*, près duquel on parcourt les avenues & les débris d'un autre temple plus dégradé que le premier. Il occupoit un terrain spacieux. De grandes

(1) Diodore de Sicile, livre premier.

(2) M. Pokoke trompé par cette destruction totale, a pensé qu'à Thebes il n'y avoit autrefois de grands édifices que les temples, & que les maisons des habitans étoient ou des tentes ou des mafures, &c. Le témoignage de Diodore de Sicile réfute cette assertion.

cours entourées de portiques soutenus par des colonnes de quarante pieds d'élévation , sans y comprendre la base ensevelie sous les sables ; des portes pyramidales chargées de sculptures hiéroglyphiques , & d'une majesté imposante ; des restes de murs bâtis de quartiers de granit , & que la barbarie seule des hommes a pu renverser ; des files de colosses de marbre élevés de quarante pieds , & enterrés jusqu'aux tiers de leurs corps : tous ces monumens disent quelle devoit être la magnificence de l'édifice principal , dont une colline de ruines amoncelées marque la place. Mais rien n'en donne une idée plus grande , que deux obélisques qui lui servoient d'ornement , & qui sembleroient avoir été posés là par les géans ou les génies fabuleux. Formés chacun d'un seul bloc de granit , ils ont soixante-douze pieds de haut au-dessus du sol , & trente-deux de circonférence ; mais comme ils sont enfoncés fort avant dans le sable & le limon , on peut croire qu'ils ont quatre-vingt-dix pieds depuis la base jusqu'au sommet. L'un d'eux est fendu vers le milieu , l'autre parfaitement bien conservé. Les hiéroglyphes qui les couvrent , partagés en colonnes , & taillés en relief saillant d'un pouce & demi , font honneur à l'artiste qui les a sculptés,

sculptés. La dureté de la pierre les a préservés de l'injure de l'air ; rien n'est plus majestueux que ces obélisques. L'Egypte est le seul pays où l'on ait exécuté de semblables ouvrages, & il n'y a point de ville dans l'univers dont ils ne devinssent le plus bel ornement. Tels sont, Monsieur, les monumens les plus remarquables que l'on trouve de nos jours dans la partie orientale de Thebes. Leur aspect seul suffiroit pour échauffer le génie d'une nation policée ; mais les Turcs & les Cophtes, rampant sous le joug de fer qui pèse sur leurs têtes, les voient sans admiration, & construisent à l'entour des huttes de terre, qui peuvent à peine les mettre à l'abri du soleil. Ces barbares, lorsqu'ils ont besoin d'une meule de moulin, ne rougissent pas d'abattre la colonne qui soutenoit un temple ou un portique, & de la scier par tronçons. C'est à ce point d'abjection que le despotisme dégrade les hommes !

J'ai l'honneur d'être, &c.



L E T T R E X.

A M. L. M.

Description de la partie occidentale des Thebes.

Au grand Caire.

LE village de *Gournou*, Monsieur, & celui de *Medinet Abou*, situés sur le terrain qu'occupoit la partie occidentale de Thebes, sont environnés de grandes ruines. On trouve une lieue à l'occident du premier des grottes, nommées *Biban Elmelouck*, les portes des Rois. C'est-là qu'on voit les tombeaux des anciens Souverains de la Thèbaïde. Le chemin qui y mene est semé de marbres & de débris. On s'y rend en suivant les sinuosités d'une gorge étroite dont les flancs, en plusieurs endroits, ont été taillés au ciseau. On a pratiqué dans le rocher des appartemens spacieux qui précéderent la construction des maisons & des palais. Au fond de cette vallée, qui s'élargit d'environ deux cents toises, on reconnoît dans le pied des montagnes les ouvertures qui conduisent à ces tombeaux. Strabon (*b*) en compte quarante,

(*b*) Strabon, liv. XVII.

Diodore de Sicile (c) quarante-sept; mais il ajoute que sous l'empire d'Auguste il n'en restoit que dix-sept, dont quelques-uns étoient déjà bien endommagés. Aujourd'hui la plupart sont bouchés, & il ne s'en trouve que neuf où l'on puisse pénétrer. Les galeries souterraines qui les précédent ont ordinairement dix pieds de haut sur une largeur égale. Les murs & le plafond taillés dans une roche blanche, conservent le brillant & le poli du stuc. Quatre allées principales, plus longues & plus élevées que les autres, aboutissent à la porte d'une grande salle, au milieu de laquelle on voit un tombeau de marbre, avec la figure du prince, sculptée en relief sur le couvercle. Une autre figure tenant un sceptre à la main, orne un des côtés de la muraille. Une troisième, représentée sur le plafond, porte aussi le sceptre, & des ailes qui lui descendent jusqu'aux talons.

La seconde grotte, spacieuse & bien décorée; offre aux yeux un plafond couvert d'étoiles d'or, des oiseaux peints avec des couleurs dont la fraîcheur & la vivacité n'ont rien perdu de leur éclat, & des hiéroglyphes divisés en

(c) Diodore de Sicile, livre premier.

colonnes, & gravés sur les murs. Deux hommes font assis à côté de la porte, à laquelle conduit une longue rampe dont la pente est fort douce. Un bloc de granit rouge qui a seize pieds de haut, dix de long, & six de large, forme le sarcophage du Roi, dont la figure taillée en relief orne le couvercle. Une inscription hiéroglyphique regne à l'entour. Des niches pratiquées dans l'épaisseur du rocher servoient sans doute de place aux momies des personnes de la Famille Royale. Les tombeaux déposés dans d'autres appartemens en ont été enlevés par violence, comme l'attestent leurs débris. On remarque une très-belle grotte, où il ne reste qu'un couvercle de marbre, long de dix pieds & large de six. Dans le fond du caveau le plus reculé, on distingue une figure humaine sculptée en relief, les bras croisés sur la poitrine, & deux autres à genoux à ses côtés.

Ces galeries, ces appartemens souterrains, qui se prolongent fort loin sous les montagnes, & dont je n'ai décrit qu'une petite partie, sont ornés de figures innombrables d'hommes, d'oiseaux & d'animaux divers, les uns sculptés en relief, les autres en creux, & d'autres peints avec des couleurs ineffaçables. Ces caractères

inintelligibles qui composent l'histoire du tems, cachent sous leur voile impénétrable des découvertes intéressantes, & les traits les plus remarquables de la vie des monarques de Thebes, dont la puissance s'étendoit jusque dans l'Inde. On ne marche dans ces dédales qu'à la lueur des flambeaux, car la lumiere du jour n'y pénètre point. Tels sont les souterrains où les corps de ces Rois reposent, environnés des ombres & du silence. En les parcourant, on se sent frappé d'une crainte religieuse, comme si la présence des vivans devoit troubler les morts dans les asyles du repos & de la paix.

En retournant de ces lieux ténébreux, & marchant vers le sud-est, le voyageur rencontre bientôt les débris d'un temple, dont les piliers carrés portent des statues qui ont toutes la tête rompue. Elles tiennent d'une main un sceptre, de l'autre un fouet. L'édifice n'est presque qu'un monceau de ruines. On remarque du côté du midi une porte pyramidale qui servoit d'entrée à un portique. L'enceinte des cours qui environnoient le temple est désignée par des débris de colonnes & de pierres d'une grandeur démesurée. L'une de ces cours renferme les tronçons de deux statues de marbre noir.

qui avoient trente pieds de haut. Dans l'autre, on demeure stupéfait à la vue d'un colosse couché par terre, & brisé vers le milieu. On compte vingt-un pieds de largeur d'une épaule à l'autre. Sa tête a onze pieds de long & dix-huit de circonférence. Cette statue gigantesque ne le cede en grandeur qu'à celle de Memnon. Les restes des bâtimens qui accompagnoient ce temple couvrent un terrain d'un mille d'étendue, & laissent dans l'esprit une haute idée de sa magnificence.

En continuant sa route, on trouve, une demi-lieue plus loin, les ruines du *Memnonium*, situé près de *Medinet Abou*. On y voit le plus grand colosse de l'Égypte, ce qui désigne la place du tombeau d'*Osmandué* : car Diodore de Sicile le marque dans son enceinte. Avant de vous montrer les débris de ce monument fameux, permettez que je vous le représente tel que Diodore l'a décrit. « A dix stades des tombeaux des Rois de Thebes (d), dit cet histo-

(d) Diodore de Sicile, livre premier. Les grottes où l'on voit les tombeaux des rois de Thebes, ne sont qu'à trois quarts de lieue de *Medinet Abou*. Ainsi Diodore de Sicile est assez exact, puisqu'il se trompe tout au plus d'un quart de lieue. Pokoke a commis une erreur plus considérable, en marquant le tombeau d'*Osmandué* à *Luxor*, de l'autre côté du Nil.

» rien , on admire celui d'Ofimandué. Un ves-
 » tibule bâti de pierres de diverses couleurs en
 » forme l'entrée. Il a deux cents pieds de
 » long , & soixante-huit d'élévation. Au sortir
 » de là on entre sous un péristile carré , dont
 » chaque côté a quatre cents pieds de lon-
 » gueur. Des animaux formés de blocs de gra-
 » nit , de vingt - quatre pieds de haut , lui ser-
 » vent de colonnes , & portent le plafond com-
 » posé de carreaux de marbre , qui ont vingt-
 » sept pieds en tout sens. Dans toute la lon-
 » gueur , des étoiles d'or y brillent sur un
 » fond d'azur. Au-delà de ce péristile , s'ouvre
 » une autre entrée suivie d'un vestibule conf-
 » truit comme le premier , mais plus chargé
 » de toutes sortes de sculptures. Il est précédé
 » de trois statues formées d'une seule pierre ,
 » & taillées par Memnon Sycnite. La princi-
 » pale qui représente le Roi , est assise. C'est
 » la plus grande de l'Egypte. Un de ses pieds ,
 » mesuré avec justesse , passe sept coudées. Les
 » deux autres appuyées sur ses genoux , l'une
 » à droite , l'autre à gauche , sont celles de sa
 » mere & de sa fille. Tout l'ouvrage est moins
 » recommandable par sa grandeur énorme ,
 » que par la beauté du travail , & par le choix
 » du granit qui , dans une surface si étendue

» n'a ni défaut, ni tache. Le colosse porte cette
 » inscription : *Je suis Ofimandué, Roi des Rois ;*
 » *si l'on veut savoir combien je suis grand, &*
 » *où je repose, que l'on détruise quelqu'un de*
 » *ces ouvrages (e).* On voit en outre une autre
 » statue de sa mere, taillée d'un seul bloc de
 » granit, & de trente pieds de haut. Trois
 » Reines sont sculptées sur sa tête, pour faire
 » connoître qu'elle fût fille, femme, & mere
 » de Roi.

» A la suite de ce portique, on entre dans
 » un péristyle plus beau que le premier. On
 » a gravé sur la pierre l'histoire de la guerre
 » d'Ofimandué, contre les révoltés de la Bac-
 » triane. La façade de la muraille du devant,
 » montre ce Prince, attaquant des remparts,
 » aux pieds desquels coule un fleuve. Il combat
 » contre des troupes avancées, ayant à ses
 » côtés un lion terrible qui le défend avec
 » ardeur. La muraille à droite offre des captifs
 » enchaînés, les mains & les parties naturelles
 » coupées, pour leur reprocher leur lâcheté.
 » Sur le mur qui est à gauche, diverses figures

(e) Je crois que cette inscription a été funeste à ce colosse, & qu'elle engagea Cambise à le briser par le milieu.

» symboliques très-bien sculptées, rappellent
 » le triomphe & les sacrifices d'Osimandué au
 » retour de cette guerre. Au milieu du péris-
 » tile , à l'endroit où il est découvert, on avoit
 » dressé un autel composé d'une seule pierre,
 » d'une grandeur merveilleuse, & d'un travail
 » exquis. Enfin, contre la muraille du fond,
 » deux colosses chacun d'un seul bloc de marbre
 » & de quarante pieds de hauteur, sont assis
 » sur leurs piédestaux. On sort de ce pérystile
 » admirable par trois portes ; l'une est entre
 » les deux statues ; les deux autres sont aux
 » côtés. Elles conduisent à un édifice de deux
 » cents pieds de longueur, dont le toit porte
 » sur de hautes colonnes. Il ressemble à un
 » magnifique théâtre ; plusieurs figures de bois
 » y représentent un sénat occupé à rendre la
 » justice. Sur un des murs on remarque trente
 » sénateurs, & au milieu d'eux le chef de la
 » justice, ayant à ses pieds un amas de livres,
 » & la figure de la vérité les yeux fermés,
 » suspendue à son cou.
 » De là on passoit dans une place environnée
 » de palais de formes différentes, où l'on voyoit
 » figurés sur des tables tous les mets qui peu-
 » vent flatter le goût. Dans l'un d'eux, Osi-
 » mandué revêtu d'habits magnifiques, offroit

» aux Dieux l'or & l'argent qu'il retiroit chaque
 » année des mines de l'Egypte. On avoit écrit
 » au bas la valeur de ce revenu , qui montoit
 » à trente - deux millions de mines d'argent.
 » Un autre palais renfermoit la bibliotheque
 » sacrée , à l'entrée de laquelle on lisoit ces
 » mots : *Remedes de l'ame*. Un troisieme con-
 » tenoit toutes les divinités de l'Egypte , avec
 » le Roi qui offroit à chacune d'elles les pré-
 » fens qui leur convenoient , attestant Osiris , &
 » les Princes ses prédécesseurs , qu'il avoit exercé
 » la piété envers les Dieux & la justice envers
 » les hommes. A côté de la bibliotheque , on
 » voyoit dans un des plus beaux édifices de
 » la place , vingt tables entourées de leurs lits ,
 » sur lesquels repositoient les statues de Jupiter ,
 » de Junon & d'Osimandué. On croit que son
 » corps étoit déposé en cet endroit. Plusieurs bâ-
 » timens joints à celui-ci conservoient les repré-
 » sentations de tous les animaux sacrés de l'E-
 » gypte. De ces appartemens on montoit au
 » tombeau du Roi , sur le sommet duquel étoit
 » placée une couronne d'or d'une coudée de
 » largeur , & de trois cents soixante-cinq de tour.
 » Chaque coudée répondoit à un jour de l'année ,
 » & l'on y avoit gravé le coucher & le lever
 » des astres pour ce jour-là , avec les indica-

» tions astrologiques que la superstition des
 » Egyptiens y attachoit. On dit que Cambise
 » enleva ce cercle lorsqu'il ravagea l'Égypte.
 » Tel étoit, selon les historiens, le tombeau
 » d'Osimandué, qui surpassoit tous les autres,
 » & par son étendue, & par le travail des
 » habiles artistes qu'il avoit employés. »

Je n'ose garantir, Monsieur, tous ces faits que Diodore de Sicile avance sur la foi des écrivains qui l'ont précédé ; car de son temps la plus grande partie de ces édifices ne subsistoit plus. J'avoue même qu' dans tout autre pays ces descriptions merveilleuses passeroient pour de pures chimères ; mais sur cette terre féconde, qui semble avoir été honorée la première du génie créateur des arts, elles acquièrent de la vraisemblance. Examinons ce qui reste de ces monumens, & que nos yeux nous forcent à croire au prodige. Leurs débris sont entassés près de *Médinet Abou (f)*, dans un espace d'une demi-lieue de circuit. Le temple, les vestibules, les péristiles, ne présentent aux regards que des monceaux de ruines, parmi lesquels s'élevent quelques portes pyramidales

(f) *Medinet Abou* signifie la ville du Pere. On ne peut douter que le *Memnonium* ne fût en cet endroit, puisqu'il se nomme aussi dans l'itinéraire *Papa*, pere.

que leur solidité a rendues indestructibles ; mais les colosses nombreux que décrit Diodore subsistent encore , quoique mutilés. Celui qui est le plus près de ces ruines , composé de marbre jaune , est enfoncé en terre jusqu'au tiers de sa hauteur. On en voit sur la même ligne un autre d'un marbre mélangé de blanc & de noir , dont le dos chargé d'hiéroglyphes a trente pieds de long. Dans l'intervalle qui les sépare , des tronçons de colonnes , & des statues brisées , couvrent la terre , & marquent la suite des vestibules. L'on distingue au-delà deux autres statues colossales entièrement défigurées. Enfin , cent toises plus loin le voyageur est frappé d'étonnement à la vue de deux colosses qui , semblables à des rochers , reposent assis à côté l'un de l'autre. Leurs piédestaux sont à-peu-près égaux , & formés de blocs de granit de trente pieds de long , sur dix-huit de largeur. Le plus petit de ces colosses est pareillement d'un seul morceau de marbre. L'autre , le plus grand de l'Egypte est formé de cinq assises de granit , & rompu par le milieu. Il paroît que c'est la statue d'Osimandué (g) ; car on voit deux figures

(g) La seule objection que l'on pourroit opposer à ce sentiment , c'est que suivant Diodore de Sicile la statue

taillées en relief le long de ses jambes, & qui s'élevent jusqu'au tiers de sa hauteur. Ce sont la mere & la fille de ce Prince. L'autre colosse, qui est d'une seule pierre, & qui répond aux dimensions de Diodore de Sicile, représentoit aussi la mere de ce Roi. Pour vous donner une idée de la taille gigantesque du grand colosse, il suffit de vous dire que son pied seul a près d'onze pieds de long, ce qui répond exactement aux sept coudées de Diodore. Cette statue, dont la moitié est demeurée sur sa base, & que Strabon appelle la statue de Memnon rendoit un son au lever du soleil. Elle jouit autrefois d'une grande célébrité. Plusieurs écrivains en ont parlé avec enthousiasme, & l'ont regardée comme une des sept merveilles du monde. Une multitude d'inscriptions grecques & latines, que l'on lit encore de nos jours sur la base & les jambes de ce colosse, attestent que des princes, des généraux, des gouverneurs & des hommes de

d'Osimandué, avec celles de sa mere & de sa fille, étoient formés d'un seul bloc, & que ce colosse est composé de plusieurs morceaux; mais la premiere assise s'élevant depuis la plante des pieds jusqu'aux coudes, comprend les deux autres figures. C'est peut-être ce que notre historien a voulu donner à entendre. D'ailleurs le reste est conforme à la description.

tous les états , ont entendu ce son miraculeux : Vous savez , Monsieur , ce que le judicieux Strabon en pense , & j'espère que vous serez de son sentiment.

Tels sont , Monsieur , les restes de Thebes aux cent portes , dont l'antiquité se perd dans la nuit des temps , & qui annonce à quel point de perfection les arts étoient portés dans ces siècles reculés. Tout y étoit noble & majestueux. Il semble que les Rois de cette cité dont la gloire ne périra point , tandis que ses obélisques & ses colosses subsisteront , ne travaillaient que pour l'immortalité. Ils avoient construit des ouvrages à l'abri du temps , mais ils n'ont pu les défendre contre la barbarie des conquérans , le fléau le plus terrible des sciences & des nations , que leur orgueil a fait disparaître de la terre.

Fai l'honneur d'être , &c.



L E T T R E X I.

A M. L. M.

Route depuis Thebes jusqu'à Esné.

Au grand Caire.

ON s'arrache avec peine , Monsieur , des ruines de Thebes aux cent portes (*h*). Les monumens qui y frappent les regards du voyageur , remplissent l'ame de grandes idées. A la vue des colosses & des obélisques superbes , qui semblent surpasser les bornes de la puissance humaine , il dit : *L'homme a fait cela , & ce sentiment semble anoblir son existence. Il est*

(*h*) J'aime cette épithete par laquelle Homere peint d'un seul trait la grandeur de cette ville. Ce qui la rend sublime , c'est que l'exagération n'y a point de part. Pour peu que l'on fasse attention aux portiques , aux vestibules , aux péristiles , aux cours qui accompagnoient les grands temples de l'Égypte , on se convaincra que ceux de Thebes avoient au moins cent portes. Je croirois donc avec Diodore de Sicile , que cette dénomination digne du pinceau d'Homere , lui venoit plutôt des portes de ses temples , que de celles de son enceinte. Il paroît même que cette cité fameuse n'a jamais été fermée de murailles. Aucun historien n'en fait mention , & l'on n'en trouve point de traces.

vrai que lorsque ses yeux s'abaissent sur les mafures placées au pied de ces magnifiques ouvrages, lorsqu'il apperçoit un peuple ignorant à la place d'une nation favante, il s'afflige sur l'anéantiffement des générations, & sur la perte des arts ; mais cet attendriffement même a du charme pour les cœurs fenfibles.

Le vent nous entraîne vers les bornes de l'Egypte. Déjà ces rochers taillés en statues colossales ont disparus. D'autres objets fixent l'attention. On contemple avec plaisir les richesses qui bordent les deux rives du Nil. Nous abordons au port d'*Armant*. Ce village est construit au pied de la hauteur où l'on voit les ruines d'*Hermuntis*. Cette ancienne ville qui honoroit d'un culte particulier Apollon & Jupiter, avoit élevé deux temples en leur honneur. Le temps les a respectés. Celui d'Apollon est petit, mais bien conservé : ses murailles sont formée de granit ; une frise couverte d'éperviers consacrés à ce Dieu, regne à l'entour. On monte sur la plate-forme par un escalier pratiqué dans l'un des côtés. Des hiéroglyphes décorent toutes les faces ; quatre rangs de figures humaines sont gravées en-dehors, & trois en-dedans. L'édifice est divisé en plusieurs salles. Cinq faucons, les ailes déployées, ornent le plafond de la première.

miere. Des étoiles d'or brillent sur la voûte de la seconde. On y remarque deux béliers qui se regardent , avec des hiéroglyphes artistement sculptés ; deux (*i*) bœufs de marbre occupent l'extrémité de cet appartement. On voit à l'entour des femmes qui allaitent leurs enfans. Un grand bâtiment , dont il ne reste que les fondemens , précède ce temple. Au-delà s'ouvre un large bassin destiné à recevoir les eaux du Nil. Plus loin , sur la rive du fleuve , on trouve un autre édifice , qui étoit vraisemblablement le temple de Jupiter. Les Chrétiens en avoient fait une église. Le plâtre sur lequel on a peint des croix , couvre les hiéroglyphes & les inscriptions Egyptiennes.

A quatre lieues d'*Armant* , dans l'intérieur des terres , on rencontre le village d'*Okfor*. *Abulféda* dit (*k*) que de son tems on y fabriquoit beaucoup de poterie. Ces manufactures subsistent encore. Les habitans transportent leurs vases au bord du Nil , les attachent sur un lit de branches de palmier la bouche en bas , mettent dessus un second lit semblablement disposé ,

(*i*) Le bœuf étoit en Egypte le symbole de la fertilité & de l'inondation.

(*k*) *Abulféda* , description de l'Egypte.

ensuite un troisieme. Cette espece de radeau surnage soutenu par l'air, qui renfermé dans la capacité des vases, y fait le même office que dans la cloche du plongeur. Deux hommes assis dessus, le conduisent de ville en ville jusqu'à ce qu'ils aient vendu toutes leurs marchandises. J'ai vu plusieurs de ces radeaux descendre au-dessous même du Grand Caire. *El Okfor* est situé au milieu d'une plaine fertile en grains, & en dattes excellentes.

En remontant vers le midi, on passe par *Gebelin* les deux collines, au pied desquelles un saint Mahométan a son tombeau; bientôt après on découvre (1) *Asfoum*, ville assez considérable, placée près des ruines d'*Aphroditopolis*. Depuis Thebes jusqu'à Siene, on apperçoit fréquemment des crocodiles étendus sur les isles sablonneuses que le Nil laisse à découvert, en se retirant. Ils dorment au soleil, mais leur sommeil est très-léger; car à l'approche des bateaux ils se précipitent dans l'eau. Ils descendent rarement dans la basse Thébaïde, & jamais au-dessous du Caire. Ces animaux voraces,

(1) C'est la troisieme ville de ce nom. Les Grecs les ont appelées ainsi. En traitant à la fin de ce volume de l'ancienne religion du pays, je rapporterai les noms Egyptiens qui sont parvenus jusqu'à nous.

quoique couverts d'écaillés presque impénétrables, fuyent les lieux trop fréquentés par les hommes, & se plaisent davantage vers Assouan, où les barques sont plus rares. Les anciens ont écrit que l'Incneumon entroit dans la gueule de ce monstre, lorsqu'il étoit endormi, & lui dévorait les entrailles. L'Incneumon recherche les œufs que la femelle du crocodile cache dans le sable, & les mange quand il les rencontre. Voilà peut-être l'origine de cette fable.

Nous abordons, Monsieur au port d'*Efné* ; ville considérable, gouvernée par un Prince Arabe, & par un Cachef, dépendant du Bey, de Girgé. Les Mahométans y possèdent plusieurs mosquées, & les Cophtes une Eglise desservie par deux Prêtres. « *Efné*, dit Abulféda (*m*), » remarquable par ses bains publics, & son » commerce, est bâtie à l'occident du Nil, » entre *Assouan* & *Cous*, mais plus près de » cette dernière. Elle reconnoît, ajoute le géo- » graphe de Nubie, les Cophtes (*n*) pour fon- » dateurs. Son territoire bien cultivé, abonde

(*m*) Description de l'Égypte.

(*n*) Les Arabes donnent aux anciens Egyptiens le nom de Cophtes.

» en grains & en palmiers. Des jardins remplis
» d'arbres fruitiers l'environnent. On y admire
» plusieurs monumens antiques construits par
» les Cophtes, & des ruines superbes. » Cette
description convient encore de nos jours à *Efné*,
placée au bord d'une riche campagne, & om-
bragée par des bois d'orangers chargés de fleurs
& de fruits. Cette ville nommée autrefois *Lato-*
polis, révéroit Minerve & le poisson *Latus* (o).
Elle renferme dans son enceinte un temple
antique ; des murs épais le ferment de trois
côtés : six grosses colonnes cannelées, surmon-
tées d'un chapiteau orné de feuilles de palmier ;
en forment la façade ; dix-huit autres soutien-
nent le toit composé de larges carreaux de
marbre : une frise entoure l'édifice, & des hié-
roglyphes sans nombre en couvrent les faces
extérieures. Ceux de l'intérieur, exécutés avec
beaucoup plus de soin, marquent les progrès
que les Egyptiens avoient faits dans la sculpture.
Ce temple est souillé par les ordures entassées
du bétail que les Turcs y renferment. Ces
barbares ne rougissent pas de faire servir d'écuries
les plus beaux monumens de l'ancienne Egypte.
Une lieu à l'occident d'*Efné*, est un autre

(o) Straban, liv. XVII.

temple, sur les murs duquel on a sculpté en plusieurs endroits une femme assise (p). C'étoit-là que Minerve étoit honorée, & qu'on nourrissoit le poisson *Latus*. Les colonnes de ce temple ont peut-être donné aux Grecs l'idée de l'ordre corinthien. En effet, les chapiteaux sont ornés d'un feuillage qui ressemble beaucoup à la feuille d'achante. Seulement il est moins saillant, & quelquefois simplement tracé. Divers animaux peints sur le plafond, ont conservé tout l'éclat de leurs couleurs. Les Egyptiens employoient souvent dans leurs peintures l'or & le bleu d'outremer ; mais si l'on peut juger par ce qui reste de leurs ouvrages, ils ne connoissoient point l'art des dégradations, par lequel le peintre, passant insensiblement d'une nuance à l'autre, fait donner aux objets les formes & les contours qui leur conviennent. Leurs couleurs sont très-brillantes, mais presque toujours uniformes, & simplement plaquées.

Au midi d'*Efné*, on voit les débris d'un monastere fondé par sainte Hélène, & auprès

(p) Cette femme assise étoit une divinité Egyptienne appelée *Neith*. Les anciens Grecs lui donnerent le nom de Minerve, qu'ils peignirent & graverent d'abord assise pour imiter leurs précepteurs, comme on le verra dans la suite de ces lettres.

Le cimetiere les martyrs , orné de tombeaux surmontés de coupôles soutenues par des arcades. Les habitans d'*Efné* s'étant révoltés contre les persécutions de Dioclétien , cet Empereur détruisit leur ville , & les fit passer au fil de l'épée. Ce lieu consacré par la religion est devenu un celebre pèlerinage parmi les Cophtes. Ils s'y rendent des provinces les plus éloignées du royaume.

On trouve dans la chaîne des montagnes qui se prolongent à l'orient du Nil , & presque en face d'*Efné* , des carrieres dont on tire une pierre tendre , appelée *Baram*. On s'en sert pour faire des ustensiles de cuisine. Elle durcit au feu , & forme d'excellentes marmites , & des casseroles qui ne donnent aucun mauvais goût aux alimens. Je finirai cette lettre en vous avertissant , Monsieur , que le pere Sicard & Vansleb ont confondu cette ville avec Siene , située sous le tropique , à trente lieues de distance vers le midi.

J'ai l'honneur d'être , &c.



L E T T R E X I I .

A M. L. M.

Route d'Esné à la dernière cataracte.

Au grand Caire.

NOUS touchons, Monsieur, au terme de notre voyage. La chaleur qui commence à se faire sentir nous annonce l'approche du tropique. Le vent de sud dont l'haleine est brûlante, souffle par raffales. Il élève des tourbillons de sables pernicieux aux hommes & aux animaux. Les uns & les autres cherchent un abri dans les cabanes & les antres des rochers. Heureusement que ce vent dangereux continue rarement pendant deux jours entiers. Cet espace de tems suffit quelquefois pour faire périr les caravanes au milieu des déserts.

La campagne a pris une autre aspect; en partant nous avons vu semer les terres aux environs du Caire. Près de Girgé le blé étoit en épi. Ici on le coupe à la fin de janvier. Telle est l'Égypte. En la parcourant d'une extrémité à l'autre, on la voit sensiblement changer de décoration. La verdure, les fleurs, les moissons se succèdent,

rapidement. C'est à l'inondation progressive & à la chaleur du climat que l'on doit cette diversité de scènes, cette variété de productions qui se renouvellent sans cesse dans une longue étendue de pays.

Au-dessus d'*Efné*, on rencontre le village d'*Edfou* gouverné par un scheik Arabe, & bâti sur les ruines de la grande ville d'Apollon. Il possède un temple antique, couvert d'hiéroglyphes, parmi lesquels on distingue des hommes à tête de faucon. Ses habitans étoient ennemis des crocodiles. A quelques lieues d'*Edfou*, le lit du fleuve resserré par des rochers qui s'avancent à droite & à gauche, n'a que cinquante toises de largeur. On nomme cet endroit *Hajar Salsalé*, la pierre de la chaîne, & l'on croit qu'autrefois on en tendoit une d'un bord à l'autre. Les rochers du côté de l'Occident sont taillés en forme de grottes: On voit des colonnes, des pilastres, & des hiéroglyphes, avec une chapelle creusée dans l'épaisseur de la pierre. Les eaux resserrées entre les montagnes se précipitent avec une grande rapidité, & l'on ne peut remonter le courant qu'avec un vent favorable.

Après avoir passé *Hajar Salsalé*, on reconnoît à l'Orient du Nil, *Coum Omho*. Les ruines

d'un temple situées au pied de cette colline ; fixent la position de l'ancienne *Ombos*, dont les habitans honoroient le crocodile. Ces animaux sont très-communs vers cette hauteur. On les voit descendre par troupes des isles de fables, & nager en longs replis dans les eaux. Il semble que ces redoutables amphibies aient fixé leur habitation près d'une ville, où ils reçurent des hommages ; mais ce qui les y rend plus nombreux que dans les autres parties de l'Égypte, c'est qu'en cet endroit, les rives du Nil sont presque désertes.

Nous abordons, Monsieur ; au port d'*Affouan* ; autrefois Siene, qui fera le terme de notre navigation. Ici, comme ailleurs, je suivrai le plan que je me suis proposé. Je vous offrirai la description des lieux tracée par le pinceau des meilleurs écrivains de l'antiquité, en y ajoutant le tableau de leur état actuel, & les changemens qui y sont arrivés. Aucun auteur n'a mieux décrit Siene & ses environs que Strabon (q). Écoutons-le : « Siene est une ville » d'Égypte, située sur les confins de l'Éthiopie. Elle a l'isle d'Éléphantine en face. On » y remarque une petite ville avec le temple

(q) Strabon, liv. XVII.

» de *Cneph* (r) , & un nilometre. C'est un
 » puits construit d'une seule pierre qui , placé sur
 » le bord du Nil , sert à mesurer les grandes , les
 » médiocres , & les moindres crues ; car l'eau
 » de ce puits , monte & descend avec le fleuve.
 » Des lignes tracées sur les murs marquent
 » l'instant de sa croissance , celui où elle est
 » parvenue à son plus haut point , & les au-
 » tres degrés de son élévation. Des hommes
 » chargés de cette observation l'annoncent dans
 » toute l'Égypte , afin qu'on y sache quelle
 » sera la crue de l'année ; en effet à certaine
 » époque , des signes infailibles leur apprennent
 » la hauteur où le Nil s'élèvera , long - tems
 » même avant qu'il commence à déborder sur
 » les terres. Ils se hâtent d'en instruire les
 » Gouverneurs des provinces. Cette connois-
 » sance éclaire les laboureurs sur la distribution
 » des eaux , sur les travaux des digues , & sur
 » le nettoisement des canaux. Les officiers pré-
 » posés pour recueillir les tributs , les propor-
 » tionnent au degré de l'inondation (f).

(r) Divinité Egyptienne dont je parlerai dans la suite de ces lettres.

(f) De nos jours , lorsque le Nil ne monte pas à seize coudées , l'Égypte ne doit point de tribut au grand Seigneur.

» Sienne est directement sous le tropique. On
 » y a creusé un puits qui est l'indice du solstice
 » d'été. On reconnoît ce jour , lorsque les stiles
 » des cadrans & les gnomons ne donnent point
 » d'ombre à midi. En cet instant , le soleil ver-
 » tical darde ses rayons au fond du puits , &
 » son image entiere se peint sur l'eau qui en
 » couvre le fond. Trois cohortes établies dans
 » cette ville gardent les limites de l'Empire Ro-
 » main. A quelque distance au-dessus d'Élé-
 » phantide , un rocher barre le lit du fleuve ,
 » & forme une petite cataracte. Il est aplani
 » vers le milieu de maniere que les eaux peu-
 » vent le franchir. Coupé en précipice aux deux
 » extrémités , il laisse de chaque côté un canal
 » navigable , que les bateaux remontent faci-
 » lement. Les bateliers osent sur de frêles
 » nacelles se laisser entraîner à la rapidité
 » du courant , au milieu de la cataracte , sans
 » recevoir aucun dommage. L'isle de Philé pla-
 » cée au-dessus , est l'habitation commune des
 » Éthiopiens & des Egyptiens. Ceux-ci occu-
 » pent une bourgade semblable à celle d'Élé-
 » phantine pour la grandeur & la construc-
 » tion. Elle a des temples , dans l'un desquels
 » l'épervier d'Ethiopie est regardé comme sacré.»
 L'isle d'Elephantine , Monsieur , a une demi-

lieue de long sur la moitié de largeur. La ville que Strabon y décrit ne subsiste plus. Un petit village est bâti sur ses ruines. On voit auprès les débris d'une porte superbe de granit, qui formoit l'entrée d'un des portiques du temple de *Cneph*. Un bâtiment entouré de murailles épaisses & de décombres en faisoit partie. Un rempart élevé à la pointe de l'isle servoit à la défendre contre l'inondation. Le nilometre si favorablement situé dans cet endroit, pour reconnoître les premiers instans de la crue des eaux, & régler les travaux de l'agriculture ne paroît plus. D'après la description de Strabon, on peut croire que c'étoit une salle semblable à celle du *Mekias* de l'isle de *Raouda*, excepté qu'elle étoit d'une seule pierre, & qu'au lieu d'une colonne divisée en pouces & en coudées, on mesuroit l'inondation avec des lignes tracées sur la muraille. Ce nilometre formé d'un bloc de marbre n'aura point été détruit, il est vraisemblablement enfoui sous le sable & limon du Nil, d'où on le retirera peut-être quelque jour.

L'isle d'Eléphantine est environnée de quatre autres plus petites qui ne sont que des massifs de granit. On en a détaché des morceaux énormes qui ont été employés à la construction des

grands édifices de l'Egypte. C'est de l'un de ces îlots , que l'on enleva ce grand cube de pierre de soixante pieds sur chaque face , dans l'épaisseur duquel on tailla le sanctuaire du temple de Latone à Butis (t). L'histoire nous apprend que plusieurs milliers d'ouvriers employèrent trois ans à le conduire à sa destination. C'est le poids le plus énorme qui ait jamais été mû par la puissance humaine.

Affouan , située à l'Orient du fleuve , n'est qu'une misérable bourgade avec un petit fort , où commande un Aga des Janissaires. Les restes de Siene sont sur la hauteur qui s'élève du côté du midi. Des colonnes & des piliers de granit répandus en divers endroits en marquent l'emplacement. On y remarque un ancien édifice avec des ouvertures au sommet , & des fenêtres qui regardent l'Orient. C'étoit peut-être l'observatoire des Egyptiens. Le puits du solstice pouvoit correspondre à l'une de ces ouvertures , & l'image du soleil alloit se peindre sur la surface de l'eau qui en couvroit le fond.

(t) Voyez le tome premier des Lettres sur l'Egypte. M. Pokoke place cette grande pierre dans le temple de Minerve à Saïs , mais c'est contredire formellement Hérodote qui en donne la description , & qui assure l'avoir vue à Bucie dans le temple de Latone,

Ce fait attesté par toute l'antiquité ne sauroit être révoqué en doute. Il prouve les connoissances astronomiques des Egyptiens, & doit être regardé comme une des plus belles observations des hommes : il est bien étonnant que depuis dix-huit cents ans aucun voyageur ne se soit arrêté à Siene quelques jours avant le solstice d'été, pour chercher ce puits merveilleux, & constater une découverte aussi intéressante. Ayant voyagé avec une fortune bornée, & sans le secours du gouvernement, je n'ai point remonté jusqu'à cette ville, où il eut fallu rester au moins huit jours, parce que ces voyages sont extrêmement dispendieux, & que l'on ne peut se mettre à l'abri des brigands ; qu'en faisant des présens continuels aux Gouverneurs, & en soudoyant des Janissaires. Ainsi au lieu de mes observations, j'ai été forcé de recueillir & de vérifier avec des peines infinies celles des autres. Il est vrai que j'ai eu des mémoires particuliers qui m'ont beaucoup servi ; mais il eut été plus agréable de voir moi-même.

La cataracte est encore de nos jours, telle que Strabon l'a décrite ; le rocher qui barre le milieu du fleuve est à découvert pendant six mois de l'année. Alors les bateaux descendent & remontent par les côtés. Durant

l'inondation, les eaux amoncélées entre les montagnes forment une seule nape, & franchissant l'obstacle, font un faut de onze pieds de haut. Les bateaux ne peuvent plus remonter le courant, & l'on est obligé de transporter les marchandises par terre deux lieues au-dessus de la cataracte; cependant ils descendent comme à l'ordinaire, & se laissent entraîner dans le gouffre. Ils s'y précipitent avec la rapidité d'un trait, & dans un instant ils sont à perte de vue. Il est nécessaire que les barques soient médiocrement chargées, & que les bateliers qui se tiennent à la poupe gardent un juste équilibre, autrement ils seroient engloutis dans l'abîme.

A l'Occident d'*Affouan*, on a coupé dans la montagne un chemin qui conduit à *Philé*. On voit sur les côtés d'immenses carrieres de granit. M. Pokoke y a observé des obélisques & des colonnes à moitié taillés. On les coupoit dans les flancs du rocher, & lorsqu'on les en avoit détachés, on les traînoit jusqu'au fleuve, d'où on les transportoit sur des radeaux au lieu de leur destination. Le granit de ces carrieres, tacheté de rouge & de gris, ressemble à celui de la colonne d'Alexandre Sévere. Il est d'une grande dureté & reçoit un beau poli.

L'île de Philé n'a qu'une demie-lieue de circuit : les Ethiopiens , & les Egyptiens y habitoient en commun ; aujourd'hui elle est déserte , mais on y admire deux temples magnifiques (*u*). Des cours ornées de colonnades accompagnent le plus grand. On entre dans la première par une porte pyramidale , à côté de laquelle sont deux obélisques de granit. L'intérieur du temple est divisé en plusieurs appartemens. Ses murs formés de marbre , offrent plusieurs fils d'hiéroglyphes , parmi lesquels on distingue l'épervier décrit par Strabon. A l'orient de cet édifice , on en trouve un autre qui forme un carré long. Il est ouvert de tous côtés. Les chapiteaux des colonnes qui portent le toit sont sculptés avec art.

Tandis que nous sommes aux bornes de l'Egypte , jetons un coup d'œil sur le pays que nous venons de parcourir. Dans une espace de deux cents lieues , nous avons remarqué une vallée étroite bornée à droite , & à gauche , par deux chaînes de montagnes & de collines ; excepté vers le Faïoum , la plaine

(*u*) Pokoke , voyage d'Orient. Norden , voyage d'Egypte.

n'a guere que dix lieues dans sa plus grande largeur, mais elle est couverte par-tout des trésors de l'abondance. Les pyramides qui s'étendent depuis les environs de Gizé jusqu'à *Meïdom*, ont d'abord attiré nos regards. Ces magnifiques mausolées qu'éleva la puissance des Pharaons, ne nous ont point empêché de payer un tribut d'admiration aux restes du lac Moëris, creusé pour le bonheur des peuples. Plus loin nous avons observé des portiques & des temples superbes. Les ruines de Thebes aux cent portes ont ensuite fixé notre attention, & nos pensées se sont élevées jusqu'à la hauteur de ses fameux monumens. Enfin nous sommes arrivés à Siene, en remarquant par-tout sur notre route les plus beaux restes de l'antiquité.

A quel événement attribuer la destruction du goût & des arts, sous le même climat, sur le même sol, au milieu de la même abondance, sinon à la perte de la liberté, & au Gouvernement, qui abaisse ou élève à son gré le génie des nations? L'Egypte devenue partie de l'empire des Perses, fut ravagée pendant deux cents ans par Cambyse & ses successeurs. Ce prince barbare, en détruisant les temples & les colleges des prêtres, étei-

gnit le feu sacré qu'ils avoient allumé depuis des siècles, sous ce ciel favorable. Honorés ; ils cultivèrent avec gloire toutes les connoissances humaines ; méprisés , ils perdirent leurs sciences & leur génie. Sous la domination des Ptolémées, il ne se ralluma point, parce que ces rois, fixant à Alexandrie le siege de leur royaume, donnerent toute leur confiance aux Grecs, & dédaignerent les Egyptiens. Devenue province Romaine sous le regne d'Auguste, l'Egypte fut regardée comme le grenier à blé de l'Italie, & l'agriculture & le commerce y furent seuls encouragés. Les monarques du bas-Empire, ayant embrassé le Christianisme ; la gouvernerent avec un sceptre de fer, & renverserent quelques-uns de ses plus beaux édifices. Les Arabes l'enleverent au lâche Héraclius ; trop occupé de disputes théologiques ; pour envoyer un seul vaisseau au secours des Alexandrins, qui depuis un an imploroient son assistance. Ils y brûlerent cette riche bibliothèque ; dont la perte fera un sujet de deuil pour les savans de tous les pays & de tous les âges. Les Turcs enfin, peuple ignorant & barbare, ont été les derniers maîtres. Ils y ont anéanti autant qu'ils ont pu le commerce, l'Agriculture & les sciences. Après tant de

siècles, après tant de siècles révolus, voyez Monsieur, combien ce pays possède encore de monumens antiques ; voyez si le globe entier en réunit autant que cette petite portion du monde. Cette observation seule doit suffire pour vous donner une idée du peuple qui l'habita, & du degré de perfection où il porta les arts.

J'ai l'honneur d'être, &c.



L E T T R E X I I I .

A M . L . M .

*Description des Oasis & du temple de Jupiter
Ammon, avec les routes qui y conduisent.*

Au grand Caire.

LA description de l'Égypte, Monsieur, ne seroit pas complete, si je passois sous silence les *Oasis*, dépendantes de la Thébàide. Voici ce qu'en dit Strabon (x). « L'Afrique, au rapport » des historiens & de Cneius Pison, qui l'a » gouvernée, semblable à la peau tachetée » d'un léopard, est entrecoupée de petites » habitations, environnées de déserts, que les » Égyptiens nomment *Oasis*. » Ces lieux remarquables ont été connus des géographes Arabes, qui les appellent les *Elouah*. Abulféda (y) leur guide, les décrit de la maniere suivante : « Les *Elouah* dépendent du Saïd. Ce sont des » isles au milieu des sables. En partant des » rives du Nil, il faut trois jours de chemin » à travers le désert pour y arriver. *Iacout*

(x) Strabon, liv. XVII.

(y) Abulféda, description d'Égypte.

» qui en compte trois, les place à l'occident
 » de la haute Egypte, au-delà de la chaîne
 » de montagnes, parallèle au fleuve. Il ajoute
 » que la première est très-cultivée; qu'elle
 » possède des ruisseaux abondans, des sources
 » d'eau chaude, des campagnes couvertes de
 » moissons & d'autres choses surprenantes;
 » mais que le peuple y est malheureux. »

Voilà, Nonfieur, les Oasis des Grecs. Nous
 connoissons à-peu-près leur éloignement du
 Nil. Ptolémée va fixer leur latitude (1). Il place
 la grande sous le 26^e degré, 30 minutes à
 la hauteur d'*Abydus*, que les Arabes ont nom-
 mée *Elberbi*, le temple, à cause du monument
 qu'on y trouve. La seconde, au 25^e degré 45
 minutes, c'est-à-dire, en face de *Behnéf*, &
 la plus septentrionale, au 29^e degré 30 mi-
 nutes, sous le parallèle du lac Moëris. Cher-
 chons maintenant, près de laquelle de ces
 habitations le temple de Jupiter Ammon étoit
 situé. La route que tint Alexandre, lorsqu'il
 entreprit ce voyage, nous l'indiquera.

« (a) Alexandre ayant pacifié la haute Egypte
 » sans rien changer à l'ancienne constitution

(1) Ptolémée, liv. IV.

(a) Quinte-Curce, liv. IV, chap. VII.

» du Gouvernement, résolut d'aller au temple
 » de Jupiter Ammon. Le chemin qui y con-
 » duit est presqu'impraticable. La terre y est
 » sans sources, & le ciel sans pluies. On dé-
 » couvre de toutes parts d'immenses plaines
 » de sables, qui frappés continuellement des
 » rayons du soleil, exhalent des vapeurs suffo-
 » quantes. Dévorés par la sécheresse & la
 » chaleur, les voyageurs sont obligés de tra-
 » verser un sable profond, qui cédant sous
 » leurs pas, rend la marche très-pénible. Les
 » Egyptiens exageroient encore ces difficultés.
 » Mais rien ne pouvoit arrêter Alexandre,
 » qu'un desir ardent entraînoit vers l'oracle
 » de Jupiter. Le faite de la grandeur humaine,
 » ne pouvant rassasier son cœur avide de gloire,
 » il croyoit, ou vouloit qu'on crût, que ce
 » Dieu étoit son pere (b).

» Il descendit par le fleuve jusqu'au lac
 » Maréotis, avec ceux qu'il avoit choisis pour
 » l'accompagner Il en partit pour accom-
 » plir son dessein. Les deux premiers jours
 » la fatigue ne fut pas très-grande. En effet,
 » quoiqu'on marchât sur un sol stérile, on

(b) Callisthenes, au rapport de Strabon, dit qu'A-
 lexandre, en entreprenant ce voyage, voulut imiter Persée
 & Hercule qui l'avoient fait avant lui.

» n'étoit pas encore entré dans les solitudes
 » brûlantes. Lorsqu'ils y furent avancés, ils
 » n'apperçurent autour d'eux que des sables
 » profondément entassés, sans arbres, sans
 » plantes, sans aucune trace de culture. Au
 » milieu de ces campagnes arides, semblables
 » aux navigateurs, ils cherchoient la terre des
 » yeux. L'eau que des chameaux portoient dans
 » des outres fut bientôt épuisée, & l'on ne
 » pouvoit réparer cette perte sur un sol dé-
 » pourvu de sources, & où tout étoit brûlé
 » par le soleil. Dans cette extrémité, soit
 » bienfait des Dieux, soit effet du hasard, le
 » ciel se couvrit de nuages épais, & la pluie
 » tomba en torrens. Elle rendit la vie à des
 » malheureux mourant de soif, & succombant
 » sous l'excès des chaleurs. Enfin, après qua-
 » tre jours de marche à travers cette affreuse
 » solitude, ils arriverent sur le territoire con-
 » sacré à Jupiter Ammon. Avec quel étonne-
 » ment, ils trouverent dans cette contrée
 » entourée de déserts, des forêts impénétra-
 » bles aux feux du jour, des ruisseaux d'une
 » eau excellente, & une température déli-
 » cieuse, qui faisoit jouir pendant toute l'année
 » des charmes du printemps, & du don pré-
 » cieux de la salubrité!

» Les habitans de ces bois, nommés Ammo-
 » miens, demeurent dans des cabanes répandues
 » çà & là sous l'ombrage. Un triple mur bâti au
 » milieu, leur tient lieu de citadelle. La pre-
 » miere enceinte enferme le palais de leurs
 » anciens rois; la seconde où se trouve le
 » temple, est destinée aux femmes, aux en-
 » fans, & aux esclaves; les guerriers chargés
 » de défendre cet asyle, occupent la troisieme.
 » La fontaine du Soleil coule dans un autre
 » bosquet, pareillement consacré à l'oracle
 » d'Ammon. L'eau en est tiede le matin, fraîche
 » à midi, chaude le soir, & brûlante à minuit.

» La statue qu'on révere en ces lieux, ne
 » ressemble point à celles que fabriquent ordi-
 » nairement les sculpteurs. Faite d'émeraudes
 » & de pierres précieuses, elle a la forme
 » d'un bélier (c) depuis la tête jusqu'au milieu
 » du corps. Quand on veut la consulter, les
 » prêtres la portent dans une nacelle dorée,

(c) L'idole avoit la forme d'un bélier, parce que cet animal étoit consacré à Jupiter Ammon, divinité symbolique, qui figuroit le soleil arrivé au signe du bélier. La nacelle dans laquelle on la portoit, représentoit le vaisseau où les Egyptiens plaçoient le soleil décrivant son cours à travers les airs. Ces emblèmes seront expliqués dans les lettres suivantes.

» à laquelle font suspendues de chaque côté
 » des coupes d'argent. Les Matrones & les
 » Vierges suivent le Dieu en chantant un
 » hymne dans la langue du pays, afin de se
 » rendre Jupiter favorable, & d'en recevoir un
 » oracle certain, &c. »

Alexandre partit du lac Mareotis pour se rendre au temple d'Ammon. Les deux premiers jours il marcha sur une terre stérile, mais où l'on n'enfonçoit pas, c'est-à-dire, qu'il suivit le rivage de la mer vers l'occident; car s'il avoit pris sa direction vers le sud, ou le Sud-Ouest, il seroit tout de suite entré dans le désert couvert de sables profonds. Arrivé à sept ou huit lieues de Parœtonium, il entra dans la solitude brûlante, & y marcha pendant quatre jours; alors il se dirigea directement vers l'habitation des Ammoniens, en suivant à-peu-près la ligne ponctuée tracée sur la carte. Ce qui me le persuade, c'est que Ptolémée marque la première Oasis, sous le parallèle du lac Mœris, & que Strabon (*d*) assure que le temple d'Ammon n'en étoit pas éloigné. Callisthenes qui fait partir Alexandre de Parœtonium, ne s'écarte pas beaucoup de notre

(*d*) Strabon, liv. XVII.

» tendu parler depuis. Ils disent qu'étant en
 » marche pour se rendre au temple de Jupiter,
 » & se trouvant au milieu du chemin, elle fut
 » engloutie par les torrens de sables embrasés
 » qu'éleverent les vents du midi. »

La route que tint cette armée, fait voir que des guides qui abhorroient les Perses, les égarent au milieu des déserts. En effet, pour arriver au temple d'Ammon, ils auroient dû partir des bords du lac Mareotis, ou des environs de Memphis. Les Egyptiens qui avoient dessein de faire périr leurs ennemis, les conduisirent de Thebes à la grande Oasis, distante de trois journées d'*Abydus*. Sans doute qu'après les avoir menés dans les vastes solitudes de la Lybie, ils les abandonnerent pendant la nuit, & les livrerent à la mort.

L'Oasis d'Ammon est peu connue des Egyptiens modernes. La seconde l'est davantage. Abulféda (*h*) y place une ville nommée *Behnéfè*, & différente de celle que l'on voit sur le canal de Joseph. Il en marque un autre plus haut qui

(*h*) Abulféda, description de l'Egypte. *Behnéfè*, dit-il, est une ville située auprès du canal de Joseph. On trouve une autre ville de ce nom dans la contrée des *Elouah*, qui confine au pays des Negres, &c.

Correspond à celle d'*Achmounain*, & autour de laquelle on admire des restes magnifiques d'antiquité. La grande Oasis, la plus fréquentée des trois, parce qu'elle se trouve sur le chemin des caravanes d'Abissinie, possède un grand nombre d'habitans. Le Bey de *Girgé* y envoie un Cachef pour la gouverner & y lever des tributs. Lorsque les Abissins qui partent d'Égypte pour s'en retourner, ont pris des rafraichissemens dans cette vallée féconde, ils remontent vers le sud, & en trouvent une autre située sous le tropique. Le géographe de Nubie la décrit en ces termes. « La contrée des » *Elouah*, située à l'occident d'Affouan, étoit » autrefois très-peuplée. Aujourd'hui elle n'a » plus d'habitans. On y rencontre des sources » abondantes, des ruisseaux & des arbres fruitiers, avec des villes ensevelies sous leurs » ruines. » C'est en passant de cette vallée dans l'Éthiopie, qu'une autre partie des troupes de Cambyse fut anéantie.

« (i) Cambyse étant arrivé à Thebes, choisit » cinquante mille hommes auxquels il ordonna » de piller & de brûler le temple de Jupiter » Ammon. Il marcha lui-même contre les

(i) Hérodote, liv. III.

» Éthiopiens , avec le reste de l'armée. Mais
 » avant qu'il eût fait la cinquieme partie du
 » chemin , les vivres qu'on avoit apportés fu-
 » rent épuisés. On mangea les chevaux. Cette
 » ressource ne dura pas long - tems. Si la fa-
 » gesse eût guidé ce prince , il seroit retourné
 » sur ses pas ; mais conduit par une aveugle
 » fureur , il passa outre. Aussi long - tems que
 » les soldats trouverent des herbes & des plan-
 » tes , ils s'en nourrirent. Ce foible secours leur
 » ayant manqué au milieu des sables , ils se dé-
 » cimerent , & ceux sur qui le sort tomba fu-
 » rent dévorés par leurs compagnons. A cette
 » affreuse nouvelle , le roi de Perse abandonna
 » son expédition d'Éthiopie , & retournant en
 » arriere , arriva à Thebes après avoir perdu
 » la moitié de son armée (k). »

Ce qui arrive actuellement dans cette tra-
 versée , rend cet événement très-croyable. Les
 voyageurs qui partent de la vallée fertile située
 sous le tropique , marchent pendant sept jour-
 nées avant de gagner la premiere ville d'Éthio-
 pie. Ils se conduisent le jour en fixant des signes

(k) Il est bien probable que dans cette rencontre comme
 dans la premiere , les guides égarent Cambyse qui avoit
 mis le feu à tous les temples de l'Égypte.

de reconnoissance, & la nuit en observant les étoiles. Souvent des collines de sable que l'on avoit remarquées dans le précédent voyage, ayant été emportées par les vents, trompent les guides. Pour peu que ces erreurs les écartent de leur route, les chameaux après avoir passé cinq ou six jours sans boire, succombent sous leur charge, & meurent. Les hommes ne tardent pas à subir le même sort, & quelquefois d'une nombreuse caravane il n'échappe pas un seul voyageur. D'autres fois les vents embrasés du midi élèvent des tourbillons de poussière qui étouffent les hommes & les animaux. Une caravane qui passe ensuite voit la terre couverte de cadavres entièrement desséchés. Ce spectacle épouvantable, ces dangers terribles n'effraient point les Abiffins, qui de toute antiquité apportent en Égypte de la poudre d'or, de la civette & des dents d'éléphants, tant l'habitude a d'empire sur les hommes !

J'ai l'honneur d'être, &c.



L E T T R E X I V .

A M. L. M.

Observations sur la crue du Nil.

Au grand Caire.

LE Nil , Monsieur , est le fleuve le plus fameux de la terre. Les voyageurs de tous les âges ont parlé avec enthousiasme de la fécondité de ses eaux. Les poètes ont chanté ses sept bouches , & toute l'histoire est remplie des merveilles de son inondation. Il doit sa célébrité à l'ancien peuple qui cultiva sur ses bords les arts naissans , & les perfectionna. Comblé de ses dons , il établit des fêtes en son honneur , & lui dressa des autels comme à un Dieu , ou comme au plus éclatant bienfait de la divinité. Si ce fleuve n'avoit nourri que des Turcs ou des Arabes , son nom semblable à celui de tant d'autres , ne seroit connu que dans les mappemondes & les cartes de géographie ; mais sa gloire fut liée à celle d'une nation célèbre , & des bouts de l'univers on vint admirer les grands ouvrages faits pour le contenir , & les monumens immortels élevés sur ses bords.

Les

Les anciens , excepté les Egyptiens , ont ignoré son origine. Dans le siècle dernier , un Jésuite Portugais prétendit l'avoir découverte. Voici ce qu'il en raconte : « Dans la province » de Sahala , située à l'occident du royaume de » Goïam , & dont les habitans se nomment » *Agous* , on trouve les sources du Nil. Ce sont » deux fontaines profondes placées dans un lieu » élevé. La terre d'alentour est marécageuse , » & tremble sous les pas. L'eau jaillit du pied » de la montagne , avec un bruit semblable à » celui du canon. Après avoir coulé quelque » tems dans la vallée , elle reçoit un second » ruisseau qui vient du côté de l'orient. Réunis , » ils dirigent leurs cours vers le nord. Deux » autres torrens s'y déchargent , & forment une » riviere , qui se joint au fleuve *Iemam* , & après » de longs circuits vers le levant & le couchant , » se jette dans un grand lac. Au sortir de ce lac » elle forme le fleuve du Nil , qui précipite son » cours vers la Méditerranée. »

Quoiqu'il en soit de cette explication , ces eaux ne suffiroient point à l'inondation générale , qui couvre un espace de près de quatre cents lieues ; car elle se fait sentir aussi dans l'Ethiopie. Mais aux mois de Mars , Avril , Mai & Juin , les vents de nord poussent les nuages

vers les hautes montagnes placées au-delà de l'équateur. Arrêtés par cette barrière, ils s'amoncellent sur leurs cimes élevées, se résolvent en pluies qui tombent en torrens, & remplissent les vallées. La réunion d'une foule inombrable de ruisseaux forme le Nil, & produit l'inondation. D'après le témoignage unanime des Abissins qui apportent de la poudre d'or au grand Caire, ce fleuve arrivé dans l'Ethiopie se divise en deux branches, dont l'une connue sous le nom d'*Aferac*, ou de rivière bleue, va rejoindre le Niger, & traversant l'Afrique d'orient en occident, se jette dans l'océan atlantique. L'autre partie coule vers le septentrion, entre deux chaînes de montagnes, & rencontrant des rochers de granit qui barrent son lit, forme six cataractes bien plus effrayantes que celle de Siene. Ces chutes épouvantables empêchent absolument la navigation du fleuve. Arrivé à la première ville d'Egypte, il tombe de onze pieds dans le gouffre qu'il a creusé, & dont les Navigateurs osent franchir les périls. Descendu dans ce beau royaume, il remplit les canaux, les lacs, déborde sur les terres, y laisse un limon fécond, & se jette, comme autrefois, par sept bouches dans la Méditerranée.

Dès les premiers jours de Juin, le Nil com-

mence à croître, mais sa crue n'est bien sensible qu'au solstice. A cette époque, les eaux se troublent, prennent une teinte rougeâtre & passent pour mal saines. Il faut les purifier pour en boire. On y parvient en répandant de la poussière d'amandes amères broyées, & en les faisant tournoyer pendant quelques minutes, avec le bras plongé au centre d'une jarre remplie. Après cette opération, on les laisse reposer. Au bout de cinq ou six heures, toutes les parties hétérogènes se précipitent au fond du vaisseau, & l'eau devient claire, limpide, & excellente à boire (1). Les habitans de l'Égypte attribuent cette fermentation du Nil à la rosée qui tombe alors en abondance. Plusieurs historiens ont même dit sérieusement qu'elle contribuoit à l'inondation. Il est bien plus naturel de penser que le fleuve débordé dans l'Abissinie & l'Éthiopie entraîne une grande quantité de sables, & des millions d'œufs d'insectes, qui éclosant vers le solstice produisent la fermentation des eaux, & cette teinte rougeâtre qui les rend mal saines.

(1) J'ai essayé ce procédé que j'ai vu pratiquer dans toute l'Égypte, sur les eaux de la Seine, dans le tems où elle étoit troubles & jaunâtres, & j'ai éprouvé les mêmes résultats. Pour que l'opération réussisse bien, il faut que les vaisseaux soient grands,

Le Nil continue de grossir jusque vers la fin d'Août, & souvent jusqu'en Septembre. Autrefois le nilometre d'Eléphantine servoit à indiquer l'inondation future. Des signes fondés sur l'expérience de plusieurs siècles, l'annonçoient à ceux qui étoient chargés de cet examen. Ils se hâtoient d'en avertir les Préfets des provinces. D'après cet avis on ordonnoit les travaux nécessaires au bien de l'agriculture. Quand les Arabes conquirent l'Egypte, le nilometre étoit placé au bourg d'Halouan, en face de Méphis. Amroui ayant renversé cette superbe capitale, & bâti la ville de Fostat, les Gouverneurs des Califes y établirent leur résidence. Quelques siècles après on construisit le *Mekias* à la pointe de l'isle *Raouda*, & l'on y plaça la colonne du mesurage au milieu d'une salle basse dont les murs sont très-solides, & dont le fond est de niveau avec celui du Nil. Depuis ce moment le *Mekias* n'a point changé de place. Aujourd'hui des officiers préposés pour examiner les progrès de l'inondation, en font part chaque jour aux crieurs publics, qui la proclament dans les rues du grand Caire. Le peuple, que cet événement intéresse, leur donne une légère rétribution. Il devient la nouvelle publique. L'Egypte ne devant point

de tribut au grand Seigneur, quand les eaux ne montent pas à seize coudées, on déguise souvent la vérité, & l'on ne publie qu'elles sont parvenues à ce point que quand elles l'ont dépassé.

Le moment de cette proclamation est un jour de réjouissance, & une fête solemnelle pour les Egyptiens. Le Pacha descend du château, accompagné de toute sa Cour, & se rend en pompe à Fostat, où commence le canal qui traverse le grand Caire. Il se place sous un pavillon magnifique, dressé à la tête de la digue. Les Beys précédés de leur musique, & suivis de leurs Mamlouks, forment son cortège. Les chefs de la religion y paroissent montés sur des chevaux richement caparaçonnés. Tous les habitans, à cheval, à pied & en bateaux, s'empressent d'assister à cette solennité. Plus de trois cents mille hommes couvrent la terre & les eaux. La plupart des bateaux agréablement peints, artistement sculptés, sont ornés d'un dais, & de banderolles de diverses couleurs. On reconnoît ceux des femmes, à leur élégance, à leur richesse, aux colonnes dorées qui portent le dais, & sur-tout aux jalousses abaissées sur les fenêtres. Tout le peuple demeure en silence, jusqu'au moment où le Pacha

donne le signal. A l'instant des cris de joie s'élevent dans les airs, les trompettes sonnent des fanfares, & le son des timbales & des autres instrumens retentit de toutes parts. Des travailleurs rassemblés renversent une statue de terre placée sur la digue, & que l'on nomme *la Fiancée*. C'est un reste de l'ancien culte des Egyptiens, qui consacroient une vierge au Nil, & qui dans des tems de calamité l'y précipitoient quelquefois. La chaussée est bientôt détruite, & les eaux ne trouvant plus d'obstacle, coulent vers le grand Caire. Le vice-roi jette dans le canal des piéces d'or & d'argent que des plongeurs habiles ramassent sur le champ. On peut regarder cette action comme un hommage rendu au Nil, la source des richesses de l'Egypte. Durant cette journée, les habitans paroissent dans l'ivresse. On se félicite, on se fait des complimens, & l'on entend de tous côtés des cantiques d'actions de grace. Une foule de danseuses parcourent les bords du *Calich*, & égaiéent les spectateurs par leurs danses lascives. On se livre à la bonne chere & à la joie, & le pauvre lui-même a ses festins. Cette alégresse universelle ne doit point surprendre. Le sort du royaume est attaché à l'inondation. Quand elle arrive, chacun y voit l'es-

pérance de la récolte , l'image de l'abondance , & jouit d'avance de tous les biens qu'il se promet.

Les nuits suivantes offrent un spectacle encore plus agréable. Le canal rempli d'eau les grandes places de la capitale. Le soir chaque famille se réunit dans des barques ornées de tapis, de riches couffins, & où la molesse a toutes ses commodités. Les rues, les mosquées, les minarets sont illuminés. On se promene de place en place, & l'on porte avec soi des fruits & des rafraîchissemens. L'assemblée la plus nombreuse se trouve ordinairement à *Lesbekié*. Cette place la plus grande de la ville a près d'une demi-lieue de circuit. Elle forme un immense bassin environné des palais des Beys, éclairés de lumieres de diverses couleurs. Plusieurs milliers de bateaux aux mâts desquels des lampes sont suspendues, y produisent une illumination mobile dont les aspects varient à chaque instant. La pureté du ciel presque jamais voilé par des brouillards, l'or des étoiles qui étincellent sur un fond d'azur; les feux de tant de lumieres répétées dans les eaux, font que l'on jouit dans ces promenades charmantes de la clarté du jour, & de la fraîcheur délicieuse de la nuit. Jugez, Monsieur, avec quelle volupté un peuple brûlé pendant

douze heures par un soleil ardent, vient respirer sur ces lacs l'haleine rafraîchissante des zéphirs. Ce qui ajoute au plaisir de cette scène nocturne, c'est que rarement le calme des airs est troublé par l'haleine impétueuse des vents. Ils tombent au coucher du soleil, & un léger souffle agite doucement l'atmosphère. La bizarrerie des mœurs orientales contrarie un peu l'Européen qui assiste à ces spectacles. Les hommes promènent avec les hommes, les femmes avec les femmes. Difficilement peut-on se procurer le charme de leur société. Le déguisement qu'il faut prendre, les dangers qui l'accompagnent avertissent la raison, & forcent à la prudence. On est aussi obligé d'entretenir des lampes toujours allumées. La sûreté publique exige cette précaution, & l'*Ouali* qui rode pendant la nuit, la fait soigneusement observer. Si ce chef de la police rencontre des barques sans lumière, il est en droit de couper la tête aux personnes qui s'y trouvent, & à moins d'un présent capable d'arrêter le bras des bourreaux qui l'accompagnent, il exécute au moment même cette justice rigoureuse.

Lorsque le *Ramazan* arrive pendant l'inondation, ce mois redouté du pauvre, est une fête continuelle pour le riche. Il se promène pen-

Quant la nuit sur les eaux , & la passe en festins.
 Le jour il dort dans un vaste fallon où circule
 un air pur, près d'un bassin de marbre d'où
 s'éleve un jet d'eau limpide, & dont les bords
 sont entourés de jasmin d'Arabie & de fleurs
 odorantes. Une fenêtre toujours ouverte , placée
 vers le sommet du dôme , & tournée du côté
 du nord , entretient la salubrité dans cet ap-
 partement. Tandis que les laboureurs brûlés
 dans la campagne , arrosent la terre de leurs
 sueurs , il goûte un sommeil délicieux au milieu
 de la fraîcheur & des exhalaisons balzami-
 ques des plantes. Vivre agréablement sans s'oc-
 cuper des affaires de ce monde , est toute l'am-
 bition du Turc qui n'est point en place ; les
 Beys au contraire dévorés d'inquiétudes & de
 craintes , brillent un moment à la tête de la
 république qu'ils dévastent , pour périr ensuite
 par le fer de leurs collègues , ou le poison de
 leurs esclaves.

Depuis le grand nombre de siècles que le
 Nil inonde l'Égypte , il en a prodigieusement
 exhaussé le sol. Des obélisques enterrés de
 quinze à vingt pieds , des portiques à moitié
 ensevelis attestent ce fait. Les anciennes villes
 construites sur des levées artificielles , les digues
 opposées à l'impétuosité du fleuve , annoncent

que les Egyptiens craignoient beaucoup plus autrefois les grandes crues que les moyennes. Aujourd'hui que le terrain s'est considérablement élevé, rarement l'inondation parvient à un point nuisible pour la culture des campagnes. Lorsqu'elle demeure au-dessous de seize coudées, le peuple est menacé de la famine; depuis dix-huit jusqu'à vingt-deux coudées, il peut compter sur des années d'abondance. Au-dessus de ce terme, les eaux séjournant trop long-tems sur les terres empêchent de les ensemercer à tems. Cet événement n'arrive guere; trop souvent on a des crues médiocres; & tous les champs élevés restent sans productions. Si l'on creusoit les canaux, si les digues étoient rétablies, & les grands réservoirs remplis, on pourroit arroser une bien plus grande étendue de pays, & procurer des récoltes infiniment abondantes.

Il seroit possible d'affurer à l'Egypte une inondation réglée, & une fertilité constante; mais il faudroit pour cela conquérir l'Ethiopie, ou former un traité avec les peuples qui l'habitent, par lequel ils permettroient d'établir des chaussées dans les endroits où les eaux du Nil se perdent dans les sables, & se répandent du côté de l'Occident.

[« (m) L'an 1106 pendant le regne d'*Elmes-*
 » *tenfor* Sultan d'Égypte , l'inondation manqua
 » absolument. Ce prince envoya Michel patriar-
 » che des Jacobites vers l'Empereur d'Éthiopie
 » avec de magnifiques présens. Le Roi vint à sa
 » rencontre , lui fit un accueil favorable , &
 » lui demanda le sujet de sa mission : le pa-
 » triarche lui répondit que le défaut de la crue
 » du Nil l'avoit amené , & que cet événement
 » qui faisoit craindre aux Egyptiens les hor-
 » reurs de la famine ; les jetoit dans la conf-
 » ertation. Sur ces remontrances , l'Empereur
 » fit couper une digue qui détournoit le fleuve ,
 » & les eaux reprenant leurs cours ordinaire
 » monterent de trois coudées en un jour. Michel
 » revint de son ambassade , & fut reçu avec
 » de grands honneurs. »

Ce trait démontre la possibilité de détourner
 le cours du Nil , mais il prouve en même tems
 qu'en arrêtant par une digue le grand bras qui
 communique avec le Niger , on augmenteroit
 prodigieusement le volume de ses eaux. Si un
 peuple puissant & éclairé possédoit l'Égypte , il
 lui seroit aisé d'opérer ces changemens merveil-
 leux , qui la rendroient la contrée la plus riche

(m) Elmacin , histoire des Arabes. Cet événement
 arriva sous l'empire d'*Aboulsafem* , le ving-septieme calife
 Abasside , & le quarante-huitieme depuis Mahomet.

de la terre. On a dans le pays un signe certain de l'inondation & du degré où elle s'élevera. Lorsque l'aquilon , pendant les mois dont je vous ai parlé , repoussé par les vents impétueux du midi , reflue vers les contrées septentrionales , les nuées se rendent en petite quantité dans la haute Abissinie , & la crue est très-foible. Les digues seroient alors d'une grande utilité. Quand au contraire le vent de nord domine dans cette saison , & repoussé vers l'équateur les ouragans du sud , il y porte des nuages nombreux , & l'on est sûr que l'inondation sera favorable ; il faudroit dans cette circonstance ouvrir les écluses de l'Éthiopie , & laisser aux eaux surabondantes leur ancien écoulement. On pourroit aussi se servir de cette augmentation pour tirer un canal depuis *Cophtos* jusqu'à *Cos-Jeir* , & cet ouvrage seroit mis au nombre des plus fameux & des plus utiles de l'Égypte. Voilà , Monsieur , quelques idées jetées dans le vague du possible. Peut-être se réaliseront-elles un jour. L'ambition de plusieurs puissances tient les yeux ouverts sur ce beau royaume gouverné par des barbares incapables de le défendre. Il passera dans les mains de la première nation qui l'attaquera , & sans doute qu'il changera de face.

J'ai l'honneur d'être , &c.

L E T T R E X V.

A M. L. M.

Gouvernement de l'Égypte.

Au grand Caire.

JE vous ai promis, Monsieur, des détails sur le gouvernement de l'Égypte presque inconnu en France, & j'espère que des observations de plusieurs années me mettront en état de remplir mes engagements ; mais auparavant il convient de vous donner quelques notions qui jetteront du jour sur les objets que je vais offrir à votre discernement.

Les Arabes ont possédé l'Égypte depuis le milieu du sixième siècle jusqu'en douze cent cinquante. Durant ce tems elle fit partie du vaste empire des Califes. Ils y envoyoient des Visirs, pour y commander en leur nom. Revêtus d'un pouvoir sans bornes, ces Vice-Rois exercèrent l'autorité suprême. Ayant droit de vie & de mort, ne rendant compte de leur conduite qu'aux Califes, ils gouvernerent ce pays au gré de leurs caprices. Quelle que fut leur tyrannie, la voix du peuple opprimé ne pouvoit arriver jusqu'au trône, parce qu'ils avoient

soin de gagner par de riches présens, les personnes qui l'entouroient. Ce gouvernement étoit donc despotique, & le bonheur ou le malheur d'une nation dépendoit des vertus ou des crimes d'un seul homme. Plusieurs de ces Vifirs écraftèrent cette contrée sous un sceptre de fer; quelques-uns y firent fleurir le commerce, l'agriculture & les arts. D'autres, du nombre desquels fut le fameux *Ebn Toulon*, se révolterent contre leurs souverains, & se firent déclarer Rois; mais rarement la couronne passoit à leurs enfans. Après la mort des rebelles, cette province retournoit à ses maîtres.

L'an 982 *Moaz*, Roi de la côté occidentale de l'Afrique & descendant des Califes Fatimites, qui depuis deux siècles y avoient fondé un royaume, conquit l'Egypte par ses Généraux, & vint y fixer le siège de son empire. Sa postérité y régna jusqu'en 1189 que *Salah Eddin* y établit la dynastie des Aïoubites. Ce prince guerrier, la terreur des Croisés, qu'il chassa presque entièrement de la Palestine, fut terrassé par Richard cœur de lion, près des murs de Saint-Jean d'Acre, & le nom du monarque Anglois, devint le signal de l'épouvante dans les contrées orientales. Le gouvernement de *Salah Eddin*, & de ses successeurs, étoit monarchique,

& pendant leur domination l'Égypte devint florissante. On voit encore de nos jours, au grand Caire les débris des académies qu'ils fondèrent, & où ils attirèrent, par de riches pensions, les savans orientaux. En douze cent cinquante, immédiatement après la défaite de St. Louis, les Mamlouks (n) Baharites, Turcs d'origine, massacrèrent *Touran Chah*, le dernier prince de la famille des Aïoubites, & le fils de *Nejm Eddin* leur bienfaiteur. En sa personne finit la domination des princes Arabes sur l'Égypte. Depuis ce moment elle a toujours été gouvernée par des étrangers.

Les Mamlouks Baharites changèrent la forme du gouvernement, & le rendirent républicain. Les principaux d'entr'eux élurent un chef, auquel ils confierent une grande autorité. Il avoit droit de faire la guerre ou la paix en prenant l'avis du conseil dont ils formoient les membres. Il pouvoit créer des ministres, des Ambassadeurs, des Gouverneurs, des Généraux, pourvu qu'il les choisit parmi les Mamlouks. La nécessité de gagner les suffrages des chefs,

(n) *Mamlouk* signifie acquis, possédé. Ils se nommerent *Baharites* ou maritimes, parce que *Nejm Eddin* qui les avoit créés, leur donna le gouvernement des châteaux placés au bord de la mer & dans l'île de *Raouda*.

marquoit les bornes de sa puissance. Sa politique consistoit à se concilier leur faveur, à s'assurer du parti le plus puissant, & à étouffer dès leur origine les trames que l'on formoit contre sa personne : car dans cette aristocratie, chacun des Mamlouks parvenus aux premiers emplois, devoit tendre à renverser le monarque du trône pour s'y asseoir à sa place. Quoique le peuple fût compté pour rien, le prince devoit craindre son mécontentement, parce qu'un ambitieux en auroit profité pour lui enlever la couronne. On voit que le chef de cette république étoit environné de précipices, que la durée de son empire dépendoit uniquement de ses qualités personnelles, & qu'il ne pouvoit transmettre sa puissance à ses enfans sans des talens distingués; aussi dans l'espace de cent trente-six ans, que les Mamlouks Baharites gouvernerent l'Egypte, ils eurent vingt-sept Rois, ce qui annonce des regnes bien courts & bien orageux.

Vers le milieu du quatorzieme siecle, les Mamlouks Circaffiens détrônerent les Baharites, & conserverent la même forme de gouvernement. Ils posséderent l'Egypte jusqu'à la conquête de Selim, Empereur des Turcs, qui la leur enleva en 1517. Avant de vous parler des changemens

changemens qu'il fit à sa constitution, il importe de vous offrir des idées claires & précises des Mamlouks. On donne ce nom, dont vous connoissez la signification, à des enfans qui, enlevés par des marchands ou des voleurs dans la Georgie, la Circassie, la Natolie, & les diverses provinces de l'Empire Ottoman, sont vendus ensuite à Constantinople & au grand Caire. Les grands de l'Egypte qui ont une semblable origine, les élèvent dans leur maison, & les destinent à succéder à leurs dignités. L'antiquité de cet usage remonte peut-être bien au-delà de Joseph qui, vendu de cette manière à Putiphar (o), grand-prêtre d'Héliopolis, devint l'intendant de l'Egypte. Aujourd'hui ces étrangers sont les seuls qui puissent avoir le titre de Bey, & remplir les charges de l'Etat. La loi est si expresse, que le fils d'un Bey ne sauroit être élevé à ce poste éminent. Il embrasse ordinairement le parti des armes. Le Divan lui assigne un honnête revenu, & le nomme *Ebn Elbalad*, enfant du pays (p).

(o) Ce nom Egyptien vient de *Potiphré*, prêtre du soleil.

(p) D'après ce que je viens de dire, vous voyez, Monsieur, que le mot de Mamlouk differe beaucoup de celui d'*Abd*, qui signifie esclave. Les premiers sont destinés à remplir les postes les plus distingués, les autres servent

Les Mamlouks sont presque tous de familles chrétiennes. Lorsqu'on les a achetés, on les force à embrasser le mahométisme, & on les circoncit. Des maîtres de langues leur apprennent le Turc & l'Arabe. Lorsqu'ils savent parfaitement lire & écrire, on leur enseigne le Coran, qui est le code de leur religion & de leurs loix. L'intelligence de ces loix claires, simples, & précises les met en état de juger sur le champ avec équité toutes les affaires qui se présentent. Le Mahométan qui possède bien ce livre, fait tout ce qu'il doit à Dieu & aux hommes. Il peut dès lors remplir toutes les charges civiles, militaires & ecclésiastiques.

Dès l'âge le plus tendre, on apprend aux Mamlouks à monter à cheval, à lancer le javelot, à se servir du sabre & des armes à feu; On les exerce continuellement aux évolutions militaires, à supporter avec constance la cha-

aux emplois les plus vils, & ne parviennent jamais aux dignités. C'est donc improprement que les historiens donnent aux Mamlouks le nom d'esclave, & que dans l'histoire du Bas-Empire on les appelle *Mammelus*. Les écrivains devroient s'attacher à ne point défigurer les noms des personnes & des choses, & leur donner leur véritable signification: alors l'histoire offriroit des idées distinctes & des tableaux fideles.

leur du climat & la soif dévorante des déserts. Ils doivent à ces exercices une forte constitution & un courage indomptable. Il ne leur manque , pour former d'excellens soldats, que des maîtres instruits de la tactique Européenne. Si ce corps étoit discipliné par nos officiers, il ne céderoit en bravoure à aucune des nations de la terre ; mais ils combattent sans ordre , & ignorent absolument l'art de l'artillerie , si perfectionné de nos jours.

A quinze & dix-huit ans , ces jeunes gens manient avec adresse des chevaux indomptés , parlent & écrivent plusieurs langues , ont une connoissance approfondie du culte & des loix du pays , & sont capables de remplir les emplois auxquels on les destine. Ils passent successivement par les divers grades de la maison des Beys , & c'est ordinairement le mérite qui les y élève. Parvenus au poste de *Cachef* (q) , ils gouvernent les villes qui se trouvent dans la dépendance de leurs patrons. Il leur est permis alors d'acheter des Mamlouks qui suivent leur sort , & deviennent les compagnons , & les artisans de leur fortune. Ils n'ont plus qu'un

(q) Les *Cachefs* sont les lieutenans des Beys ; ils commandent dans les villes dont leurs patrons ont le gouvernement.

pas à faire pour monter au poste de Bey qui donne siege parmi les vingt-quatre membres du divan ou conseil de la république; mais quand ils y sont parvenus, ils ne cessent point de se regarder comme les serviteurs de leur premier maître, & de conserver pour lui une profonde soumission. Telle est, Monsieur, l'origine des Mamlouks : telle est la carrière qu'ils ont à parcourir. Reprenons le fil de notre narration.

L'Empereur Selim ayant conquis l'Egypte, & terrassé les Mamlouks Circaffiens qui ne purent résister aux troupes innombrables avec lesquelles il leur livra de sanglantes batailles, fit pendre *Thomam Bey* leur Roi à l'une des portes du Caire. Cette action barbare avoit aliéné les esprits, & ils n'attendoient que le départ des Turcs pour reprendre les armes. Les fumées de la gloire qui avoient enivré l'Empereur Ottoman s'étant dissipées, il sentit sa faute, & pour s'assurer cette conquête importante, il tâcha de regagner la bienveillance des Mamlouks. Pour y réussir, il changea peu de chose à la constitution de leur gouvernement, & leur accorda de grands privileges spécifiés dans un traité dont voici les principaux articles.

« Quoique nos armées invincibles aient con-

» quis avec l'aide du Tout-puissant le royaume
 » d'Egypte, cependant par un effet de notre
 » bienveillance nous accordons aux vingt-quatre
 » Sangiaks (r) de ce pays un gouvernemen répu-
 » blicain aux conditions suivantes.

I. La république de l'Egypte reconnoitra
 notre souveraineté & celles de nos successeurs,
 & pour marque de son obéissance, elle regar-
 dera comme notre représentant, le lieutenant
 qu'il nous plaira de lui envoyer, & qui fera
 sa résidence dans le château du grand Caire.
 Durant son administration, il n'entreprendra
 rien contre notre volonté, ni contre les inté-
 rêts de la république; mais il se concertera avec
 les Beys pour ce qui concernera le bien de
 l'Etat. Si notre lieutenant se rendoit défagréa-
 ble aux Beys, s'il attentoit à leurs privileges;
 nous les autorisons à le suspendre de ses fon-
 ctions, & à porter leurs plaintes à notre subli-
 me Porte, afin qu'ils soient délivrés de son
 oppression.

II. En tems de guerre, la république sera
 obligée de fournir à nous & à nos successeurs,
 douze mille hommes de troupes commandées
 par des Sangiaks, & de les entretenir à ses
 frais jusqu'à la paix.

(r) On les nomme Sangiaks ou Beys.

III. Chaque année la république levera cinq cent soixante mille *asiani* (*f*), & les enverra sous l'escorte d'un Bey à notre sublime porte, & il lui sera délivré par notre *Defterdar* (trésorier) une quittance en bonne forme, à laquelle seront appolés notre sceau & celui de notre Visir.

IV. La république levera un semblable *khafné* (trésor) de cinq cent soixante mille *asiani*, destiné à l'entretien de Medine & de la *Caaba*, ou temple de la Mecque. Ce trésor sera conduit tous les ans sous l'escorte du *Scheik Elbalad* (*t*), ou de l'*Emir hajj* qui le remettra au Scherif, successeur de notre prophete, pour être employé au service de la maison de Dieu, & distribué aux personnes qui y résident, afin d'obtenir leurs prieres pour nous & les fidelles qui croient le Coran (*u*).

(*f*) Cette somme a été portée depuis à 800000 *asiani*, mais comme les Beys prétextent des dépenses excessives pour l'entretien des canaux & des forteresses, ils n'en envoient pas la moitié à Constantinople. L'*asiani* est une monnoie d'argent qui vaut environ trois livres Tournois.

(*t*) *Scheik Elbalad* signifie proprement *le vieux du pays*, c'est le titre que prend le premier des Beys qui est le chef de la république. *Emir Hajj* signifie prince de la caravane. C'est la seconde dignité de la république.

(*u*) On ne porte point ce trésor en argent, mais en blés, grains, & en productions du sol de l'Egypte.

V. La république ne pourra entretenir en tems de paix plus de quatorze mille soldats ou Janissaires ; mais nous lui permettons d'augmenter cette armée pendant la guerre , afin qu'elle puisse s'opposer à nos ennemis & aux siens.

VI. La république préleva annuellement sur les productions du pays un million de *couffes* (x) de grains , six cent mille de froment , & quatre cent mille d'orge , pour être versées dans nos magasins.

VII. En vertu de l'exécution de ces articles , la république jouira d'un empire absolu sur tous les habitans de l'Égypte ; mais dans les affaires qui concernent la religion , elle prendra l'avis du Mollah ou grand Prêtre , qui sera soumis à notre autorité & à celle de nos successeurs.

VIII. La république aura , comme par le passé , le droit de battre monnoie , & d'y mettre le nom de *Mafr* (y) , mais elle y joindra notre nom & celui de nos successeurs. Le lieutenant

(x) Sorte de panier ovale fait de feuilles de dattier qui contient environ 170 livres pesant.

(y) *Mafr* est le nom que les Arabes donnent à l'Égypte en général , & au grand Caire en particulier , parce qu'ils prétendent que ce pays a été peuplé par *Misraim* , petit-fils de Noé.

que nous enverrons aura l'inspection sur la fabrication des pieces , afin que le titre n'en soit pas altéré.

IX. Les Beys éliront entr'eux un *Scheik Elbalad*, qui , confirmé par notre lieutenant , sera leur représentant , & nos officiers le reconnoîtront pour le chef de la république. Dans le cas où notre lieutenant se rendroit coupable de tyrannie , & passeroit les bornes de son pouvoir , le *Scheik Elbalad* aura droit de représenter à notre sublime Porte les griefs de la république. S'il arrive que des ennemis étrangers en troublent la paix , nous promettons , nous & nos successeurs , de la protéger de toute notre puissance , sans pouvoir exiger d'elle aucune indemnité des dépenses faites pour la secourir.

Fait & signé par notre clémence en faveur de la république d'Egypte , l'an 887 de l'hégire. (1517 de notre Ére.)

Ce traité vous fait connoître , Monsieur , la dernière révolution qu'a éprouvée le gouvernement Egyptien , devenu monarchique , & aristocratique. Le premier est représenté par le Pacha , le second par les Beys , qui composent essentiellement la république. Le Vice-Roi n'est , à proprement parler , qu'un fantôme que l'on renverse d'un souffle. Les Sangiaks à la tête

des provinces & des armées, jouissent réellement de tout le pouvoir. Les peuples sont abandonnés à leur merci. Cet acte n'offre pas un seul mot en leur faveur. Ne diroit-on pas un marchand qui, pour cinq cent soixante mille aslani, vend trois ou quatre millions d'esclaves, à vingt-quatre étrangers? En effet, on leur met dans les mains une puissance absolue; on leur permet de lever des tributs arbitraires, & d'exercer toute espèce de tyrannie sans qu'aucun frein les arrête. C'est donc ainsi que les despotes vendent les nations? Et elles souffrent cet opprobre! & elles ne réclament point les droits sacrés qu'elles ont reçus de la nature! Il paroît que Selim, dans la vaste étendue de son empire, ne voyoit point d'hommes, mais un vil troupeau d'esclaves dont il pouvoit disposer à son gré. Les Beys sentent parfaitement les avantages de leur position, & ils en abusent à l'excès. Un Pacha ne reste en place qu'aussi long-tems qu'il favorise leurs desseins. S'il ose élever la voix pour défendre les intérêts de son maître, ou ceux des Egyptiens, il devient criminel d'état : le Divan s'assemble, & on le renvoie. Voici la manière dont on reçoit & dont on congédie ces lieutenans de l'empereur Ottoman.

Aussi-tôt qu'un nouveau Pacha est débarqué au port d'Alexandrie, il donne avis de son arrivée au Conseil de la république. Le *Scheik Elbalad* envoie les plus adroits des Beys pour le complimenter. Ils lui portent des présens, & lui marquent une grande soumission. Pendant qu'ils environnent sa personne, ils sondent adroitement ses dispositions, étudient son caractère, & tâchent d'apprendre de sa bouche, ou de celle de ses Officiers, quels sont les ordres dont il est porteur. S'ils les trouvent contraires à leurs desirs, ils expédient un courrier au *Scheik Elbalad*, qui assemble le Divan, & défend au Pacha d'avancer. On écrit à la Porte que le nouveau Vice-Roi vient avec des intentions hostiles propres à exciter une rébellion parmi ses fidèles sujets, & l'on demande son rappel, ce qui n'est jamais refusé. Lorsque les Chefs de la république pensent n'avoir rien à craindre du Lieutenant qu'on leur envoie, il l'invite à se rendre au grand Caire. Les Députés le font monter sur une superbe galere, & l'escortent pendant la route. Tous les bateaux qui l'environnent sont agréablement payoisés, & plusieurs remplis de musiciens. Il s'avance lentement à la tête de la petite flotte, & aucune barque ne peut dépasser la sienne. Malheur aux voyageurs

qui remontent le Nil , car ils sont obligés de grossir son cortège ! Lorsqu'il est arrivé au *Hellé* (2), il s'arrête ; Le *Scheik Elbalad* député plusieurs *Sangiaks* pour le recevoir , ou il vient lui-même. A son débarquement , les Chefs de la république le félicitent de nouveau , & le *Janissaire Aga* lui présente les clefs du Château , & le prie d'y faire sa résidence. On le conduit en pompe dans la ville. J'ai vu l'entrée d'un *Pacha* , ainsi je puis vous en faire la description.

D'abord les divers corps d'infanterie , précédés de leur musique bruyante , défilèrent sur deux lignes , enseignes déployées. La cavalerie suivoit. Les cavaliers au nombre de cinq ou six mille , s'avançoient en bon ordre. Leurs habits étoient formés des étoffes les plus éclatantes, Des robes flottantes , d'énormes moustaches , de longues lances armées d'un fer luisant , leur donnoient un air majestueux & guerrier. Venoient ensuite les *Beys* superbement vêtus , & accompagnés de leurs *Mamlouks* montés sur des chevaux arabes pleins de feu , & couverts de houffes brodées en or & en argent. Les brides

(2) Petit village situé une demi-lieue au-dessous de Boulak.

de ceux des chefs étoient ornées de perles fines ; & de pierres précieuses. Les selles étinceloient d'or. Ces divers corteges , car chaque Bey avoit le sien , étoient très-élégans. La beauté des jeunes gens , la richesse de leurs habits , l'adresse avec laquelle ils manioient leurs coursiers , formoient un coup-d'œil fort agréable. Le Pacha terminoit la marche. Il s'avançoit gravement , précédé de deux cents cavaliers , & d'une troupe de musiciens. Quatre chevaux de main , conduits par des esclaves à pied , alloient au petit pas devant lui. Ils étoient couverts de houffes traînantes , chargées d'une broderie en or & en perles. Le Vice-Roi montoit un barbe d'une grande beauté , & portoit à son turban une aigrette de gros diamans , qui réfléchissoient en éclairs les rayons du soleil. Cette entrée me donnoit une idée de la pompe orientale , & du faste qui environnoit les anciens Monarques de l'Asie , lorsqu'ils se montroient en public. La marche commença vers huit heures du matin , & dura jusqu'à midi.

Le lendemain , le Pacha assemble le Divan ; & invite les Beys à s'y rendre. Il se tient dans une Tribune , devant une fenêtre grillée ; comme le Grand-Seigneur. Son *Kiaïa* , ou lieutenant , lit les ordres de la Porte. Les Sangiaks s'incli-

nent profondément , & promettent d'obéir en tout ce qui ne sera point contraire à leurs privilèges. Lorsque la lecture est finie , on sert une collation , & au départ de l'assemblée , le vice-roi fait présent au *Scheik Elbalad* d'une riche fourrure & d'un cheval magnifiquement enharnaché , & aux autres Beys , d'un caftan. Telle est , Monsieur , l'installation du Pacha.

Le poste qu'il occupe est une espece d'exil. Il ne peut sortir de l'enceinte de son palais , sans la permission du *Scheik Elbalad*. C'est véritablement un prisonnier d'état , qui , au milieu de la splendeur qui l'environne , doit sentir le poids de ses fers. Ses revenus fixés sur la douane de Suès , & sur les marchandises qui arrivent par le golfe arabique , montent à près de trois millions de livres tournois. L'ambition des Beys lui offre une source féconde de richesses. Lorsque la connoissance de sa position , & une politique raffinée lui ont appris à semer la dissention parmi les chefs de la république , & à s'y former un parti puissant , chacun d'eux s'efforce de s'étayer de son crédit , & il reçoit l'or & l'argent à pleines mains. Les Sangiaks nommés par le Divan achètent aussi du Pacha la confirmation de leur dignité. Les héritages des personnes qui meurent sans enfans grossissent

encore ses trésors. C'est ainsi que le représentant du Grand-Seigneur peut se maintenir en place, & s'enrichir prodigieusement dans un petit nombre d'années ; mais la plus grande circonspection doit toujours diriger ses démarches. Dans le poste glissant qu'il occupe la moindre faute peut le perdre. Souvent même des événemens inattendus renversent tous les ressorts de sa politique. Si parmi les Sangiaks quelque jeune audacieux détruit, à force de courage & de forfaits, le parti favorisé par le Pacha, s'il parvient à la dignité de *Scheik Elbalad*, il assemble le conseil, & le Vice-Roi est ignominieusement renvoyé. L'ordre de son départ est confié à un officier habillé de noir, qui le porte dans son sein, s'avance dans la salle d'audience, s'incline profondément, & prenant un des coins du tapis qui couvre le sofa, dit en le relevant : *Insel Pacha*, descend Pacha : il sort après avoir prononcé ces mots. Le Vice-Roi est obligé sur le champ de plier bagage, & de se retirer dans l'espace de vingt-quatre heures, à Boulak où il attend les ordres de Constantinople. Ordinairement sa personne est en sûreté, mais si les Beys qui gouvernent ont des griefs contre lui, ils lui font rendre un compte rigoureux de son administration, des présents qu'il a reçus, &

partagent entr'eux ses dépouilles. Pendant l'interregne , le conseil de la république élit un *Caïmacam* pour remplir sa place, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau Pacha. Voilà des événemens , Monsieur , dont j'ai été témoin plusieurs fois depuis mon séjour en Egypte. J'espère que ces détails serviront à vous faire connoître le gouvernement de ce pays. L'histoire d'Ali - Bey , & de quelques-uns de ses successeurs dont je vous tracerai le tableau dans les lettres suivantes , vous montrera les objets en scène , & vous fournira les moyens de faire l'application de ces principes.

J'ai l'honneur d'être , &c.



L E T T R E X V I.

A . M . L . M .

Histoire d'Ali Bey.

Au grand Caire.

ALI Bey naquit en 1728 dans la Natolie, & reçut à sa naissance le nom d'*Ioufeph*, *Joseph*. *Daoud* (a) son pere, prêtre Grec d'une des familles les plus distinguées du pays, le destinoit à lui succéder dans sa dignité, & ne négligea rien pour son éducation; mais le sort en avoit ordonné autrement. A treize ans, *Joseph* emporté par l'ardeur de son âge, chassoit avec de jeunes gens dans une forêt voisine. Des voleurs fondirent sur eux, & les emmenerent malgré leurs cris & leur résistance. Le fils de *Daoud* ayant été conduit au grand Caire, fut vendu à *Ibrahim Kiaïa* (b), ou lieutenant des Janissaires, qui le fit circoncire, le revêtit de l'habit de Mamlouk, & l'appela du nom d'*Ali*;

(a) *Daoud*, c'est-à-dire *David*.

(b) Le *Kiaïa* & l'*Aga* des Janissaires, c'est-à-dire leur lieutenant & leur colonel ont le titre de *Beys*, & jouissent ordinairement d'une grande considération.

sous lequel il a été connu depuis. Il lui donna des maîtres de turc, d'arabe, & d'équitation. Contraint de céder à l'empire de la force, il déplorait dans son cœur la perte de ses parens, & son changement de religion. Insensiblement les bons traitemens de son patron, les dignités dont il flatta son amour propre, & plus que tout cela, l'exemple de ses compagnons lui firent aimer son nouvel état. La vivacité de son esprit lui fournit les moyens de se distinguer. Dans peu d'années il posséda parfaitement les langues qu'on lui apprenoit. Il excella de même dans tous les exercices du corps. Aucun des Mamlouks ne manioit un cheval avec plus d'adresse, ne lançoit le javelot avec plus de force, & ne se servoit avec plus de dextérité du sabre & des armes à feu. Son application à l'étude, & ses manières gracieuses l'avoient rendu cher à Ibrahim Kiaïa. Charmé de ses talens, il l'éleva rapidement aux divers grades de sa maison. Bientôt il parvint au poste de *Seličdar Aga*, porte-épée, & de *Khaçnadar*, trésorier. L'intelligence qu'il montra dans ces emplois lui gagnèrent de plus en plus les bonnes grâces de son patron, qui le créa *Cachef* à vingt-deux ans.

Devenu gouverneur de villes, il fit briller son équité naturelle dans l'administration de la

justice, & son discernement dans l'acquisition des Mamlouks, auxquels il tâcha de communiquer son génie. Dès-lors il jetoit sourdement les fondemens de sa grandeur future. Non-seulement il avoit gagné l'affection d'Ibrahim, mais jugeant que la faveur du Pacha pourroit servir ses desseins ambitieux, il s'étoit attaché à lui plaire. Ce vice-roi se nommoit *Rahiph*; c'étoit un homme de mérite. Ayant reconnu dans le jeune Cachef, une ame droite & élevée, il lui avoit accordé son amitié, & s'étoit déclaré son protecteur. Il l'auroit en peu de tems élevé à la dignité de Bey, si une catastrophe imprévue n'eût dérangé ses projets. *Rahiph*, doué d'un de ces caractères heureux qui portent avec eux un charme auquel on ne peut résister, avoit gagné la confiance des chefs de la république. Loin d'imiter ses prédécesseurs, qui tous fendoient leur autorité sur la dissension qu'ils feroient parmi les Sangiaks, il s'étoit efforcé d'entretenir parmi eux la paix & l'union. Pour la première fois, le représentant du grand Seigneur, & les premiers du gouvernement unis ensemble, tendoient uniquement au bien général. Les peuples jouissoient d'une administration paisible & en desiroient la durée. Les Beys eux-mêmes aimoient le Pacha, & craignoient son

rappel. Il n'en fallut pas davantage pour armer l'envie. Ce monstre veille sans cesse pour le malheur des humains , & d'un bout à l'autre du monde souffle ses poisons. Les membres du Divan de Constantinople représentèrent au Sultan Mahmoud la bonne intelligence qui régnoit entre son lieutenant, & les chefs de la république , comme une conspiration formée pour soustraire le pays à son obéissance. Ils colorerent leurs calomnies de ces raisons spécieuses , qui dans les Cours paroissent souvent des preuves convaincantes. Sans porter plus loin son examen, le grand Seigneur voulut essayer la fidélité de Rahiph. Il lui envoya un Firman , par lequel il lui commandoit de mettre à mort au plutôt le plus de Beys qu'il pourroit. Cet ordre inique révolta le Pacha ; mais il falloit perdre la tête ou obéir. Il balança pendant trois jours. Enfin , il choisit le dernier parti. Ayant fait venir les plus fidelles de ses esclaves , il leur montra le Firman , & leur ordonna de tuer chacun un Bey à l'instant où ils seroient rassemblés dans la salle d'audience. Au moment donc où se tenoit le Divan , les satellites qui avoient caché des épées sous leurs robes , poignardèrent les malheureuses victimes de la calomnie. Quatre demeurèrent morts sur la

place. Les autres n'ayant été que blessés se défendirent vaillamment , & se sauverent. Encore aujourd'hui le marbre de la salle où ils furent affaïnés est rougi de leur sang. J'ai vu plusieurs fois en frémissant, les signes de cette exécution barbare , commandée sur un simple soupçon, par un gouvernement despotique.

L'étonnement des Sangiaks échappés de cette boucherie fut extrême. Ils ne pouvoient allier cette action atroce avec la conduite passée de Rahiph. Le conseil s'assembla; l'on résolut de punir un traître, & d'expier par sa mort l'outrage fait à la république. Mais lorsqu'on voulut s'assurer du coupable, il produisit le Firman de la Porte, & l'on se contenta de le bannir sur le champ. La Pachalie de Natolie , celle de Damas, & enfin le poste éclatant de grand Visir, devinrent la récompense de son crime.

Ce fâcheux événement retarda l'élévation d'Ali. Il resta Cachef pendant plusieurs années. Son patron ayant été élu *Emir Hajj*, ou prince de la Caravane, qui est la seconde dignité de l'Egypte, il le prit avec lui pour escorter les pèlerins. Durant la marche ils furent attaqués par les Arabes. Ali fondit sur eux à la tête des Mamlouks qu'il commandoit, & se comporta avec tant de valeur, qu'il repoussa les

ennemis, & en laissa un grand nombre sur la place. Au retour, plusieurs tribus s'étant rassemblées, voulurent venger leur défaite. Le jeune Cachef leur livra combat. Il se précipita comme un foudre au milieu de leurs escadrons, & renversant tout ce qui s'opposoit à son passage, il remporta une victoire signalée. Les Arabes ne reparurent plus. Ibrahim fit valoir en plein conseil les services de son lieutenant, & proposa de le créer Sangiak. *Ibrahim* le Circassien, ennemi du premier, s'y opposa de tout son pouvoir, & employa toute son éloquence pour empêcher une nomination qui lui faisoit ombre. L'Emir Hajj prévalut; le Divan nomma Ali; Eddin Mohamed, Pacha, confirma ce choix, le revêtit d'un Caftan, & lui donna, suivant l'usage, le Firman de Bey.

Devenu l'un des 24 membres de la république, il n'oublia jamais ce qu'il devoit à son patron, & défendit ses intérêts avec une constance admirable. En 1758, l'Emir Jajj fut tué par le parti d'Ibrahim le Circassien. Dès ce moment Ali songea à la vengeance. Pendant trois ans, il enferma dans son cœur le ressentiment de ce meurtre, & employa toutes les ressources de son esprit pour parvenir au poste de *Scheik Elbalad*, la première dignité de la république.

En 1763, il fut revêtu de ce titre dangereux, qui faisoit toute son ambition. Bientôt après il vengea le sang de son protecteur, en immolant de sa propre main Ibrahim le Circassien. La haine, plutôt que la prudence, l'avoit porté à commettre cette action désespérée ; en effet, elle lui suscita des ennemis nombreux. Tous les Sangiaks attachés au parti du Circassien, conspirèrent contre lui. En bute à leur traits & sur le point d'être massacré, il se sauva par la fuite. Après avoir traversé rapidement les déserts de l'Isthme de Suès ; il se rendit à Jérusalem. Ayant gagné les bonnes grâces du Gouverneur de cette ville, il se crut en sûreté. Mais l'amitié n'a point d'asile sacré parmi les Turcs, lorsque le Despote commande. Ses ennemis le craignoient même dans son exil. Ils écrivirent à la Porte pour demander sa mort, & sur le champ elle envoya ordre au Gouverneur de lui couper la tête. Heureusement que Rahiph, son ancien ami, l'un des membres du Divan, l'avertit à tems, & lui conseilla de fuir promptement. Ali prévint donc l'arrivée du Capigi Bachi (*d*), & se réfugia près de *Scheik Daher*, prince de Saint-Jean d'Acre.

(*d*) Messagers du Grand-Seigneur, qui munis d'un Firman, s'en vont couper les têtes des Grands disgraciés.

Ce vieillard respectable, qui depuis cinquante ans, défendoit sa petite principauté contre toutes les forces de l'Empire Ottoman, reçut à bras ouverts l'infortuné *Scheik Elbalad*, & lui donna l'hospitalité, ce gage précieux de la sûreté des hommes, dont jamais les Arabes n'ont violé la sainteté. Il ne tarda pas à reconnoître le mérite de son hôte, & dès-lors il le combla de caresses, & le nomma son fils. Il l'exhortoit à supporter avec courage l'adversité, relevoit ses espérances, calmoit ses chagrins, & lui faisoit trouver des plaisirs au sein même de sa disgrâce. Ali Bey eût pu couler des jours paisibles auprès de *Scheik Daher*; mais l'ambition dont il étoit dévoré ne lui permettoit pas de se livrer au repos. Il entretenoit un commerce secret avec quelques-uns des *Sangiaks* attachés à ses intérêts. Il échauffoit leur zèle par l'appât des meilleurs gouvernemens. Le prince d'Acre de son côté, écrivoit à ses amis du grand-Caire, & les pressoit de hâter le rappel du *Scheik Elbalad*. Sur ces entrefaites, *Rahiph* devenu grand Vifir, prit hautement la cause de son ancien protégé, & employa le crédit dont il jouissoit, pour opérer son rétablissement. Ces divers moyens réussirent au gré des vœux d'Ali. Les Beys l'inviterent à

revenir au grand - Caire , & à reprendre sa dignité. Il partit sur le champ , & fut reçu aux acclamations du peuple.

Le Scheik Elbalad rétabli , connoissoit parfaitement l'incertitude de sa position. Il ne pouvoit compter sur une administration tranquille. Les haines étoient assoupies & non éteintes. De toutes parts l'orage grondoit autour de lui. Tous ceux que le meurtre d'Ibrahim le Circassien avoit révoltés , lui tendoient sans cesse des pièges. Il falloit toute sa pénétration pour les éviter. Ils n'attendoient qu'une occasion favorable pour faire éclater leur ressentiment. La mort de *Rahiph* , arrivée en 1765 , la leur fournit. Ils leverent le masque , & lui déclarerent une guerre ouverte. Sur le point de succomber , il se sauva dans l'Arabie heureuse , visita les côtes de la mer rouge , examina l'état du pays , & revint se réfugier auprès de Scheik Daher qui le reçut avec la même tendresse. Ce sage vieillard , instruit par une expérience de quatre-vingts années , avoit éprouvé l'une & l'autre fortune. Il étoit propre à donner des consolations à un malheureux. Il charmoit par la sagesse de ses discours les ennuis de son hôte ; il relevoit son courage par l'espoir d'un avenir plus heureux , & s'efforçoit de lui faire

oublier ses malheurs. Tandis qu'il adouciſſoit ſon deſtin, les Sangiaks du parti d'Ibrahim le Circaſſien, croyant leur ennemi abſolument terraffé, ſ'abandonnerent à toutes ſortes de vexations, & perfécuterent ceux qui étoient dévoués aux intérêts d'Ali. Cette imprudence ouvrit les yeux du plus grand nombre. Ils ſ'apperçurent qu'ils étoient les jouets de quelques ambitieux, & pour renforcer leur parti, rappelerent l'ancien Scheik Elbalad, & ſ'engagerent à le ſoutenir de tout leur pouvoir. Il partit auffi-tôt au milieu des embrasemens de Scheik Daher qui fit des vœux pour ſa proſpérité.

De retour au grand-Caire en 1766, Ali tint conſeil avec ſes partiſans. Il leur repréſenta que ſa modération n'avoit fait qu'exciter à la vengeance les amis d'Ibrahim, que la fuite ſeule avoit pu le ſouſtraire à leurs complots, & que pour opérer la ſureté commune, il falloit ſacrifier ces eſprits turbulens. Toute l'assemblée applaudit à cette réſolution, & le lendemain, on fit couper la tête à quatre des proſcrits. Cette exécution affura la tranquillité d'Ali. Il ſe vit à la tête du gouvernement, & dans l'eſpace de ſix ans, il éleva ſeize de ſes Mamlouks au poſte de Bey, & l'un d'eux à celui de Janiffaire Aga. Les principaux étoient *Maha-*

med-Abou-Dahab, *Ismaël*, *Mourad*, *Hassan*, *Tentaoui* & *Ibrahim*. Le premier étoit son compatriote. Il l'avoit acheté en 1758, & conservoit pour lui une affection particuliere.

Chef suprême de la république, il prit toutes les mesures pour rendre sa puissance durable. Non content d'avoir fait monter jusqu'à six mille le nombre de ses Mamlouks, il soudoya six mille *Mograbi* (b). Il faisoit observer parmi ses troupes une discipline sévère, & en les exerçant continuellement au manient des armes, formoit d'excellens soldats. Il s'attacha les jeunes gens qui composoient sa maison par les soins paternels qu'il prit de leur éducation, & sur-tout par son attention à répandre les graces & les faveurs sur ceux qui en étoient les plus dignes. Son parti devint si puissant que ceux de ses collegues qui n'étoient pas de ses amis, redoutoient son pouvoir & n'osoient contrarier ses desseins. Croyant son autorité établie sur une base solide, il s'occupa du bien des peuples. Les Arabes répandus dans les déserts & sur les frontieres d'Egypte, y causoient des ravages qu'un gouvernement mobile ne pou-

(d) *Mograbi* signifie Occidentaux. Les Egyptiens donnent ce nom général aux habitans de la côte de Barbarie.

& fut sur le point de lui trancher la tête. Cette intégrité qu'il observoit dans toutes les parties de l'administration, rendit les Egyptiens heureux. Ils crurent revoir le siècle d'or. Encore aujourd'hui ils ne cessent de bénir sa mémoire & de chanter ses louanges.

Ali Bey avoit acheté une esclave enlevée dans la Russie rouge. Elle étoit belle. Des cheveux blonds qui descendoient jusqu'à terre, une taille noble, un teint d'une blancheur éblouissante, des yeux bleus couronnés de sourcils noirs, étoient les moindres des trésors dont la nature avoit orné la jeune Marie. Elle avoit une ame au dessus de la beauté. Jamais le malheur de son sort ne put la faire descendre aux desirs de son maître. Il fit parler sa puissance, mais elle lui montra qu'elle étoit libre au milieu des fers. Il voulut l'éblouir par l'éclat qui l'environnoit. Elle parut insensible aux attraits de la grandeur. Charmé de la hauteur d'un caractère dont il portoit l'empreinte dans son ame, il lui parla en homme passionné, & lui offrit sa main à condition qu'elle renonceroit au christianisme. Marie, quoiqu'elle se sentit du penchant pour un homme qui l'avoit traitée avec tous les égards dus à son sexe, eut le courage de refuser. Enfin il lui permit

de rester dans la religion de ses peres, pourvu qu'elle n'en donnât pas de marques extérieures, & il obtint son consentement. Il l'aima tendrement & tant qu'il vécut il n'eut point d'autre femme.

Parvenu au faite de la grandeur , Ali n'avoit point oublié ceux dont il tenoit le jour. S'étant raccommo­dé avec la Porte , il confia à Tentaoui l'escorte du *Khafné* que l'on envoie tous les ans à Constantinople , & le chargea de passer dans la Natolie , & de lui amener son pere & sa famille. Ayant appris leur arrivée à Boulak , il marcha à leur rencontre , suivi d'un nombreux cortège. Aussitôt qu'il aperçut le vieux *Daoud* , il descendit de cheval , courut au devant de lui & se jetant à genoux , lui baïsa les pieds en le nommant son pere. Le vieillard répandoit des larmes de joie , & ce jour fut le plus beau de sa vie. Il embrassa sa sœur , & un neveu qu'on lui présenta. Après cette tendre reconnoissance , il les conduisit dans son palais qui donnoit sur la place de l'Esbekié (e). Les Mamlouks s'empres­serent de laver les pieds du pere de leur maître , & lorsqu'il eut été revêtu d'habits magnifiques ,

(e) C'est le nom de la plus grande place du Caire. La plupart des Beys y ont leurs palais.

on l'introduisit dans le harem, où l'épouse d'Ali le combla de careffes.

Daoud monté sur un superbe cheval, fut conduit à la salle du Divan. Les Beys, le Pacha lui-même, le complimenterent & lui firent des présens. Après sept mois de séjour en Egypte, il voulut retourner dans sa patrie, & Ali le renvoya dans sa ville natale sur un vaisseau chargé de richesses. Il garda sa sœur & son neveu. Vous voyez, Monsieur, que des événemens qui ont beaucoup de rapport avec l'histoire de Joseph se renouvellent souvent en Egypte (f).

Le Scheik Elbalad desirant donner une nouvelle preuve de son amitié à Mahamed *Aboudahah*, & se l'attacher par des liens indissolubles, lui fit épouser sa sœur. On célébra pendant trois jours ce mariage par des illuminations, des courses de chevaux, & des fêtes brillantes. C'étoit accumuler des bienfaits sur un perfide qui méditoit en silence la ruine de son bienfaiteur. Lié secrètement avec les restes de la

(f) Jacob étant arrivé en Egypte, Joseph monta sur son char, & marcha au-devant de son pere. L'ayant aperçu il descendit promptement, se jeta à son cou, & l'embrassa en pleurant, ch. 46. Le nouveau Joseph ne montra pas moins de tendresse pour ses parens.

maison d'Ibrahim, il aspirait à la souveraine puissance. L'ambition & la soif de l'or (g) avoient corrompu son cœur. Tous les moyens qui pouvoient le faire parvenir à la dignité de *Scheik Elbalad* lui sembloient légitimes. Les Sangiaks avec lesquels il étoit d'intelligence, connoissant son avarice, lui donnerent des sommes considérables pour l'engager à se défaire d'Ali. Sachant combien sa vigilance & l'amour de tout ce qui l'entouroit, rendoient difficile l'exécution de ce complot, & craignant pour sa vie s'il étoit découvert, il le remit à des tems plus favorables & garda l'or. Mais pour augmenter la confiance de son ami, & l'aveugler davantage, il lui découvrit la conspiration. Cet aveu réussit au delà de son espérance. La tendresse d'Ali pour un gendre auquel il croyoit devoir la sûreté de ses jours devint extrême. Cependant Abou-Dahab ne perdoit point de vue son infame projet. Il tenta la fidélité de *Tentaoui*, & il lui offrit 300000 liv. pour massacrer son patron, tandis qu'il joueroit avec lui aux échecs. Ce brave chef courut sur le champ avertir Ali de cette proposition. Le Scheik El-

(g) On l'avoit nommé *Abou-Dahab*, pere de l'or, à cause de son avarice.

balad trop prévenu en faveur de Mahamed , ne fit qu'en rire. Le traître n'ayant pu réussir , essaya une autre voie. Il voulut forcer son épouse à empoisonner un frere qu'elle aimoit , en lui présentant une tasse de café. Elle rejeta sa proposition avec horreur , & envoya un esclave fidelle conjurer Ali de se tenir sur ses gardes , & de craindre Abou-Dahab comme son plus dangereux ennemi. Tant d'avertissemens auroient dû lui deffiller les yeux , mais sa tendresse étoit à son comble. Il ne put croire des crimes que son cœur défavouoit , & ses bienfaits le rassurerent.

En 1768 , les Russes déclarerent la guerre au grand-Seigneur , & leurs flottes pénétrèrent dans la Méditerranée. Le Scheik Elbalad leva suivant la coutume douze mille hommes pour les envoyer au secours de la Porte. Ses ennemis profiterent de cette circonstance pour le perdre. Ils écrivirent au Divan de Constantinople , que les troupes qu'il rassembloit , étoient destinées à servir dans les armées des Russes , avec lesquels il avoit fait un traité d'alliance. La lettre étoit signée de plusieurs Beys. La calomnie fut crue sans examen , & sur le champ le Sultan envoya un Capigi Bachi , avec quatre satellites pour lui trancher la tête. Heureusement

ment qu'Ali avoit un agent fidelle dans le conseil. Il lui expédia promptement deux courriers, l'un par terre, l'autre, par mer pour lui apprendre cette trahison. Ils arriverent avant les envoyés du Grand-Seigneur. Le *Scheik Elbalad* tint la chose secrete. Il fit venir *Tentaoui* dans lequel il avoit beaucoup de confiance, & lui ayant découvert le mystere, lui commanda de se déguiser en Arabe, & d'aller avec douze Mamloucks, à vingt milles du Caire attendre les émissaires de Constantinople. Vous leur enlevez, ajouta-t-il, les dépêches dont ils sont porteurs, & vous les mettez à mort.

Tentaoui s'acquitta parfaitement de sa mission. Après avoir attendu quelque tems dans le poste qu'on lui avoit désigné, il vit paroître le *Capigi Bachi* & ses satellites. Il se saisit de leurs personnes, leur arracha l'ordre fatal, les fit massacrer & ensevelir dans le sable. Muni du *Firman*, le *Scheik Elbalad* assembla les chefs de la république, & après leur en avoir fait la lecture leur dit : « Jusqu'à quand ferons-nous » les victimes du despotisme de la Porte Ottomanne ? Quelle confiance pouvons-nous avoir » dans ses traités ? Depuis quelques années elle » a fait périr contre toute justice une partie » des chefs de cet état. Plusieurs d'entre vous

» ont assisté à cette exécution sanglante, & en
 » portent encore les marques. Voyez le sang
 » dont quatre de vos collegues ont rougi le
 » marbre que nous foulons aux pieds. Aujour-
 » d'hui on ordonne ma mort; demain on de-
 » mandera la tête de celui qui remplira ma
 » place. Voici le moment de secouer le joug
 » d'un Despote, qui violant nos privileges &
 » nos loix, semble disposer à son gré de nos
 » vies. Unissons nos armes à celles des Russes.
 » Affranchissons cette république de la domina-
 » tion d'un maître barbare. Aidez-moi de vos
 » efforts, & je vous répons de la liberté de
 » l'Egypte. » Ce discours produisit tout l'effet
 qu'Ali avoit droit d'en attendre. Les seize Beys
 qui étoient de son parti, crièrent d'une voix una-
 nime qu'il falloit déclarer la guerre au Grand-
 Seigneur. Ceux qui lui étoient contraires ne
 pouvant s'opposer à ce projet, promirent de le
 seconder de tout leur pouvoir. Sur le champ
 on signifia au Pacha l'ordre de quitter l'Egypte
 sous vingt-quatre heures. Le Scheik Elbalad
 fit part de cette résolution au prince d'Acre,
 & lui promit de joindre ses troupes aux siennes
 pour conquérir la Syrie.

Aussi-tôt que le Divan de Constantinople eut
 connoissance de la rebellion des Beys, & de

Porage qui menaçoit la Syrie, il commanda au Pacha de Damas d'attaquer Scheik Daher avant que les forces de l'Egypte l'eussent joint. A l'instant ce Vice-Roi marcha avec vingt mille hommes rassemblés à la hâte pour surprendre Saint-Jean d'Acre. Le vieux Prince, qui toute sa vie avoit fait la guerre aux Turcs, ne fut point alarmé de leur approche. Il monte à cheval, appelle ses sept fils, qui tous commandoient dans des châteaux fortifiés, & se mettant à la tête de neuf mille cavaliers, marche droit aux ennemis. Tandis que l'un de ses fils les harceloit avec un corps de cavalerie légère, Scheik Daher alla se poster près du lac de Tybériade. Il étoit averti de tous leurs mouvemens. Lorsqu'il fut que dans peu les Turcs arriveroient, il partagea ses troupes en trois divisions. Il enjoignit aux deux premières de se cacher sur les montagnes jusqu'au moment du signal. Pour lui, ayant laissé dans la plaine un camp rempli de vivres, il se retira à quelque distance. Au commencement de la nuit le Pacha s'imaginant surprendre les Arabes, s'avançoit en silence à la faveur des ténèbres. Il arrive au camp, & le peu de troupes qu'on y avoit laissées se retirèrent précipitamment, après une légère escarmouche. Il crut que la crainte avoit causé leur fuite, & ses soldats

échauffés par une marche forcée, regarderent comme une conquête les provisions abondantes qu'ils trouvoient, & burent avidement du vin. Au point du jour Scheik Daher donna le signal convenu, & les trois corps de cavalerie se précipiterent ensemble dans le camp, le sabre à la main. N'ayant trouvé que des gens ivres, ils n'eurent la peine que de les massacrer. Ils en tuèrent huit mille, firent un grand nombre de prisonniers, & s'emparèrent des tentes, des armes & des bagages du Pacha, qui s'enfuit pendant le tumulte, & se sauva dans les murs de Damas. L'Emir se hâta d'envoyer un courrier au grand Caire pour y porter la nouvelle de sa victoire, & retourna dans sa principauté.

Ali voyant son allié en sûreté tourna ses armes d'un autre côté. Il avoit parcouru l'Yemen & la côte orientale de la mer rouge. Jugeant combien il retireroit d'avantages du commerce & des productions de ces contrées s'il pouvoit les soumettre à son empire, il leva deux corps d'armées, l'un de vingt-six mille hommes de cavalerie, l'autre de neuf. Il donna le commandement du premier à son gendre, & celui du second à Ismaël Bey. *Abou-Dahab* devoit attaquer l'Arabie heureuse & les provinces intérieures; Ismaël les villes maritimes, & les ports de mer,

Il remit aux généraux le plan qu'ils devoient suivre, & équippa une flotte pour côtoyer le rivage de la mer rouge, & leur porter des provisions. Il avoit calculé en habile guerrier les obstacles qu'ils auroient à surmonter, & le succès dépendoit de leur fidélité à exécuter ses ordres. Les cohortes Egyptiennes partirent du grand Caire en 1770. Tandis qu'elles marchaient à la conquête de l'Arabie, le Scheik Elbalad demeura dans la capitale, où il s'occupa plus particulièrement de la police intérieure du royaume & du bonheur des peuples.

Les douanes de l'Egypte étoient depuis longtemps entre les mains des Juifs qui commettoient des déprédations criantes, & vexoient impunément les étrangers. Il les leur ôta & en confia l'administration à des chrétiens de Syrie, en leur recommandant expressément de favoriser les négocians Européens. Il avoit senti combien l'Egypte pouvoit devenir florissante par le commerce. Son projet étoit de l'ouvrir aux nations de toutes les contrées du monde, & de la rendre l'entrepôt des marchandises de l'Europe, de l'Inde, & de l'Afrique. Il ne falloit pour cela que veiller à la sûreté des caravanes, & mettre les négocians sous la protection des loix. C'est ce qu'il fit en répri-

mant de tous côtés les Arabes vagabonds , & en établissant au grand Caire Selim Aga , & Soliman Kiaïa des Janissaires pour protéger les marchands , & leur faire rendre justice. Dans la même vue , il avoit ordonné à ses généraux de laisser des officiers dans les ports dont ils s'empareroient , pour accueillir les vaisseaux de l'Inde , & les défendre contre l'avidité des naturels du pays. Il ne tarda pas à jouir de la sagesse de son administration. Il eut le bonheur de voir les Egyptiens foulagés , les étrangers traités favorablement , la sûreté publique établie , l'agriculture encouragée , & la république élevée à un point de splendeur auquel elle n'étoit pas parvenue depuis son établissement.

Tandis que ces soins l'occupaient , ses généraux triomphoient dans l'Arabie. *Abou-Dahab* conquit l'Yemen dans une campagne , détrôna le Schérif de la Mecque , & mit à sa place l'Emir-Abdalla , qui pour faire sa cour à Ali le gratifia du titre pompeux de Sultan de l'Egypte & des deux mers. De son côté Ismaël se rendit maître de toutes les villes qui bordent la côte orientale du golfe Arabique. Ils revinrent au Caire couverts de lauriers. Les habitans les reçurent avec de grandes accla-

mations, & on célébra leurs triomphes par des fêtes éclatantes.

Ali n'avoit point oublié l'expédition de Syrie. En 1771, il envoya Mahamed *Abou-Dahab* à la tête de quarante mille hommes, tenter cette conquête. Tandis que les troupes traversoient le désert, des vaisseaux partis de Damiette portoient à Saint-Jean d'Acre les provisions dont elles avoient besoin. Profitant en habile politique de la circonstance actuelle, le Scheik Elbalad écrivit au comte Alexis Orlow, alors à Livourne, pour former un traité d'alliance avec l'impératrice de Russie. Il offroit à l'amiral, de l'or, des vivres & des soldats, lui demandoit des ingénieurs, & promettoit de joindre ses forces à celles des Russes pour renverser le trône Ottoman. Le comte remercia Ali, l'encouragea dans sa glorieuse entreprise, lui fit de grandes promesses qui ne se réalisèrent point, & l'affura qu'il alloit envoyer ses dépêches à sa souveraine.

L'année d'auparavant il avoit député un négociant Vénitien nommé Rosetti, vers la république de Venise pour lui offrir son alliance, & l'encourager à reprendre aux Turcs les îles & les belles provinces qu'elle avoit possédées dans la Méditerranée. Il promettoit de l'aider de

toutes les forces de l'Egypte , & d'y rétablir son ancien commerce ; mais la république n'adopta pas cette hardie entreprise.

Pendant ces négociations *Abou-Dahab* , aidé des conseils & des secours du prince d'Acre , enlevoit aux Ottomans les villes de Syrie , & les chassoit devant lui comme un troupeau. Arrivé le neuf Mars près des murs de Gaza munie d'une forte garnison , il la prit d'assaut dans trois jours. Rama lui coûta plus de peines & de tems. Les assiégés se défendirent avec tant d'intrépidité , qu'il ne put y entrer par force. Il en forma le blocus , & après un mois elle capitula. Le gouverneur s'étoit sauvé craignant le sort qui l'attendoit. Les Turcs n'osoient paroître en rase campagne , & se défendoient à l'abri de leurs murailles. Après ces deux conquêtes , le vainqueur alla mettre le siege devant *Naplous* , autrefois Neapolis. La résistance opiniâtre des assiégés , jointe au peu d'usage que les Egyptiens avoient de l'artillerie , fit traîner le siege en longueur. On combattit long-tems autour des murs sans de grands succès. *Abou-Dahab* désespérant d'emporter la place d'assaut , resserra ses lignes de circonvallation ; & l'enleva par famine. Il tourna ensuite ses armes contre Jérusalem , que les Mahométans ainsi que les

Chrétiens , appellent la ville sainte , & pour laquelle ils ont une grande vénération , parce qu'ils prétendent que Mahomet y a été transporté miraculeusement , & qu'il y a prié dans la compagnie des prophètes (h). L'ayant sommée de se rendre , le gouverneur & le grand-prêtre lui envoyèrent une députation avec des présens. Ils le conjurèrent de détourner l'orage des murs de Jérusalem , de respecter le lieu où le prophète avoit prié , & l'assurèrent que s'il réduisoit sous son obéissance Damas , ils suivroient le sort de la capitale , & lui ouvreroient leurs portes. Le général Egyptien acquiesça à leur demande , & conduisit ses troupes devant *Jassa* , l'ancienne Joppé. Elle est bâtie sur un rocher qui s'avance dans la mer. Ses fortifications , & l'avantage de son assiette rendirent le siège long & meurtrier. Pendant deux mois *Abou-Dahab* battit les murailles avec toute son artillerie ; mais comme elle n'étoit ni considérable , ni dirigée par des ingénieurs habiles , il ne fit pas de grandes brèches. Les Egyptiens livrèrent plusieurs assauts , & les intrépides.

(h) « Louange à Dieu ! qui a transporté pendant la nuit son serviteur du temple de la Mecque au temple de Jérusalem , dont nous avons béni l'enceinte pour y laisser des marques de notre puissance. Le Coran , chap. 17 ».

Mamlouks parvinrent jusqu'au haut des remparts ; mais ils furent repouffés avec perte. Cependant une partie des assiégés avoit péri. Ceux qui restoient , craignant d'être passés au fil de l'épée, si la place étoit emportée de force , capitulerent. Le général , après y avoir laissé garnison , se rendit à Saint-Jean d'Acre au commencement de Septembre. Le prince Arabe l'y reçut avec joie , le félicita de ses succès , & lui fournit des vivres & des munitions.

Mahamed ayant laissé ses troupes se reposer pendant quinze jours , alla attaquer *Seide* , l'ancienne Sidon , près de laquelle florissoit jadis la ville de Tyr , célèbre par son commerce ; ses arts , & sa marine. L'isle sur laquelle elle étoit bâtie est jointe à la terre , & n'offre plus que des ruines. Seide se rendit à la première sommation. Maître des places les plus importantes de la Syrie , *Abou-Dahab* conduisit son armée devant la capitale. Damas située dans une riche plaine , est environnée de ruisseaux ; & de jardins remplis d'orangers , de pistachiers , de grenadiers , & d'une multitude d'arbres fruitiers , dont les fruits sont délicieux. On en fait des pâtes excellentes qui servent à la composition du sorbet , & que l'on vend dans tout l'Orient. Rien n'est plus beau , plus riant , plus

frais , que les environs de cette ville. Ce ne font de tous côtés que bosquets , ruisseaux , & pavillons charmans , où la moleffe turque s'endort sur des couffins de velours & de satin. Les Arabes la nomment *Echchams* , la ville du soleil. Les eaux y font admirables pour la trempe de l'acier , & les armes , les poignards , les sabres qu'on y fabrique font renommés dans tout le monde. Le Pacha s'y étoit enfermé avec une garnison nombreuse. Il la défendit pendant deux mois avec courage. A la fin de Novembre , voyant les murs renversés , les forts avancés détruits , & les ennemis prêts à monter à l'assaut , il s'enfuit pendant la nuit , & la ville fut rendue. La garnison s'étoit retirée dans la citadelle. Il fallut former un second siege , & ce ne fut qu'après bien des efforts que les Egyptiens s'en emparerent.

Il ne restoit plus aux Turcs de places considérables qu'Alep. La prise de cette ville auroit assuré à la république d'Egypte la possession de la Syrie ; mais *Abou-Dahab* craignoit que cette conquête ne retardât ses desseins. Il méditoit depuis long-tems la ruine d'Ali , son patron , son beau-frere & son ami. Le desir de gagner les soldats en les rendant compagnons de ses victoires , avoit armé son bras ;

& dirigé ses démarches. L'intérêt de l'Egypte, que la réunion de la Syrie eût rendu indépendante de la Porte Ottomane, n'entroit pour rien dans ses projets. Lorsqu'il fut sûr des officiers & des soldats, lorsqu'il leur eut fait prêter serment de fidélité, il leva l'étendard de la rébellion. Il tira toutes les garnisons des places conquises, & rendant inutile le fruit de tant de sang répandu, & d'une année de combats, il rentra dans l'Egypte. Aussi-tôt qu'il fut parti, les Turcs reprirent sans efforts les villes qu'on leur avoit enlevées, releverent les murs, & y ajoutèrent de nouvelles fortifications. *Abou-Dahab*, quoiqu'enflé de ses succès, n'osa d'abord attaquer la capitale, où son rival étoit trop puissant; il cotoya le rivage occidental de la mer rouge, traversa le désert, & se rendit dans la haute Egypte. Ce fut alors qu'il manifesta ouvertement ses coupables intentions. Il s'empara de Girgé & des villes importantes. Il gagna par force, ou par adresse, les Beys qui y commandoient, & descendit vers le Caire.

Ali Bey se repentit, mais trop tard, d'avoir plutôt suivi les mouvemens de son cœur que les conseils de la prudence, en mettant dans les mains d'un perfide le commandement qu'il n'auroit jamais dû lui confier. Il lui restoit des

ressources, & il se hâta de les opposer à son ennemi. Ayant rassemblé vingt mille hommes, il mit à leur tête Ismaël Bey, sur l'expérience & la fidélité duquel il devoit compter. *Abou-Dahab* étoit campé près de Gizé; Ali ordonna à son général de se poster au vieux Caire, & d'empêcher les ennemis de traverser le fleuve. Rien n'étoit plus aisé; mais le perfide Ismaël trahissant lâchement les intérêts de son patron, fit un traité d'alliance avec *Abou-Dahab*, & passa dans son camp. La jonction des deux armées fut un coup de foudre pour le généreux Ali. Dans les premiers mouvemens de son désespoir, il résolut de s'enfermer dans le château du grand Caire avec le peu de braves qui lui restoit, & de s'ensevelir sous ses ruines. Les fils de Scheik Daher qui l'aimoient, lui représentèrent la folie de cette résolution, & le conjurèrent de se sauver avec eux à Saint-Jean d'Acree. Il goûta la sagesse de ce conseil, & en profita. Sur le champ, il écrivit au comte Alexis Orlow, pour le prier de lui envoyer en Syrie des munitions de guerre & quelques officiers. Il chargea de ses dépêches l'Arménien Jacob, qui s'étoit déjà acquitté d'une semblable commission, rassembla ses trésors, & les fit charger sur vingt chameaux. Il envoya

demander à *Mallein Réisk*, auquel il avoit confié l'intendance des revenus de l'Egypte, tout ce qu'il avoit d'argent ; mais le fourbe s'étoit caché , & il fut impossible de le trouver. Au milieu de la nuit, Ali Bey, accompagné des fils de Scheik Daher, de Tentaoui, Rossuan, Haffan, Kalil, Mourad, Abd Errohman, Latif, Moustafa, Ibrahim, Zoulficar, Hacheph, Osman, Selim Aga, & Soliman Kiaïa des Janissaires, tous Beys de sa création, & d'environ sept mille hommes de troupes, sortit pour la troisième fois du grand Caire, & s'enfuit à travers les déserts. Il emportoit avec lui quatre-vingts millions en or & en argent. Après cinq jours d'une marche forcée, il arriva le 16 Avril 1772 aux portes de Gaza, & ses troupes commencerent à respirer. La trahison de deux hommes à l'amitié desquels il avoit le plus de droit, navroit son ame de tristesse. Il frémissoit au nom seul d'*Abou-Dahab*, & le sang bouillonoit dans ses veines. Cette agitation jointe à la fatigue d'une route aussi pénible, le firent tomber dans une grave maladie. Livré à la plus sombre mélancolie, il attendoit la mort avec une sorte de consolation. La liberté procurée à l'Egypte, l'Arabie soumise à sa domination, la justice rétablie dans les villes, le commerce flo-

rissant, tout le bien qu'il avoit fait aux peuples, tous les avantages qu'il desiroit leur assurer encore, il les voyoit évanouis pour toujours, & cette idée mettoit le comble à ses maux. Tandis qu'il étoit dévoré de ces soucis cuisans, le Scheik Daher, ce respectable vieillard, son ami fidelle, son protecteur dans l'adversité, vint le visiter dans sa tente. Il mêla d'abord ses larmes aux siennes, il l'appella son fils, & tâcha par des discours pleins de sens & de tendresse, d'apporter du soulagement à ses peines. Il lui représenta que son sort n'étoit point désespéré, que l'escadre Russe approchoit, & qu'avec ce secours, il pourroit remonter au poste, d'où la trahison l'avoit précipité. Combien les tendres consolations de l'amitié ont de pouvoir sur les cœurs sensibles! C'est un baume salutaire qui pénètre dans tous les sens, & guérit comme par enchantement, les blessures de l'ame & du corps. Ali en sentit l'effet, & l'espoir vint ranimer le flambeau de ses jours. Le prince Arabe avoit amené son médecin avec lui; il le laissa auprès du malade, qui dans quelques semaines recouvra la santé.

Un détachement de l'escadre Russe ayant paru devant Saint-Jean d'Acre, Ali profita de cette occasion pour écrire au comte Orlov. Il lui

faisoit les mêmes demandes, le prioit de lui envoyer des canons, quelques ingénieurs, & un corps de trois mille Albanois. Il l'assuroit qu'aussi-tôt après son rétablissement au grand Caire, toutes les forces de l'Egypte seroient à sa disposition. Il adressoit en outre une lettre à la Czarine, par laquelle il sollicitoit son alliance, & lui proposoit un traité de commerce avec l'Egypte. Zulficar Bey, porteur de ces dépêches, étoit chargé de présenter à l'amiral Russe trois superbes chevaux richement enharnachés. Il est certain que si la Russie eût envoyé ce foible secours au *Scheik Elhalad*, il auroit triomphé de ses ennemis, & se seroit fait déclarer roi d'Egypte. On ne peut douter que la reconnoissance ne l'eût porté à faire passer entre les mains Russes le commerce des contrées Orientales, & à leur céder des ports dans la mer Rouge, & la Méditerranée. Cette alliance eût pu changer la face de l'Orient. Les vaisseaux Russes mirent à la voile pour Paros le 18 Mai 1772, & conduisirent l'ambassadeur d'Ali.

La retraite précipitée d'*Abou-Dahab*, avoit donné le tems aux Turcs de rentrer dans leurs possessions, & de s'y fortifier. Ali tenta de les en chasser une seconde fois. Ayant formé un corps

corps de six mille hommes , il en donna le commandement au brave *Tentaoui* , & lui ordonna d'attaquer Seide. *Scheik* Lebi , & *Scheik* *Crim* , l'un fils , l'autre gendre du prince d'Acre , se joignirent au chef Egyptien , & marcherent de concert. Ils rencontrerent dans leur route, *Hassan Pacha* qui les attendoit dans un poste avantageux à la tête de treize mille hommes. Malgré leur infériorité , ils ne balancerent pas à lui livrer combat. Leur cavalerie étoit excellente. Ils fondirent tous ensemble sur les Turcs , les enfoncerent , en taillèrent un grand nombre en pieces , & mirent le reste en fuite. Les fuyards porterent l'allarme dans Seide , qui ouvrit sur le champ ses portes aux vainqueurs. *Tentaoui* ayant laissé une garnison dans la ville sous les ordres de *Hassan Bey* , revint au camp , où il reçut les complimens d'*Ali* , & du prince d'Acre.

Le 13 Août de la même année , *Ali* marcha contre *Jaffa* , accompagné des vaillants fils de *Scheik* *Daher*. Ce prince équipa deux vaisseaux pour porter aux assiégés des munitions & des vivres. Aussi-tôt que les troupes furent en présence de la place , le général somma le commandant de la rendre , & sur son refus l'assiéga. Il battit les murailles pendant qua-

rante jours ; mais son artillerie trop foible ne fit que des brèches peu considérables. Néanmoins il donna le signal de l'affaut , & ses soldats s'y portèrent avec intrépidité. La difficulté de l'escalade , & la valeur des assiégés , les forcèrent à la retraite. Ne croyant pas pouvoir l'emporter de force il la bloqua , & résolut de la prendre par famine. Pendant le blocus il envoya Tentaoui avec un détachement de cavalerie pour surprendre Gaza. Ce brave chef partit comme un éclair , enleva la place d'emblée , & après y avoir laissé garnison , retourna au camp couvert de lauriers. Les habitans de Jassa recevant des secours par mer , se défendoient avec constance. La seule chose dont ils manquaient absolument , étoit le bois. La campagne des environs est délicieuse ; elle est entrecoupée de jardins où les orangers , les citronniers forment de charmans ombrages. Des sources abondantes qui coulent du pied de la montagne les arrosent , & entretiennent leur verdure éternelle. Ces beaux arbres font une partie de l'année chargés de fleurs & de fruits. Ali les avoit épargnés. S'étant apperçu que les assiégés venoient les abattre & les enlever à la faveur des ténèbres , il les fit couper sur le champ , & détruisit ces riantes plantations.

Sur ces entrefaites, l'ambassadeur d'Ali & l'Arménien Jacob revinrent de leur mission à bord d'un vaisseau Anglois, commandé par le capitaine Braoun. Le comte Orlow lui envoyoit deux officiers Russes, avec des dépêches par lesquelles il l'assuroit de son amitié, & lui promettoit des secours puissans. Ces officiers lui présentèrent de la part de l'amiral, trois canons de fonte de quatre livres de balles, sept barils de poudre, & 500 boulets. C'est à quoi se bornèrent les magnifiques promesses du comte Alexis.

Le siège continuoit toujours. Clinglinoff, capitaine Russe, éleva une nouvelle batterie de trois canons de douze livre de balle, avec laquelle il fit beaucoup de mal à la ville. Il avoit déjà renversé une partie de la muraille, lorsque voulant voir l'effet de l'artillerie, il regarda par une embrasure, & fut tué d'un coup de mousquet. Peu de tems auparavant ce brave officier s'étoit embarqué avec un seul homme pendant la nuit, pour brûler les vaisseaux Turcs qui mouilloient dans le port. Ayant été découvert, avant d'avoir pu exécuter son dessein, le feu des remparts l'avoit forcé de se retirer précipitamment.

Le capitaine Braoun ajouta six canons à ceux

qui tiroient déjà contre la place. Ces diverses batteries formerent des brèches praticables. Ali sonna la charge, & ses troupes monterent à l'assaut. Malgré leur ardeur, elles furent obligées de céder à la valeur d'une garnison nombreuse, qui recevoit sans cesse de nouveaux renforts par mer. Plusieurs vaisseaux Russes, à la priere d'Ali, s'approcherent de Jaffa, bombarderent la ville, pendant deux jours, & renverserent une partie des maisons; mais craignant d'être jetés à la côte, si les vents d'Ouest souffloient avec violence, ils quitterent cette rade dangereuse. Ces attaques multipliées avoient réduit les assiégés à une grande extrémité. Ils ne voyoient autour d'eux que des monceaux de ruine. Le gouverneur effrayé se sauva pendant la nuit, & trompant la vigilance des ennemis, gagna *Naplous* où commandoit son frere. Le lendemain, trente & un Janvier, Ali entra dans la ville. Ce siege meurtrier lui coûta trois Beys, & un grand nombre de Mamlouks. Il remit la place au prince d'Acre, qui avoit approvisionné son armée de vivres & de munitions.

Pendant qu'il campoit devant Jaffa, *Malleem Reisk* intendant des douanes d'Egypte, vint le trouver dans sa tente, déguisé en Dervich. Son visage brûlé par le soleil, sa maigreur, ses vê-

temens sales & déchirés , le rendoient méconnoissable. Il dit pour s'excuser, qu'aussi-tôt qu'il avoit appris l'élévation d'*Abou-Dahab*, craignant l'avarice de ce traître, il avoit enfoui ses richesses, s'étoit fauvé dans les déserts, où, depuis un an, il traînoit une vie misérable. Ali le voyant malheureux, eut pitié de son sort, oublia sa perfidie, & lui fit donner des habits & de l'argent. Dans le même tems, le camp fut témoin d'un autre exemple de la vicissitude des choses humaines. L'*Emir Abdalla* qui, par l'ordre d'Ali, avoit été élevé à la principauté de la Mecque, à la place du Scherif, venoit implorer son assistance. On avoit rétabli son rival, & il s'étoit vu contraint de prendre la fuite. Ali le consola, le combla de présens, & il s'en retourna à Médine. C'est ainsi que la disgrâce du chef de la république d'Egypte, entraîne le malheur de toutes les personnes attachées à son parti.

Après la prise de Jassa, le Scheik Elbalad conduisit ses troupes devant Rama, qui fut emportée l'épée à la main. Ces succès relevoient l'espérance de ses partisans, & leur donnoient la confiance de rentrer triomphans au grand Caire. Ali n'avoit point cessé d'entretenir des liaisons avec les chefs des Janissaires, qui

ont beaucoup de pouvoir dans la capitale. Les promesses dont il les flattoit , & l'averfion que leur infpiroit l'avarice d'*Abou-Dahab* , les déterminèrent à prendre ouvertement fon parti , & à demander fon rappel. Ils lui écrivirent qu'il pouvoit revenir , & qu'ils défendroient fes intérêts. Cette nouvelle le combla de joie ; il en fit part à fes amis , & il fe difpofa à rentrer en Egypte. Scheik Daher étoit d'un avis contraire. Il lui confeilloit d'attendre les fecours promis par la Ruffie , de fomenter la divifion parmi les chefs de la république , de s'affurer davantage de la difpofition des troupes à fon égard , & de ne pas hafarder légèrement fa fortune & fa vie. Ces confeils dictés par la prudence , ne furent point fuivis. Ali impatient de retourner au grand Caire , & d'humilier fes ennemis , crut marcher à la victoire. Il réunit les garnifons des villes conquifes , y leva des contributions , arriva le 21 Mars à Gaza , & en parti le 4 Avril 1773.

Toute fa cavalerie confiftoit en deux mille hommes , & deux cent cinquante Mamlouks. Trois mille quatre cents Mograbi compofoient fon infanterie. Tentaoui , Kalil , Latif , Haffan , Abd Errohman , Mourad , Selim Aga & Soliman , Kiaïa des Janiffaires étoient les feuls

Beys qui lui festoient. Six cent soixante chevaux commandés par le fils & le gendre de Scheik Daher, se joignirent à cette petite armée qui formoit en tout six mille trois cent dix combattans.

Abou-Dahab avoit envoyé douze mille hommes à Salakia, ville située dans l'isthme de Suès, pour empêcher Ali de passer outre. Aussitôt donc qu'ils s'approcha de cette place, ces troupes s'avancèrent à sa rencontre, & se mirent en ordre de bataille. Le Scheik Elbalad sans balancer leur livra combat. Il fondit sur elles avec la rapidité de l'éclair. Il combattoit le sabre à la main à la tête des Mamlouks, qui encouragés par sa présence, portoient le ravage dans tous les rangs. Les ennemis soutinrent ce choc terrible pendant quatre heures. Enfin, enfoncés de toutes parts, ils s'enfuirent dans le désert, & laisserent un grand nombre des leurs sur la place. Cette victoire glorieuse encouragea la petite troupe d'Ali, qui sous un si brave chef, se crut invincible. Profitant de l'ardeur de ses guerriers, il marcha droit au grand Caire. Les fuyards y porterent la nouvelle de leur défaite, & de son approche. *Abou-Dahab* assembla les Beys vendus à ses intérêts, & les principaux du peuple, & leur parla en ces termes : « Braves chefs de la ré-

» publique, & vous Egyptiens, qui chériffiez la
 » loi de notre prophète, vous connoiffez Ali.
 » Il est chrétien dans le cœur, & a contracté des
 » alliances avec les infideles. Il veut foumettre
 » ce pays pour abolir la religion de Mahomet,
 » & vous forcer à embrasser le christianisme.
 » Rappelez-vous ce que les Européens ont fait
 » dans l'Inde ; les Mufulmans de ces riches
 » contrées les ont accueillis avec bonté, les ont
 » reçus dans leurs ports, leur ont accordé des
 » comptoirs, & ont formé avec eux des traités
 » de commerce. Qu'en est-il arrivé ? Les Chré-
 » tiens ont ravagé leurs provinces, détruit leurs
 » villes, conquis leurs royaumes, & après les
 » avoir réduits en esclavage, ont établi l'ido-
 » lâtrie (*i*) sur les ruines de la vraie religion.
 » Fideles Mufulmans, un pareil sort vous attend.
 » Ali, l'allié des Européens, va renverser la
 » constitution de votre empire, ouvrir l'Egypte
 » aux Infideles, & vous forcer à devenir Chré-
 » tiens. Aidez-moi à repouffer l'ennemi de la
 » république, de vos loix, & de l'Islamisme,
 » ou préparez-vous à tous les maux qu'ont souf-

(*i*) Les Mahométans nous appellent idolâtres, parce que ne pouvant comprendre nos mysteres, ils disent que nous adorons plusieurs Dieux.

» ferts vos freres du Bengale. Choisissez entre
 » lui & moi. » En finissant ce discours, *Abou-Dahab* fit semblant de vouloir abdiquer la dignité de Scheik Elbalad, & de se retirer. Mais toute l'audience cria d'une voix unanime anathème contre Ali, & promit de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour défendre la cause commune. Profitant adroitement de ce moment d'enthousiasme, *Abou-Dahab* fit publier par la ville que quiconque aimoit sa religion & sa patrie eut à prendre les armes, & avant la fin du jour, vingt mille hommes se rangerent sous ses drapeaux. Il partit sur le champ à la tête de cette armée, pour attaquer son ennemi. Les Janissaires fideles à leur parole, refuserent de le suivre, & attendirent tranquillement le succès du combat.

Ali n'étoit point préparé à cet événement. Lorsqu'il apprit qu'*Abou-Dahab* approchoit avec des troupes trois fois supérieures aux siennes, il s'abandonna au désespoir, & tomba dangereusement malade. On lui conseilla de retourner à S. Jean d'Acre, mais il déclara qu'il mourroit plutôt que de faire un pas en arriere.

Le 13 avril 1773, l'armée du grand Caire parut devant son camp. Aussi-tôt il rangea ses troupes en ordre de bataille. *Scheik Lebi* &

Scheik Crim eurent le commandement de l'aîle gauche. Il donna celui de la droite à Tentaoui, & plaça son infanterie au centre. Après avoir fait ces sages dispositions, & exhorté les chefs à combattre vaillamment, il se fit transporter dans sa tente, car il étoit si foible qu'il ne pouvoit se tenir à cheval. La bataille se livra vers onze heures du matin. Les deux partis se chargerent avec fureur, & malgré l'infériorité des troupes d'Ali, elles eurent d'abord l'avantage. Scheik Lebi & Scheik Crim repousserent glorieusement la cavalerie Egyptienne. Tentaoui, accompagné des braves Mamlouks, renversa tout ce qui se trouvoit devant lui. La victoire se déclaroit pour Ali, lorsque les *Mograbi*, ces troupes mercenaires, toujours conduites par l'appât du gain, se laisserent corrompre par les offres magnifiques d'*Abou-Dahab*, & passerent de son côté. La fortune changea de face. Les fuyards se rallierent, & n'ayant plus que trois mille hommes à combattre, les envelopperent de toutes parts, & en tuerent un grand nombre. Le généreux Tentaoui ne put survivre à sa défaite. Il se précipita au milieu des escadrons, & tomba percé de coups sur un monceau de morts qu'il avoit immolés. Scheik Lebi, le vaillant fils du prince d'Acre, se défendit

pendant long-tems avec les Arabes qu'il commandoit , & mourut en combattant. Scheik Crim s'ouvrant un passage à travers les Egyptiens , courut à bride abattue à la tente d'Ali , & le conjura de se sauver avec lui à S. Jean d'Acre. Mourad , Ibrahim , Soliman , & Abd Erroham y arriverent aussi , & lui firent les mêmes remontrances. Mes amis , leur répondit-il , fuyez , je vous le commande ; pour moi mon heure est venue. A peine l'avoient-ils quitté que les troupes victorieuses l'environnerent. Les Mamlouks qui se trouvoient devant sa tente , défendirent leur maître jusqu'à la dernière goutte de leur sang , & périrent tous les armes à la main. Le désespoir ayant donné des forces au malheureux *Scheik Elbalad* , il se leva & tua les deux premiers soldats qui voulurent le saisir. On fit feu sur lui , & il fut blessé de deux balles. Dans ce moment le lieutenant d'*Abou-Dahab* ayant paru le sabre à la main , Ali le renversa d'un coup de pistolet. Noyé dans son sang , il se battoit comme un lion , mais un soldat l'ayant terrassé par derrière d'un coup de sabre , on se jeta sur lui , & on l'emporta dans la tente du vainqueur. Le traître poussant la perfidie jusqu'au bout répandit des larmes feintes en le voyant dans cet état , & voulut

le consoler de sa disgrâce. Ali détourna les yeux, & ne lui dit pas une parole. Il mourut huit jours après de ses blessures. D'autres m'ont assuré qu'elles n'étoient pas mortelles, & que son infâme beau-frere le fit empoisonner. C'étoit mettre le comble à ses atrocités, & l'on ne peut sans frémir voir à qu'elles horreurs l'ambition porte les hommes.

Ali étoit d'une taille au-dessus de la moyenne. Il avoit les yeux grands & pleins de feu. Son air étoit noble & gracieux, & son caractère franc & généreux. La nature l'avoit doué d'un courage indomptable, & d'un génie élevé. Bien éloigné de cet orgueil barbare qui porte les Turcs à mépriser les étrangers, il les aimoit à cause de leurs talens, & payoit généreusement leurs services. Il desiroit ardemment des officiers pour discipliner ses troupes, & leur apprendre la tactique Européenne. Il mourut victime de l'amitié. Son malheur vint d'avoir nourri & élevé un traître qui profita de ses bienfaits pour empoisonner ses jours, & le conduire à la mort. Si la Russie eut profité de ses offres, si elle lui eut accordé des ingénieurs, & trois ou quatre mille hommes de troupes, il se seroit rendu souverain de la Syrie & de l'Egypte, & eut fait passer dans les mains de

son alliée le commerce de l'Arabie & de l'Inde. Il périt à l'âge de 45 ans. Les Egyptiens pleurerent sa perte, & se virent replongés dans les maux dont il les avoit délivrés.

Aussi-tôt que Scheik Daher apprit la mort d'Ali, & celle de son fils, il s'abandonna à la douleur & aux regrets. Le malheureux vieillard se jeta la face contre terre, se couvrit de poussière, & versa des torrents de larmes. Bientôt il fallut songer à défendre sa vie & ses états. *Abou-Dahab* glorieux de son triomphe, voulut se venger de la protection que le prince Arabe avoit accordée à Ali. Il marcha contre la Syrie avec toutes les forces de l'Egypte, & laissa Ismaël pour gouverner en son absence. Jaffa fut la première ville attaquée. Scheik Crim la défendoit avec courage, & le siège traînoit en longueur. Malheureusement un Européen gagné par les promesses d'*Abou-Dahab* creusa une mine, dont l'effet renversa une partie considérable des murs. Les Egyptiens entrèrent par la brèche, & passèrent au fil de l'épée tous les habitans. Après cette barbare exécution, ils marchèrent vers Saint-Jean d'Acre. Scheik Daher qui aimoit ses peuples, & qui craignoit de les exposer à un sort aussi cruel, leur conseilla d'ouvrir les portes de la ville au vainqueur,

& se retira dans les montagnes avec ses enfans. *Abou-Dahab* n'ayant trouvé aucune résistance, épargna le sang. S'imaginant que les moines de Nazareth gardoient les trésors du prince, il les fit venir, & leur commanda de les livrer sur le champ. Ces malheureux assurèrent vainement qu'ils n'en avoient aucune connoissance. Il fit trancher la tête à trois d'entr'eux. Non content de cette cruauté, il fit mourir dans les tortures *Malleh-Ibrahim Saba*, intendant de *Scheik Daher*, pour le forcer à découvrir ces trésors imaginaires. Quelques-uns des fils du prince Arabe, éprouverent un pareil sort sans plus de succès.

Ici finirent les crimes d'*Abou-Dahab*. Un matin on le trouva mort dans son lit. On prétend qu'il fut empoisonné par un de ses esclaves, mais ce fait est incertain. A cette nouvelle les troupes Egyptiennes reprirent la route du grand Caire, & *Ismaël* fut élu *Scheik Elbalad*. Aussi-tôt le prince d'Acres descendit des montagnes, & rentra dans sa principauté. Les peuples célébrèrent son retour par des cris de joie, & des fêtes solennelles.

Pendant que ces choses se passaient, une escadre Turque vint mouiller sur la côte de Syrie. Le Capitan Pacha ayant obtenu de *Scheik Daher*

la permission de le visiter, lui apporta un Firman du Grand-Seigneur, qui accorderoit à lui & à ses descendans la souveraineté d'Acre, & le pardon du passé. Le vieillard fut au comble de la joie. Si près du tombeau, il dit qu'il y descendroit sans regret, puisqu'il voyoit légitimer une puissance qu'il avoit achetée par soixante ans de guerres & de travaux. Il traita magnifiquement l'amiral Turc, & le combla de présens. Le Capitan Pacha lui en témoigna ses remerciemens, & avant de partir, le pria instamment de venir dîner à son bord. Le prince Arabe, après le Firman qu'il avoit reçu, n'eut aucun soupçon de la trahison qu'on méditoit, & se rendit à son invitation. Aussi-tôt qu'il fut entré dans le vaisseau, on le salua d'une décharge d'artillerie, un instant après l'amiral tira de son sein un autre Firman qui ordonnoit sa mort, & lui fit trancher la tête. Ce respectable vieillard si lâchement trahi, avoit 86 ans. Il étoit adoré des peuples qu'il avoit défendus toute sa vie contre la tyrannie des Pachas. C'est ainsi que le divan de Constantinople traite les grands de sa domination ! Mais un gouvernement qui emploie de pareils moyens pour faire rentrer dans le devoir les princes & les gouverneurs, décele son impuissance ; &

un empire, qui n'a d'autres armes pour conserver ses provinces que la perfidie, est sur le penchant de sa ruine. Lorsque les empereurs Grecs corrompus par la mollesse, la flatterie & l'esprit de secte, détruisirent par le fer & le poison tous ceux qui leur faisoient ombrage dans l'étendue de leurs états, ils ne tarderent pas à être détrônés, & Constantinople passa dans les mains d'un peuple plus généreux. Aujourd'hui que les Ottomans avilis usent de semblables moyens, un pareil sort les attend. Je crois que ces réflexions sont justes, car en parcourant avec attention les annales de l'histoire, on voit les royaumes s'éteindre avec la vertu & les mœurs des nations.



L E T T R E X V I I .

*A M. L. M.**Suite de l'histoire d'Ali.*

Au grand Caire.

J'ESPÈRE, Monsieur, qu'il vous sera agréable de connoître des événemens qui pourront servir de suite à l'histoire d'Ali, & de la plupart desquels j'ai été spectateur. Après la mort de ce vaillant Chef, & celle de Mahamed *Abou-Dahab*, Ismaël jouissoit tranquillement du fruit de sa trahison. Elu Scheik Elbalad, il gouvernoit l'Égypte en Souverain. Ayant distribué les Provinces à ses créatures, il ne voyoit autour de lui que des protégés, & régnoit au grand Caire. Pour assurer sa domination, il l'étaya du crédit du Pacha, homme adroit & entreprenant. Lorsqu'il eût gagné le Vice-Roi, & les officiers des Janissaires, il envoya ses ordres d'un bout à l'autre de l'Égypte, & ses volontés devinrent des loix. Elevé par Ali, il étoit exercé au métier des armes, avoit du courage, & une grande intelligence des affaires. L'avarice ternissoit ces qualités. Il rassembloit l'or de toutes parts, & au lieu de s'occuper du bien des peuples, &

de la gloire de l'Etat, il ne songeoit qu'à grossir ses trésors. Tandis qu'il croyoit n'avoir rien à craindre, Mourad & Ibrahim brûloient du desir de venger la défaite de leur patron. Le premier, plein de feu & d'ardeur, étoit courageux, franc, mais inconfidéré; l'autre, joignoit à un caractère modéré, un esprit fin, propre à former un parti. S'étant jurés une amitié fidelle, ils partirent de Syrie avec un petit nombre de Mamlouks attachés à leur sort, traverserent les déserts, & se rendirent dans le Said. Avant qu'ils eussent pu s'y former des partisans, Ismaël envoya une armée contre eux. Mourad vouloit combattre avec une poignée de soldats, la prudence d'Ibrahim l'en empêcha, & ils se retirèrent au fond des solitudes où les ennemis n'osèrent les poursuivre. Tandis qu'ils y séjournoient, ils mirent dans leurs intérêts un Prince Arabe indépendant, & lui promirent d'augmenter ses états, si, par son moyen, ils pouvoient rentrer dans la Capitale. L'Emir, charmé d'accorder sa protection à des Beys disgraciés, contre Ismaël qui avoit voulu lever des contributions sur ses terres, jura qu'il les aideroit de tout son pouvoir. Sur le champ, il ordonna aux Arabes de sa domination de prendre les armes, & dans un instant, six mille cavaliers se rangerent sous ses drapeaux.

Avec cette petite armée, ils cotoyèrent le fleuve, s'emparèrent des principales Villes situées sur ses bords, & descendirent vers le Caire. Après avoir battu différens partis qu'Ismaël leur avoit opposés, ils vinrent, en 1777, camper près de Gizé. Le *Scheik Elbalad* sortit du Château à la tête d'une armée nombreuse, pour les arrêter au passage du Nil. Tandis que les Troupes étoient en présence, les généraux s'envoyèrent réciproquement des députés, & parlerent d'accommodement. Ismaël qui redoutoit la valeur impétueuse de Mourad, & la sagesse d'Ibrahim, ne voulut pas exposer sa fortune au sort d'un combat, & leur offrit de reprendre leur place parmi les membres de la république. La paix fut signée à cette condition. Ils entrèrent donc dans la capitale, précédés du Prince Arabe, qui, monté sur un cheval superbe, marchoit à la tête de ses cavaliers, armés de sabres & de lances. Après avoir demeuré trois jours au Caire, voyant ses desseins accomplis, il retourna dans sa principauté, chargé de présens, & de promesses flatteuses. La réconciliation n'étoit qu'apparente. Ismaël avoit attiré ses ennemis pour les détruire sans combattre. Possédant les trésors & la puissance, il pensoit qu'il viendrait facilement à bout de ce dessein. Les nouveaux Beys mar-

choient donc environnés de précipices. Il falloit beaucoup d'adresse pour éviter les pièges qu'on leur tendoit. En 1778, le *Scheik Elbalad*, craignant que, s'il les attaquoit dans leurs palais, où ils se tenoient sur leurs gardes, le peuple ne prît parti pour les restes de la maison d'Ali, forma avec le Pacha & ses partisans, la résolution de les massacrer le premier jour où ils se rendroient au Divan. Ils eurent avis du complot, & se sauverent pendant la nuit dans la haute Egypte. Ils se fortifierent dans Girgé, appelerent les Arabes à leurs secours, & attendirent de pied ferme leur ennemi. Ismaël envoya un corps de cavaliers à leur poursuite. Les fugitifs leur livrerent combat, & les mirent en déroute. Il vint lui-même avec trente mille hommes de troupes. Plein de confiance dans ces forces, il comptoit sur une victoire certaine. Mais l'adroit Ibrahim employa contre lui la ruse qui avoit si bien servi *Abou-Dahab*. Connoissant son avarice, & sachant qu'il payoit mal ses soldats, il leur offrit une paye beaucoup plus considérable, & promit d'avancer les Officiers. Il n'en fallut pas davantage pour débaucher une partie de ces troupes mercenaires, toujours disposées à se vendre au plus offrant. Aussi-tôt qu'Ismaël s'aperçut qu'il étoit abandonné, il s'enfuit précé-

pitamment au Caire, chargea cinquante charmeaux d'or, d'argent, & de ses effets les plus précieux, & se sauvant à travers l'Isthme, se réfugia dans la Syrie. Ce lâche, justement puni d'avoir trahi son ami & son maître, a traîné depuis ce moment une vie misérable, dans les diverses Provinces de l'Empire Ottoman. On m'a assuré qu'il s'étoit rendu à Constantinople sur la foi des promesses de la Porte dont il avoit rétabli l'autorité en Egypte, & que le Divan, après l'avoir dépouillé de ses trésors, l'avoit livré à son malheureux sort.

La retraite d'Ismaël rendoit Ibrahim & Mourad maîtres du royaume. Ils rentrèrent triomphans au grand Caire, & le peuple les reçut avec de grandes acclamations. L'un se fit nommer *Scheik Elbalad* & l'autre *Emir Hajj*. Leur premier soin fut de déposer le Pacha qui avoit eu l'imprudence de prendre parti contre eux, en les déclarant ennemis du grand Seigneur. L'émissaire habillé de noir se rendit à son appartement, plia le coin du tapis, & le Vice-Roi se retira sur le champ à Boulak, où il attendit les ordres de Constantinople. Lorsque leur en eut envoyé un nouveau, ils songerent à élever leurs Mamlouks à la dignité de Bey. J'assistai à cette nomination à la faveur de mon

habit turc. Les Sangiaks étoient assis à l'extrémité de la salle du conseil, près de la grille où se tenoit le Pacha. Le peuple remplissoit le reste de l'appartement. Après qu'ils eurent remis au *Kiaïa* le nom de ceux qu'ils vouloient créer, il les lut à haute voix, les revêtit d'un caftan, leur donna le firman de Sangiak, & ils furent proclamés Beys. Lorsque la cérémonie fut finie, ils reconduisirent en pompe le Scheik Elbalad, & l'Emir Hajj à leurs palais. La marche étoit très-brillante. Ibrahim & Mourad, montés sur des chevaux couverts d'or & de diamans, fauvoient, à droite & à gauche, le peuple rangé en haie, qui répétoit leurs noms avec des cris de joie, & leur souhaitoit toutes sortes de prospérités. Ces deux Chefs jetoient à chaque instant des poignées de médins, de piastres & de sequins que les Egyptiens ramassoient avec avidité. Ils étoient précédés de six cents Mamlouks magnifiquement vêtus, & montés sur des courriers richement caparaçonnés. Les Janiffaires, les Azabs, & les différens corps de troupes, suivoient en bon ordre. Cette pompe dura pendant deux heures. Plus de quatre cent mille hommes en furent spectateurs. J'étois bien surpris qu'un troupeau aussi nombreux se soumit volontairement à sept ou huit mille étrangers qui ne s'occu-

pent qu'à le dévorer. Mais les Naturels de l'Égypte doux, paisibles, sans force & sans énergie, paroissent destinés à un éternel esclavage. Courbés depuis des siècles sous le joug du despotisme; ils souffrent tous les maux, sans jamais lever la tête. S'ils étoient soumis à un gouvernement modéré, il n'y auroit point de peuple plus heureux sur la terre. Malgré les malheurs de leur sort, ils aiment leur pays avec passion, & rien ne peut les en arracher.

Ibrahim & Mourad ayant chassé Ismaël du grand Caire, résolurent d'éteindre entièrement les rejetons de sa maison. Ils redoutoient sur-tout Hassan Bey, qui, par sa générosité, sa justice & sa valeur, avoit gagné la faveur du peuple & des grands. N'ayant pu le faire périr par ruse, ils employèrent la force ouverte. S'étant retirés dans le château, ils dresserent une batterie de six canons contre son palais, & distribuèrent des corps de troupes dans les environs, pour l'assaillir de toutes parts. Hassan se défendoit courageusement avec ses Mamlouks, & repoussoit tous les assauts qu'on lui livroit. Le bruit de l'artillerie jeta l'effroi dans le cœur des habitans. La guerre se faisoit au milieu des rues, & du haut des toits. On entendoit de tous côtés le tumulte des combattans, les maisons

qui s'érouloient, & les cris des malheureuses victimes de la diffention. Des bandes de scélé-rats profitant du désordre, couroient dans tous les quartiers de la ville, enfonçoient les portes, entroient dans les maisons, & mettoient tout à feu & à sang. Les négocians françois étoient dans la consternation. Ils s'attendoient à chaque instant à voir la porte de leur contrée renversée, leur fortune détruite, & à périr au milieu de leurs femmes & de leurs enfans. J'assistai à cette tragédie, & résolu avec quelques jeunes gens de défendre l'entrée de la rue jusqu'à la dernière goutte de notre sang, & de mourir au moins en combattant. Nos alarmes n'étoient pas sans fondement. Environ deux cents brigands vinrent avec des haches & des armes de toute espece, pour abattre la seule porte qui nous mettoit à l'abri; mais comme elle étoit très-forte, & qu'ils s'attendoient à trouver de la résistance, ils tournerent leurs pas d'un autre côté, & pillerent les maisons voisines. Cette scene d'horreur dura deux jours & deux nuits, pendant lesquels le bruit du canon, de la mousqueterie, & les cris du désespoir ne cesserent point de se faire entendre. Nous pûmes en juger à notre aise; car personne d'entre nous n'eût envie de se livrer au sommeil. Enfin, le troi-

sième jour du combat , nous aperçûmes du haut des terrasses , Hassan Bey , qui , accompagné de deux cents Mamlouks , s'ouvroit , le sabre à la main , un passage à travers les ennemis , & se fauvoit du grand Caire. Ayant voulu gagner la Syrie , il rencontra dans le désert un corps de trois mille Arabes du parti ennemi , qui lui couperent la retraite. Il s'efforça de se faire jour à travers leurs escadrons , & combattit en désespéré. Tous ses Mamlouks périrent à ses côtés. Quoique couvert de sang , il se défendit pendant une heure. Ayant été pris , les Arabes le ramenerent vers la Capitale. Arrivé à Boulak , il les conjura de lui permettre d'entrer un instant dans la maison d'un Scheik de ses amis , pour lui dire un dernier adieu. Ils acquiescerent à sa demande , & dépêcherent un courrier pour avertir Mourad qu'ils amenoient son ennemi prisonnier. A cette nouvelle , l'Emir Hajj envoya deux cents satellites pour lui couper la tête. Ils environnerent la maison , & le demanderent à haute voix. Le Scheik le refusa , & déclara qu'il ne violeroit jamais les loix de l'hospitalité , en leur livrant son ami. Ils se disposerent à l'enlever par force. « Je ne souffrirai point , lui dit » Hassan , que vous soyez exposé à la violence » de ces forcenés , qui massacreroient vous ,

» votre femme & vos enfans. Laissez-moi for-
» tir.» En finissant ces mots, il s'arrache des
bras du Scheik, monte sur la terrasse, passe
delà sur une autre, & s'étant apperçu que la
porte de la maison n'étoit gardée que par un
soldat, il descend sans faire de bruit, l'ouvre,
arrête le bras qui va le frapper, renverse le
cavalier, lui arrache son sabre, & fuit à bride
abattue, vers le grand Caire. A ce spectacle,
les satellites demeurèrent comme immobiles de
surprise. Revenus à eux, ils firent feu sur le
fugitif, & le poursuivirent de toute leur force.
Deux des cavaliers l'avoient atteint; il les ren-
versa à coups de sabre, & continua sa course.
Toutes les rues du grand Caire ont des portes
pour la sûreté publique. Il en fit fermer plusieurs,
& emportant les clefs avec lui, arrêta ses en-
nemis. S'étant rendu au palais d'Ibrahim, il
entra par la cour du Harem, se couvrant le visage
de son chapeau, pour n'être pas reconnu. L'épouse
du Scheik Elbalad étoit sa parente: il la pria
d'intercéder pour lui auprès de son mari. Elle
alla se jeter à ses genoux, & lui demanda la
vie de son cousin. Ibrahim se laissa fléchir, prit
Hassan sous sa protection, le fit guérir de ses
bleffures, & résista long-tems à Mourad qui
sollicitoit sa mort. Voyant que l'Emir Hajj se

préparoit à lui faire la guerre, s'il n'obtenoit sa demande, il se raccommoda avec lui, en consentant que le prisonnier fût relégué à Gedda. On le conduisit à Suès, & on le remit au patron d'un petit bâtiment qui reçut ordre de le transporter au lieu de son exil. Deux de ses esclaves, compagnons volontaires de son infortune, l'avoient suivi par attachement. Ils furent que le capitaine étoit chargé d'un firman signé de Mourad, qui condamnoit la tête de leur maître, aussi-tôt qu'il seroit débarqué, ils se hâtèrent de l'en instruire. Hassan feignant d'ignorer sa destinée, pria le patron de le descendre sur le rivage de l'Egypte, au lieu de le conduire à Gedda. Ses promesses & ses menaces ne purent l'y faire consentir. Sur son refus, il se saisit pendant la nuit des armes qui étoient à bord, & aidé de ses deux esclaves, coupa la tête du Capitaine, & de trois matelots, précipita les autres dans la mer, & prenant le gouvernail du vaisseau, le conduisit à Coseir, d'où il se rendit dans le Said, emportant avec lui une somme de 400000 liv. qu'il trouva dans le vaisseau. Depuis ce moment, il travaille à s'y faire des partisans, & peut-être parviendra-t-il un jour à rentrer au Caire, où les vœux du peuple le rappellent.

La mort de six Beys du parti d'Ismaël, & la fuite des autres, rendoit Ibrahim & Mourad maîtres absolus au grand Caire. Rien ne leur faisant plus ombrage, l'Emir Hajj se disposa, suivant la coutume, à conduire la caravane de la Mecque. Les pèlerins se rassemblèrent de toutes parts dans la plaine de *Hellé*, voisine de la ville. Environ dix mille tentes y furent dressées. Elles couvroient une grande étendue de terrain. Celles des officiers & des chefs étoient composées de toiles peintes, revêtues intérieurement de soie & de satin, & ornées de coussins couverts d'étoffes brochées en or & en argent. Pendant la nuit on alluma autour de chaque tente un grand nombre de petites lampes de verres coloré, qui produisoient une illumination brillante & diversifiée. Les reflets de la lumière, dorant le feuillage des orangers & des dattiers répandus dans la campagne, formoient un charmant spectacle. Les parens & les amis des pèlerins vinrent passer cette nuit avec eux. Au point du jour l'Emir Hajj donna le signal avec le tambour & les trompettes. Chacun plia sa tente & chargea ses bagages & ses provisions sur des chameaux, & l'on se mit en route. L'avant-garde escortée par un corps de cavaliers bien montés, partit d'abord. On vit

ensuite le chameau qui portoit le tapis destiné à couvrir la *Caaba*, ou la maison de Dieu. Sa tête étoit ornée d'un panache superbe, & son dos couvert d'un drap d'or. Des prêtres l'entouroient en chantant les hymnes du Coran. Environ quarante mille pèlerins suivoient à pied, à cheval, & sur des chameaux. Cinq mille hommes de cavalerie distribués en divers corps, sous les ordres de l'Emir Hajj, marchaient sur les flancs de la caravane. Un petit nombre de Dames portées dans des litieres, faisoient aussi le voyage. Rien n'est plus magnifique que le départ de la caravane. Les hommes proprement vêtus, paroissent pleins de vigueur & de fanté, les chevaux sont remplis de feu & d'ardeur. Au retour tout est changé : les animaux maigres & languissans, & les pèlerins pâles, décharnés, brûlés par le soleil, ressemblent à des squeletés. En effet, ce voyage, extrêmement pénible, dure quarante jours, à travers des déserts, où l'on fait quelquefois cinquante lieues, sans trouver une seule goutte d'eau bonne à boire. L'ardeur du soleil est excessive, & la poussière qui s'élève de dessous les pieds de cette multitude d'hommes & d'animaux, obscurcit l'air, remplit les yeux & la bouche & ôte la respiration. Quelquefois

les vents empestés du Sud-Est en roule des tourbillons si terribles que trois ou quatre cents hommes périssent dans un jour. Ce fléau produit de grands avantages à l'*Emir Hajj* qui hérite des bagages & des objets de commerce de tous ceux qui meurent dans la route. Aussi revient-il souvent au grand Caire avec le tiers des biens qui en sont sortis.

La caravane que Mourad conduisoit, après avoir tourné l'extrémité de la mer rouge, entra dans l'Arabie déserte. Les Arabes se présentèrent, & voulurent exiger le tribut accoutumé. Il fit couper la tête aux chefs, & les autres n'étant pas assez forts pour lui disputer le passage, emportèrent dans leurs tentes le desir de la vengeance. La caravane parvint heureusement à *Bedder*, où elle se joignit, suivant l'usage, à celle de Damas, & après six jours elles arriverent à la Mecque. Pendant les quatorze jours que les Mahométans rassemblés de toutes les parties du monde, restent dans cette ville, pour vaquer aux devoirs de la religion, il s'y fait un commerce immense. Une partie des pèlerins s'y rendent pour remplir le précepte qui ordonne à tout Musulman de visiter une fois dans sa vie la maison de Dieu. Les autres y sont attirés par l'appât du gain, & y transportent les choses les plus rares de

leur pays. On y trouve abondamment les étoffes précieuses, & les diamans de l'Inde, les belles perles du golphe Perfique, le baume si recherché des Orientaux, les armes d'acier de Damas, le café moka, la poudre d'or de l'Afrique, & les sequins du grand Caire. C'est peut-être la foire la plus riche du monde. Plus de cent mille marchands y font rassemblés; & comme le tems est court, on ne peut nombrer à combien de millions se monte la vente qui s'y fait dans quatorze jours. Il seroit bien à souhaiter qu'un Européen, instruit de la langue Arabe, & déguisé en marchand, pût assister à cette solemnité & en donner des détails que nous sommes forcés de recevoir de la bouche de ceux qui s'y sont trouvés, & qui ne peuvent jamais inspirer une confiance parfaite, parce que les Musulmans ne s'entretiennent pas volontiers avec les infideles de ce qui concerne leur culte. Des vaisseaux qui, à cette époque, aborderoient à Gedda, chargés de certaines marchandises de l'Europe & de l'Inde, seroient assurés de vendre en peu de momens leurs cargaisons qui seroient payé sur le champ en or. Les Anglois ont fait avec succès quelques expéditions de cette nature, & ils auroient continué sans doute, si des vues politiques, & des

disputes élevées entr'eux & les naturels du pays n'y eussent mis obstacle.

Mourad Bey ne fut pas aussi heureux à son retour qu'il l'avoit été en allant. Divers tribus Arabes avoient réuni leurs armes pour venger le sang de leurs chefs. Ils attendirent le moment où la caravane passoit entre des montagnes, & l'attaquerent avec avantage. Ce ne fut d'abord que désordre & confusion parmi ce grand nombre d'hommes qui se culbutoient les uns les autres pour prendre la fuite. Il y en eut un grand nombre d'écrasés, & beaucoup de tués par le feu continuel des ennemis. L'Emir Hajj ayant réuni ses troupes, se mit en devoir de les repousser. Il marcha à la tête des Mamloucks, & malgré les décharges de l'artillerie des Arabes, il gravit les montagnes & leur livra un sanglant combat. Il perdit beaucoup de monde, & eut la cuisse & le bras percés de deux balles. Ces blessures ne l'empêchèrent pas de vaincre les Arabes & de les forcer à prendre la fuite en désordre. Durant la route, ils ne reparurent plus. Il arriva au grand Caire épuisé de fatigue, & presque mourant. M. Grace, médecin des François, fut appelé, & le guérit non sans de graves inquiétudes; car sa vie répondoit de celle du malade.

malade. Tous les habitans du grand Caire sortirent pour recevoir leurs parens & leurs amis. Les uns pleuroient la perte d'un frere, d'un pere, d'un époux, & se répandoient en lamentations. Des meres désolées déchiroient leurs habits, & se couvroient la face de poussiere. D'autres, joyeuses du retour des personnes qu'elles chériffoient, remplissoient l'air de leurs cris d'alégresse, & bénissoient le ciel. Il est impossible d'exprimer les sentimens divers que ce spectacle inspiroit. On voyoit tour-à-tour & l'excès de la douleur, & l'ivresse de la joie. En rentrant dans sa maison, chaque pèlerin trouvoit, suivant son état, un appartement préparé. On avoit peint les murs; tous les meubles, les tapis, les sôphas, les coussins étoient renouvelés, comme si quelque chose d'ancien eût été indigne d'appartenir à un homme qui arrivoit du saint pèlerinage. Ces traits attestent, monsieur, & la tendresse filiale des Egyptiens, & leur piété, & l'idée sublime qu'ils ont de leur religion. Les personnes arrivées de la Mecque prennent pour le reste de leurs jours le surnom de *Hajji* (1), & le portent comme un titre honorable. Les riches qui redoutent les fatis-

(1) Pèlerin.

gues du voyage, croient remplir le précepte en envoyant quelqu'un à leur place, & en le défrayant pendant la route.

Ayant quitté l'Égypte à la fin de 1779, je ne puis donner un détail circonstancié des événemens qui y sont arrivés depuis. Seulement j'ai appris par des lettres du grand Caire, que le fougueux Mourad, voulant parvenir au poste de *Scheik Elbalad*, avoit déclaré la guerre à son rival, qu'ils s'étoient battus, réconciliés, & qu'en 1784, brouillés de nouveau, ils étoient chacun à la tête d'une armée & prêts à combattre. J'ignore le succès du combat, mais quel que soit le vainqueur, il s'efforcera d'élever ses créatures, & d'exterminer tous les Beys du parti ennemi, jusqu'à ce que la trahison où la victoire lui aient fait éprouver une semblable destinée.

Vous jugez bien, Monsieur, quel doit être le sort de l'Égypte livrée au brigandage de huit mille étrangers qui en dévorent les riches provinces, & leur font sans cesse éprouver les horreurs de la guerre. Mais quelque idée que vous vous formiez de ses malheurs, elle est au-dessous de la réalité. L'agriculture détruite, les canaux, qui portoient par-tout l'abondance, comblés, des tributs arbitraires le vés avec violence, les

gens de biens dépouillés & massacrés, des brigands dans tous les emplois, la guerre, la peste, la famine, suites ordinaires de la discorde des chefs; tels sont les maux auxquels le peuple d'Egypte est condamné.

L E T T R E X V I I I.

A M. L. M.

Observations sur l'agriculture du pays.

Au grand Caire.

L'AGRICULTURE, Monsieur, étoit en honneur parmi les anciens Egyptiens. Ils l'avoient rendue très-florissante dans toute l'étendue de leur empire, témoins les travaux immenses qu'ils ont faits, pour la distribution des eaux & l'arrosement des terres. Actuellement on y compte encore quatre-vingts canaux semblables à des rivières, tous creusés de main d'homme, & dont plusieurs ont vingt, trente & quarante lieues de long. Ils reçoivent l'inondation, & la distribuent dans les campagnes. Six seulement ont de l'eau toute l'année : les autres, presque, comblés, tarissent lorsque le Nil est bas. Les grands lacs de *Mæris*, de *Behiré*, de *Marotis* formoient de vastes réservoirs propres à retenir

les eaux surabondantes, & à les verser ensuite sur les plaines des environs. On les faisoit monter sur les terrains élevés par le moyen des roues à chapelets, dont l'invention est due aux Egyptiens. Un bœuf suffit pour les tourner, & pour arroser un vaste champ. Ces roues donnerent à Archimede, lors de son voyage en Egypte, l'idée du chapelet ingénieux dont on fait encore usage de nos jours. Outre ces réservoirs, toutes les villes un peu éloignées du Nil sont environnées de spacieux étangs destinés aux besoins des habitans & aux avantages de la culture. De grandes digues dont on voit encore les débris, servoient à contenir le fleuve; d'autres arrêtoient les torrens de sable qui tendent sans cesse à couvrir la surface de l'Egypte. Des aqueducs portoient les eaux jusqu'au sommet des collines. Elles étoient reçues dans des bassins immenses creusés dans le rocher, d'où elles couloient ensuite au milieu des déserts qu'elles transformoient en campagnes fécondes. On reconnoît près de *Babain* les ruines d'un de ces aqueducs qui dirige son cours du côté de la Lybie. Il porte l'empreinte de la majesté des ouvrages Egyptiens. Ces travaux, non moins merveilleux que les pyramides & les colosses de la Thébaïde, avoient plus d'utilité. Ils prévenoient les ravages

des crues extraordinaires, suppléoit au défaut des médiocres, & nourrissoient des millions d'habitans.

Depuis 1200 ans que ce pays est soumis à des peuples qui ne sont point agriculteurs, ils ont laissé dépérir la plupart de ces grands ouvrages. La barbarie du gouvernement actuel achevera de les détruire. Chaque année, les limites de l'Égypte cultivée se resserrent, & les sables stériles s'y accumulent de toutes parts. En 1517, époque de la conquête des Turcs, le lac Mareotis s'approchoit encore des murs d'Alexandrie, & le canal qui conduit les eaux dans cette ville, étoit navigable. Aujourd'hui ce lac a disparu, & les terres qu'il arrosoit, & qui, au rapport des historiens, produisoient en abondance du blé, du vin, & des fruits divers, sont changées en déserts où le voyageur attristé ne trouve ni arbrisseau, ni plante, ni verdure. Le canal lui-même, l'ouvrage d'Alexandre, nécessaire à la subsistance des habitans de la ville qu'il avoit bâtie, est presque comblé. Il ne reçoit les eaux que lorsqu'elles sont parvenues au plus haut point de l'inondation, & ne les garde que peu de tems. Il y a quarante ans qu'on ôta une partie du limon que le fleuve y dépose, & il conserva l'eau pendant trois mois de plus. En le

creusant entièrement, il reprendroit son ancienne utilité. La branche péluviaque qui se déchargeoit dans la partie orientale du lac de *Tanis* ou *Menzale*, est absolument détruite. Avec elle ont péri la belle province qu'elle fertilisoit, & le fameux canal commencé par Necos (*m*), & achevé par Ptolemée Philadelphie. Il étoit tiré de cette branche à Aggeroud (*n*), l'ancienne Arfinoé, placée à l'extrémité de la mer Rouge. Comme on craignoit qu'en ouvrant cette communication, le golfe arabe que l'on croyoit d'onze pieds plus élevé que la Méditerranée, n'inondât le pays, on avoit placé à son ouverture de grandes écluses. Mais je pense que cette supposition étoit sans fondement, puisque d'autres canaux tirés depuis du Nil au golfe arabe, n'ont point produit cet inconvénient. Ces ouvrages immortels exécutés par des Rois qui faisoient leur bonheur de la prospérité des peuples, & de la gloire de leur Empire, n'ont pu résister aux ravages des conquérans, & au despotisme qui détruit tout, jusqu'à ce qu'il soit enseveli sous les débris des royaumes dont il a sappé les fondemens. Enfin,

(*m*) Strabon, Plinè, attestent ce fait.

(*n*) Depuis Ptolemée jusqu'à nos jours, la mer Rouge, s'est retirée de deux lieues, car Aggeroud est aujourd'hui à cette distance de Sués.

le canal d'*Amrou*, le dernier des grands travaux faits en Egypte, & qui communiquoit de Fostat à Colzoum, ne s'étend qu'à quatre lieues au-delà du Caire, & se perd dans le lac des pèlerins. Tel est, Monsieur, l'état actuel du pays. On peut assurer que plus d'un tiers des terres cultivées autrefois, se sont changées en déserts dont l'aspect épouvante le voyageur.

Il en est de même de la population. L'Egypte ancienne fournissoit à la subsistance d'environ huit millions d'habitans & nourrissoit encore l'Italie & les provinces voisines. Aujourd'hui on n'en compte pas la moitié. Je ne croirai point avec Hérodote & Plîne qu'il y ait eu vingt mille villes dans ce royaume, du tems du Pharaon Amasis, mais les ruines étonnantes qu'on y trouve à chaque pas, & dans des lieux inhabités, annoncent qu'elles ont dû être trois fois plus nombreuses qu'elles ne le sont de nos jours. Si vous avez daigné lire avec attention le tableau que je vous ai tracé du gouvernement actuel, vous ne ferez point étonné de la décadence de cette contrée. La population d'un Etat n'est jamais qu'en proportion des moyens de subsistance. Elle s'accroît, diminue, & s'éteint avec eux. Aujourd'hui que huit mille étrangers dépouillent à leur gré les négocians & les labou-

reurs, les uns abandonnent les soins du commerce, les autres renoncent aux travaux de l'agriculture, & le pays se dépeuple sensiblement.

Toutes les terres appartiennent aux chefs. Ils les vendent aux particuliers. A la mort des propriétaires elles retournent au fisc. Le fils est obligé d'acheter l'héritage de son pere, mais il n'est pas sûr de l'obtenir. Le plus offrant, ou celui qui a plus de crédit s'en fait accorder l'investiture. Que peut faire pour l'amélioration des campagnes le laboureur qui n'est pas assuré de transmettre ses possessions à ses enfans? Il ne songe qu'à vivre, & laisse en friche une partie de ses domaines. Les Cachefs & les Sangiaks autorisés par le traité du Grand-Seigneur à lever des tributs arbitraires, commettent des vexations inouïes. Souvent le malheureux agriculteur, au milieu de l'abondance qui l'entoure, manque du nécessaire, & vend les instrumens du labourage pour payer les impositions. Cette tyrannie le met dans l'impuissance de cultiver les plus riches campagnes du monde.

Un autre mal qui produit des ravages non moins funestes résulte de la vicissitude du gouvernement. Tandis que les Beys se font la guerre, les peuples prennent parti dans leurs querelles, & emploient le fer & le feu pour

se détruire mutuellement. J'ai vu plus d'une fois des villages incendiés, tous les habitans massacrés par leurs voisins, & le fruit de la récolte périr dans les flammes.

Les chefs de la république, retiennent sur le tribut qu'ils envoient chaque année à Constantinople des sommes considérables qu'il doivent employer à l'entretien des édifices publics & des canaux. Leurs dissensions continuelles, le besoin qu'ils ont d'amasser de l'or pour acheter des Mamlouks, soudoyer des troupes, & grossir leur parti, les empêchent de s'occuper de ce travail indispensable. Cette négligence porte un coup mortel à l'agriculture. Tout un canton, qui devoit sa fertilité & ses richesses aux eaux d'un canal, n'en recevant plus une quantité suffisante, devient inculte & abandonné. Le Nil dans un cours de neuf cents lieues, traversant des déserts & des pays arides, entraîne une quantité prodigieuse de sable & de limon. J'ai vu creuser des ruisseaux, où pendant un an de séjour, il avoit déposé trois pieds de vase : jugez avec combien de rapidité il doit combler les canaux les plus utiles, si l'art humain ne veille continuellement à leur entretien. Ce fait seul vous expliquera pourquoi des lacs immenses sont au-

jourd'hui desséchés, & des provinces autrefois fécondes, sont stériles & inhabitées.

Combien ils sont coupables, ceux qui laissent ainsi tarir les sources de la fécondité ? car par-tout où l'on conduit les eaux bienfaisantes du Nil, la terre se couvre des trésors : elle ne demande qu'à produire. Dans le Delta comme au Saïd, on se sert de la charrue pour labourer. Lorsque le bœuf y a tracé un sillon peu profond, on hache la glebe avec la houe, & on l'égalise comme celle d'un jardin. Lorsqu'on y a confié la semence, on la herce légèrement. Ici finissent les travaux du laboureur jusqu'à la moisson, qui est extrêmement abondante, & ne manque jamais qu'avec la crue du Nil. Lorsque l'orge & le blé sont mûrs, on les coupe, & on les étend sur l'aire. Un laboureur assis sur une charette, dont les roues sont tranchantes, & traînée par des bœufs un bandeau sur les yeux, promène sur la paille, & la hache en morceaux. On la sépare du grain avec le van. Ce grain est jaune, gros, & d'une très-bonne qualité. Les Egyptiens en font un pain roux, à moitié cuit, & mauvais, parce qu'au lieu d'employer les moulins à eau & à vent, ils ne se servent que de la meule à bras, & ne bluttent point assez la

farine. Le Boulanger des François faisoit avec ce même blé, du pain blanc comme la neige & d'un goût excellent. Le riz, comme je vous l'ai déjà dit, demande un peu plus de soins. Il faut inonder le champ qu'on lui destine, en arracher les racines des herbes étrangères, l'arroser tous les jours lorsqu'il est planté, ce qui se fait par le moyen des roues à chapelets. Au bout de cinq mois, on le coupe, & on recueille ordinairement quatre-vingts boisseaux pour un. Outre ces grains, l'Egypte produit abondamment, du doura ou millet d'Inde, du lin, autrefois si renommé, du chanvre, du chartame, ou *safranon*, & une multitude de melons exquis, & de légumes dont les peuples se nourrissent pendant les chaleurs.

Le tems des semailles est différent suivant les provinces & l'exposition des terres. Près de Siene, on sème l'orge & le bled en octobre, & l'on récolte en janvier. Vers Girgê, on les coupe au mois de février, & en mars, aux environs du grand Caire. Telle est la marche ordinaire des moissons dans le Said. Il y en a une foule d'autres particulieres, suivant que les terrains sont plus près ou plus loin du fleuve, plus bas ou plus élevés. Dans la basse Egypte, on sème & on recueille toute l'année. Par-tout

où l'on peut jouir des eaux du fleuve, la terre ne se repose jamais, & donne trois récoltes par an. C'est-là que le voyageur a sans cesse sous les yeux le spectacle charmant des fleurs, des moissons & des fruits, & que le printems, l'été, & l'automne, offrent à la fois leurs trésors. En descendant des cataractes au commencement de janvier, on apperçoit les blés presque mûrs, plus bas ils sont en épis, & en s'avançant davantage les plaines se couvrent de verdure.

La luzerne que l'on coupe trois fois depuis novembre jusqu'en mars, est le seul foin des Egyptiens. Il sert principalement à la nourriture des troupeaux. Les chevaux, les anes, les mulets & les chameaux, paissent dans les prairies pendant l'hyver. Le reste de l'année ils mangent de la paille hachée, de l'orge & des fèves. Cette nourriture entretient leur santé, & leur donne beaucoup de force & d'ardeur. Les Arabes accoutument leurs chevaux à la plus grande sobriété. Ils ne les menent boire qu'une fois le jour, & les nourrissent avec un peu d'orge & de l'ait.

Les Egyptiens ne cultivant guere l'olivier, achètent leur huile en Crete & en Syrie. Mais comme ils ont reçu de leurs peres le goût des

illuminations, ils tirent de l'huile de différentes plantes. La plus commune est celle que produit le sésame, & qu'ils nomment *freq* huile à brûler. Ils en font aussi avec la graine du chartame, du lin, du pavot & de la laitue. Le peuple mange de celle du chartame.

Je vous ai parlé, Monsieur, de l'art avec lequel les Egyptiens font éclore les poulets, & qui leur est particulier. Leur manière d'élever les abeilles n'est pas moins extraordinaire, & annonce beaucoup d'intelligence. Comme la haute Egypte ne conserve sa verdure que pendant quatre ou cinq mois, que les fleurs & les moissons y paroissent plutôt, les habitans de la basse profitent de ces momens précieux. Ils rassemblent sur de grands bateaux, les abeilles des différens villages. Chaque propriétaire leur confie ses ruches désignées par une marque particulière. Lorsque la barque est chargée les hommes qui doivent la conduire, remontent doucement le fleuve, & s'arrêtent dans tous les lieux, où ils trouvent de la verdure & des fleurs. Les abeilles à la pointe du jour sortent par milliers de leurs cellules, & vont cueillir les trésors dont elles composent leur nectar. Elles reviennent plusieurs fois chargées de butin. Le soir elles rentrent dans leur maison sans que

jamais ces travailleurs intelligens se trompent de demeure. C'est ainsi qu'après trois mois de séjour sur le Nil, les abeilles ayant moissonné les parfums de la fleur d'orange du Saïd, l'essence des roses du Faïoum, les trésors du jasmin d'Arabie, & des fleurs diverses, sont rapportées dans les lieux dont on les avoit enlevées, & où elles trouvent de nouvelles richesses. Cette industrie procure aux Egyptiens un miel délicieux, & de la cire en abondance. Au retour, les propriétaires payent aux bateliers une rétribution proportionnée au nombre des ruches qu'ils ont ainsi promenées d'un bout à l'autre de l'Egypte.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Fin du second Volume.





T A B L E

G É N É R A L E

DES MATIÈRES

*Contenues dans le premier & le second Volume
des Lettres sur l'Egypte.*



T O M E P R É M I E R .

PRÉFACE où l'on établit les qualités & les connoissances que doit avoir un voyageur , pour observer avec sagesse , & retirer du fruit de ses voyages.

L E T T R E P R E M I E R E .

Description générale de l'Egypte , & des changemens qui y sont arrivés depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. On y trouve des discussions sur la topographie du pays , des détails sur les travaux des Pharaons pour contenir le Nil , sur la digue qu'ils opposerent à son ancien canal , & sur la formation du Delta , avec ses divers accroissemens.

L E T T R E II, page 18.

Description de l'Alexandrie ancienne, moyenne & moderne, de ses monumens, de ses trois ports, avec les révolutions qu'elle a éprouvées en passant successivement sous la domination des Ptolémées, des Romains, des Grecs, des Arabes & des Ottomans. On a joint une carte topographique de cette ville & de ses environs, où l'on verra ce qu'elle fut, & ce qu'elle est actuellement.

L E T T R E III, page 36.

Route d'Alexandrie à Rosette à travers le désert, avec la description d'*Aboukir*, autrefois Canope, du temple fameux de Sérapis, des fêtes qu'on y célébroit, des dangers qu'on court au milieu des sables, & des environs charmans de Rosette.

L E T T R E IV, page 47.

Détails sur Rosette, sa fondation, son commerce, ses habitans, ses jardins, terminés par la procession des Pnylles ou mangeurs de serpens.

L E T T R E V, page 56.

Voyage de Rosette à Boulac. Observations sur la maniere de naviguer sur le Nil, sur les canaux

DES MATIERES. 289

canaux qui s'en détachent , sur les villes ,
les bourgs , les hameaux que l'on trouve
sur ses bords , sur les productions , la culture
des campagnes , & les usages de leurs habitans.

LETTRE VI, page 67.

Description du grand Caire capitale de l'Egypte.
Recherches sur sa fondation constatée par les
passages des écrivains Arabes les plus estimés.

LETTRE VII, page 76.

Fondation de Fostat par *Amrou Ebn Elaas*.
Description de cette ville , de ses habitans ,
de ses monumens , de l'ancien canal tiré jus-
qu'à la mer Rouge , avec la réfutation des
auteurs qui ont pris cette ville pour l'an-
cienne Babylone , fondée par Sémiramis.

LETTRE VIII, page 86.

Etendue du grand Caire. Description de ses rues ,
de ses places , de ses mosquées & du pa-
lais de *Salah Eddin* , bâti sur une hauteur
qui domine la ville , & où l'on trouve de
superbes colonnes de granit , avec le puits
fameux de Joseph.

LETTRE IX, page 94.

Description de Boulac , le port du grand Caire ,
de ses magasins , de ses environs , des jar-

dins du *Hellé*, suivie de détails curieux sur le Mekias , autrement le Nilomettre placé à la pointe de la belle isle de Raouda, couverte de bosquets enchantés.

LETTRE X, page 103.

Description d'Héliopolis, l'ancienne ville du soleil, de l'état où elle étoit du tems de Strabon, de l'obélisque de granit qui y reste encore de nos jours, du baume de la Mecque qui y fut transplanté par un Pacha, & de la fontaine nommée *Matar-Ain*, eau douce, pour laquelle les Cophtes conservent une grande vénération, parce qu'ils croient que la sainte Vierge y est venue avec son fils.

LETTRE XI, page 109.

Description des bains chauds en usage dans toute l'Egypte, de la maniere dont on les administre, avec des détails sur le bien-être qu'ils procurent, sur la coutume où les femmes font d'y aller une ou deux fois par semaine, & des comparaisons de ces bains avec ceux des anciens peuples de la Grece.

LETTRE XII, page 118.

Détails particuliers sur la vie intérieure des Egyptiens, sur leur nourriture, leurs occu-

DES MATIERES. 292

pations, leurs amusemens, leurs goûts, leurs mœurs, & la maniere dont ils reçoivent les personnes qui viennent leur rendre visite.

LETTRE XIII, page 126.

Tableau de l'autorité paternelle semblable à celle des anciens patriarches parfaitement conservée en Egypte, avec la maniere dont le pere de famille gouverne ses enfans, & les égards respectueux que l'on rend à la vieilleffe.

LETTRE XIV, page 131.

Détails sur les *almés*, autrement les *improvisatrices* Egyptiennes, sur leur éducation, leurs danses, leur musique, & sur la passion avec laquelle ces especes d'aétrices sont recherchées dans le pays.

LETTRE XV, page 138.

Détails sur la vie retirée des femmes Egyptiennes, sur leurs goûts, leurs mœurs, leurs occupations, leurs plaisirs, sur la maniere dont elles élevent leurs enfans, & sur l'usage où elles font d'aller pleurer sur les tombeaux de leurs parens, après les avoir couverts de fleurs & de plantes odorantes.

LETTRE XVI, page 152.

Aventure galante arrivée à Rosette entre un Européen & une jeune Géorgienne.

LETTRE XVII, page 160.

Voyage du grand Caire à Gizé, où les négocians François ont une maison de campagne, avec la route de Gizé aux pyramides, & un tableau de leur élévation, tiré des voyageurs anciens & modernes. Il prouve que la grande pyramide a 600 pieds de hauteur, mais que du tems d'Hérodote, où les fables ne s'étoient pas amoncelés autour de la base, elle avoit près de huit cents pieds perpendiculaires.

LETTRE XVIII, page 174.

Remarques sur l'intérieur de la grande pyramide, sur ses canaux, son puits, ses appartemens, avec les moyens que les architectes employèrent pour la fermer, la rendre inaccessible, & ceux dont on se servit pour l'ouvrir avec violence. Cet article est tiré du savant Maillet. On y a joint une carte, des notes, & quelques réflexions.

LETTRE XIX, page 215.

Description des autres pyramides, des lieux cir-

DES MATIÈRES. 193

convoisins, de la grotte du Santon, du grand Sphinx, de ce qu'il signifioit, & retour à Gizé.

LETTRE XX, page 224.

Description de Gizé, ancien fauxbourg de Fostat. Réfutation des auteurs qui l'ont prise pour Memphis. Tableau de la vue charmante du Nil, de l'isle de Raouda, du vieux Caire, & des bateaux qui montent & descendent sans cesse le fleuve, avec des détails sur une manufacture de sel ammoniac, & sur la manière dont on le fabrique.

LETTRE XXI, page 228.

Discussions sur la vraie situation de l'ancienne Memphis, confirmées par les témoignages d'Hérodote, de Strabon, de Pline, & des auteurs Arabes, avec la réfutation des voyageurs modernes qui placent cette capitale à Gizé. Description de cette ville telle qu'elle étoit du tems d'Hérodote & de Diodore de Sicile, de ses temples, de ses palais, de ses lacs. Passage d'Abulfeda, qui prouve qu'*Amrou* la renversa de fond en comble. Ruines qu'on voit encore de nos jours près du village de *Menph*, foible reste de l'ancienne Memphis.

LETTRE XXII, page 242.

Voyage de Boulac à Damiette. Description de

la grande branche du Nil qui y conduit, des canaux qui s'en détachent, des bourgs, des villes qui sont situées sur leurs bords, des anciens monumens qui y restent. Détails particuliers sur la foire de Tanta, sur les mœurs des habitans de cette partie de l'Egypte, sur les bosquets qui sont près de Samanout, sur les fours à poulets de Mansoure, où l'armée Françoisé fut défaite, & sur la navigation du fleuve.

LETTRE XXIII, page 274.

Histoire de Damiette ancienne & moderne. Epoque de leur fondation. Détails géographiques sur la position de ces deux villes. Réfutation des voyageurs, qui tous les ont ou confondues ou mal placées dans leurs cartes & leurs relations. Description de Damiette moderne, de son étendue, de son commerce, de ses bains, de ses habitans. Tableau des environs charmans de cette ville, de ses bosquets, de ses bois d'orangers, avec des détails sur le lotus qu'Hérodote nomme *le lis du Nil*, sur le papyrus dont plusieurs historiens modernes ont nié l'existence, sur le beau riz que les Damiétains cultivent, & dont ils approvisionnent la Syrie, les isles de l'Archipel, & la ville de Marseille.

LÉTTRE XXIV, page 294.

Recherches sur l'ancienne Peluse ignorée des voyageurs modernes, sur sa situation, & l'époque de sa décadence. Détails sur *Farama* qui n'en est pas éloignée, & où les Arabes placent un tombeau qui doit être celui du grand Pompée. Description du grand lac de *Tanis*, aujourd'hui le *Menzâlé*, des isles & des villes anciennes qui y furent bâties. Observations sur la pêche de ce lac, sur ses embouchures dans la Méditerranée, sur les oiseaux innombrables qui s'y rassemblent, surtout pendant l'hiver.

LÉTTRE XXV, page 306.

Expédition de S. Louis en Egypte, tirée de Joinville & des auteurs Arabes, avec sa route marquée sur la carte. On y voit sa descente près le Gizé de Damiette, sa victoire sur les troupes du Sultan d'Egypte, la prise de Damiette, la marche de ses troupes le long du grand bras du Nil, jusqu'au canal de Mansoure: les tentatives que l'on fit pour le passer. Le passage dangereux de ce canal. La victoire & la défaite qui le suivirent. La mort du comte d'Artois. La prise de S. Louis & de toute son armée, le massacre de *Touran*

Chach souverain d'Égypte; enfin la rançon du monarque François, & son départ pour S. Jean d'Acre, avec le portrait de ce prince tracé par la main des infideles.

Fin de la table du tome premier.

T O M E S E C O N D.

LETTRE PREMIERE, page 1.

Route du vieux Caire à Tamieh, dans la Province du Faïoum.

DÉPART de Fostat au mois de Novembre. Description de la mosquée nommée *Athar Ennabi*. Réflexions sur le pèlerinage qui s'y fait. Etat où se trouve la plaine d'Égypte dans cette saison de l'année. Réflexions sur les pyramides comparées au tombeau de Maufole, & au Morrai d'Otaïiti. Détails sur la plaine des Momies, sur les cailloux d'Égypte, sur *Dachhour* autrefois *Achantus*. Arrivée à Tamieh dans le Faïoum.

LETTRE II, page 20.

Description des monumens de la province d'Arfinoé, aujourd'hui le Faïoum.

Topographie comparée de cette province. Re-

DES MATIERES., 297

cherches sur ses monumens dont la position est fixée par les anciens, & les ruines actuelles. Situation du labyrinthe confirmée par les témoignages d'Hérodote, de Pline, de Diodore de Sicile, de Ptolemée, & par les débris de *Balad Caroun* & de *Casr Caroun*. Description de cet édifice merveilleux. Réflexions à ce sujet. Détails sur le lac Moëris. Son étendue jusqu'à présent incertaine, fixée par les passages dont on s'étoit servi pour la combattre. Mécanisme de ses canaux & de ses écluses, dévoilé au grand jour. Circonférence actuelle de ce grand lac.

LETTRE III, page 41.

Détails sur la culture & les habitans de Faïoum.

Remarques sur les productions qui croissent dans cette province, sur ses manufactures, ses arts, ses habitans. Tableau de ses campagnes ombragées de bois d'orangers, de massifs de rosiers, dont la fleur distillée donne d'excellente eau rose. Pêche abondante du lac & des canaux. Oiseaux nombreux dont les eaux sont couvertes. Détails sur la ville Capitale & son gouvernement.

Voyage dans le désert du côté de la mer Rouge.

Description du pays , des montagnes , des fables qu'il faut traverser pour arriver au monastere de S. Antoine. Observations sur les plantes qui croissent dans ces déserts, sur les animaux qui les habitent , sur les carrieres de marbres divers , & les cailloux qu'on y trouve. Vie des religieux du monastere de S. Antoine & de S. Paul. Tableau des lieux que l'on découvre du fommet du mont Colzoum. Réflexions sur les grands événemens qui y sont arrivés.

LETTRE V, page 61.

Route depuis Baiad jusqu'à Achmounain.

Description des villes & des villages qui bordent les deux rives du fleuve. Tableau de leurs aspects diversifiés. Détails sur leur gouvernement. Position des deux branches qui forment le grand canal appelé *Bahr Iousept*. Description du sacrifice offert au soleil, sculpté sur un rocher près de *Babain*. Réflexions à ce sujet. Remarques sur la principauté de Me-laoui dépendante de la Mecque , & sur le portique superbe d'Achmounain, suivie de l'aventure du pere Sicard.

DÉS MATIERES 299
LETTRE VI, page 73.

*Description du pays depuis Achmounain jusqu'à
Achmim.*

Description d'*Enfné* autrefois Antinoé, bâtie par Adrien en l'honneur de son favori Antinoüs. Etendue de cette ville. Il y reste encore des colonnes & des portes d'une belle architecture. Ces monumens ne sont pas comparables au portique d'*Achmounain*. Détails des principales villes situées sur les bords du Nil, avec la géographie comparée de leur position ancienne & moderne. Description d'*Achmim* autrefois *Chemmis* ou *Panople*. Remarques sur les débris du temple antique qui subsistoit encore du tems d'Abulféda, & sur le serpent *Haridi* dont les religieux Mahométans se servent pour tromper le peuple.

LETTRE VII, page 87.

Route depuis Achmim jusqu'à Dendera.

Description de *Souadi*, à l'occident duquel on trouve deux anciens monasteres entourés de débris qui fixent l'emplacement de *Crocodiapolis*. Observations sur *Menchié* & sur l'ancienne *Ptolemais d'Hermès*, dont les ruines n'en sont pas éloignées. Tableau de la cam-

pagne des environs. Remarques sur Girgê ; la capitale de la haute Egypte, & sur *Abydus* placées à l'occident. On y remarque le temple fameux d'Osiris, où les chanteurs & les musiciens avoient défense d'entrer. Détails sur *Farchout*, & ses vergers charmans, Description des monumens de *Tentyra*, située près de *Dendera*. Haine des anciens habitans de *Tentyra* pour les crocodiles.

LETTRE VIII, page 102.

Description de GIÉNÉ, COPHTOS, COUS, & de la route qui conduit de ces villes à Cosséir sur la mer Rouge.

Cophtos & *Cous* firent successivement le commerce de la mer Rouge. Giéné en est actuellement en possession. Travaux des Ptolémées pour le protéger. État actuel de ce négoce. Description de la route qui conduit de Giéné à Cosséir. Cette ville n'est plus qu'une bourgade avec un petit port, & une bonne rade. Précautions qu'il faut prendre pour traverser le désert. Moyens de rendre cette voie plus sûre. Avantages qui en résulteroient.

DES MATIERES.

307

LETTRE IX, page 116.

Voyage de COUS à THÈBES. Description de la partie orientale de cette ville.

Description de Thèbes, tirée de Diodore de Sicile & de Strabon. Etat de cette ville sous les Pharaons, sous les Romains, & sous l'empire des Turcs. Portiques, avenues de sphinx, ruines & édifices du grand temple situé près de *Carnack*, dans la partie orientale de Thèbes. Ces bâtimens & ces débris occupent une demi-lieue de circuit. La plaine qui s'étend de Carnac à *Luxor*, & qui étoit autrefois couverte de maisons, est aujourd'hui labourée. Description des restes du temple de *Luxor*, & des obélisques superbes placés auprès. Ce sont les plus beaux de l'Égypte, & du monde entier.

LETTRE X, page 130.

Description de la partie occidentale de Thèbes.

Visite des tombeaux des rois Thébains, creusés dans la montagne. Description de ces lieux souterrains, de leur sarcophages, leurs galeries & leurs hiéroglyphes. Détails sur un grand temple dont le toit étoit soutenu par des piliers carrés qui portoient des statues. On remarque parmi ses ruines des tronçons

d'un colosse prodigieux. Débris du Memnonium, désignés par des marbres entassés & des files de statues, ou mutilées, ou enfoncées en terre jusqu'au tiers de leur hauteur, & sur-tout par le colosse de Memnon; fameux dans l'antiquité par les sons qu'il articuloit au lever du soleil.

LETTRE XI, page 143.

Route depuis Thèbes jusqu'à Esné.

Description d'*Armant* autrefois *Hermunthis*, décorée de deux temples antiques bâtis en l'honneur de Jupiter & d'Apollon. Ce dernier est bien conservé. Détails sur *Okfer*, & ses manufactures de poterie. Temple antique situé dans la ville d'Esné, & dont les Turcs se servent pour renfermer leur bétail. Autre temple à l'occident de cette ville, où les Egyptiens adoroient *Neith*, que les Grecs nommerent Minerve. Détails sur le couvent fondé par saint Hélène, & sur le cimetièrre des Martyrs. Remarques sur la pierre de *Baram*, que l'on emploie pour faire des ustensiles de cuisine.

DES MATIERES. 303
LETTRE XII, page 151.

Route d'Esné à la dernière cataracte.

Description d'Edfou, où l'on admire un temple construit en l'honneur d'Apollon. Passage dangereux de *Hajar Salsâlê*. Situation de *Coum Ombo*, l'ancienne Ombos. Remarques sur les crocodiles que l'on rencontre par troupes vers cette hauteur. Arrivée à Siene, aujourd'hui Assouan. Description de cette ville, de ses monumens, du puits du solstice, au fond duquel l'image entière du soleil descendoit lorsqu'il décrivait le tropique du cancer. Détails sur les isles de Philé & d'Éléphantine, avec les temples & les antiquités qu'elles possèdent. Observations sur les Carrieres de granit situées à l'occident de la cataracte. Tableau rapide du pays depuis le grand Caïre jusqu'à Siene.

LETTRE XIII, page 164.

Description des OASIS & du temple de Jupiter Ammon, avec les routes qui y conduisent.

Situation des *Oasis* fixée par Ptolémée & les géographes Arabes. Description de ces lieux habités au milieu des déserts. Voyage d'Alexandre au temple de Jupiter Ammon tracé sur la carte qui est à la tête de ce volume.

Détails sur ce temple, & les habitans qui l'environnoient. Anéantissement de l'armée de Cambyse envoyée pour le piller. Expédition malheureuse de ce conquérant barbare contre les Ethiopiens, suivie de la perte d'une partie des troupes qu'il commandoit. Les Oasis devinrent sous les monarques du Bas-Empire des lieux d'exil, où S. Arhanase & d'autres personnages furent relégués.

LET TRE XIV , page 176.

Observations sur la crue du Nil.

Remarques sur le Nil, ses sources, & les phénomènes de son débordement annuel. Temps où l'on coupe la digue placée à la tête du canal qui conduit les eaux au grand Caire. Description des fêtes & des réjouissances que l'on célèbre alors. Promenades nocturnes sur les eaux qui remplissent les grandes places de la capitale. Agrémens qu'elles procurent. Moyens que l'on pourroit employer pour assurer à l'Egypte une inondation régulière, & une abondance intarissable.

LET TRE XV , page 189.

Gouvernement de l'Egypte.

Gouvernement Egyptien depuis la conquête des Arabes jusqu'à nos jours. Changemens qu'il

a subis dans les diverses révolutions que le pays a éprouvées. Articles du traité accordés par l'empereur Selim en faveur des Mamlouks Circassiens. Limites du pouvoir des Pachas. Puissance prépondérante des Beys: Elle réside sur-tout dans les dignités de *Scheik Elbalad* & d'*Emir Hajj*. Comment les représentans du Grand - Seigneur sont reçus en Egypte. Maniere honteuse dont on les renvoie. Observations sur le peu d'autorité que la porte Ottomane conserve actuellement en Egypte.

LETTRE XVI, page 208.

Histoire d'Ali Bey.

Naissance d'Ali Bey. Son enlèvement, son changement de religion après qu'il eut été vendu à un Bey du grand Caire. Son élévation aux diverses charges de la république. Conduite de la caravane. Défaite des Arabes, suivie de la dignité de Bey qui donne siege parmi les membres du Divan. Mort de son patron massacré par le parti contraire. Ali parvient au grade de *Cheik Elbalad*, & venge le sang de son protecteur. Ligue formée pour le perdre. Il se sauve à Jérusalem, & ensuite à S. Jean d'Acre, ou *Cheik Daher* le reçoit

à bras ouverts. Rappelé dans la capitale, il ne peut triompher de la haine de ses ennemis, & pour sauver ses jours il est obligé de faire une seconde fois. Il visite l'Arabie, & se retire à S. Jean-d'Acre, où *Cheik Daher* lui prodigue les soins d'une amitié sincère. Il revient au Caire immole ses rivaux à son ressentiment, & gouverne l'Egypte avec sagesse. Trahison de quelques Reys du Divan de Constantinople. Il fait mettre à mort les officiers envoyés pour demander sa tête, & se lie aux Russes pour se venger de l'injustice des Ottomans. Il réprime les Arabes errans, protège le commerce, conquiert l'Arabie & la Syrie par ses généraux. Mahamet Abou-Dahab son gendre le trahit, le force à se sauver une troisième fois en Syrie. Ali Bey s'empare des plusieurs villes, rentre à main armée en Egypte, terrasse une armée beaucoup supérieure à la sienne, & est vaincu par la perfidie de son infanterie, qui passe du côté d'Abou-Dahab. Mort d'Ali, de Mahamed, & de *Scheik Daher* lâchement assassiné par ordre de la Porte Ottomane.

DES MATIERES. 307
LETTRE XVII, page 257.

Suite de l'histoire d'Ali.

Histoire d'Ismaël Bey devenu *Scheik Elbalad*.
Passage de Mourad & d'Ibrahim, Beys, dans la haute Egypte. Leurs liaisons avec les Arabes. Ismaël envoie des troupes contre eux, & ils se retirent dans le désert. Ils se fortifient, s'emparent des principales villes du Saïd, descendent jusqu'à Gizé, & font un traité d'alliance avec Ismaël. Rentrés au grand Caire, & sur le point d'y être massacrés, ils prennent la fuite, se sauvent à Girgé, appellent les Arabes à leur secours, & défont les soldats qu'Ismaël envoie pour les combattre. Il y vient lui-même à la tête d'une armée. Ils la débauchent, & le *Scheik Elbalad* se fauve en Syrie avec ses trésors. De retour dans la capitale, ils élèvent leur créatures à la dignité de Bey, & dominent en Egypte. Combat contre Hassan Bey, livré dans les rues du grand Caire, & ses suites. Mourad conduit la caravane de la Mecque, & fait couper la tête aux Arabes qui lui demandent le tribut accoutumé. Attaqué & blessé à son retour, il force les ennemis à la retraite. Ses brouilleries avec Ibrahim.

L E T T R E X V I I I , page 275 :

Observations sur l'agriculture du pays.

L'agriculture autrefois florissante en Egypte. Les grands travaux faits pour contenir le fleuve, & arroser les terres. Dépérissement de ces monumens utiles. Productions du sol. Tems des semailles & des récoltes, different suivant la situation des terrains. Combien ils étoient abondans autrefois. Ce qu'il faudroit faire pour leur rendre cette fertilité prodigieuse. Maniere dont les Egyptiens élevent les abeilles qu'ils promènent en bateau d'une extrémité à l'autre du royaume.

Fin de la Table du second Volume.

